

ÉTUDES
TCHÉCOSLOVAQUES

DU MÊME AUTEUR

EN TCHÈQUE

- εδουκαμὲν ἀσεμνὰ καὶ Πόνηξις. Vers. Prague, 1897.
La fin du Carnaval. Vers. Prague, 1902.
La Jeunesse sentimentale. Roman. Prague, 1902.
Les Mélancoliques. Etude sur la sensibilité dans la littérature française. Prague, 1906.
Les Nuits de Mai. Vers. Prague, 1916 ; 2^e éd., 1924.
La Conférence de la Paix. Plaquette. Prague, 1920.
Chroniques de Paris. Prague, 1920.
Alois Jirásek. Etude. Prague, 1921.
La Lanterne (Livret d'opéra, d'après A. Jirasek). Prague, 1921.
Vu du premier balcon. I. II. III vol. (Critique dramatique). Prague, 1924.
Chants de la douce France. (Anthologie du Romancero de France). Prague, 1925.
La Poésie française contemporaine (Du Symbolisme au Dada). Anthologie, Prague, 1925.

EN FRANÇAIS

- La littérature tchèque contemporaine.* « Mercure de France », éd. Paris, 1912.

TRADUCTIONS EN FRANÇAIS

- B. U. R.* (Rezon's Universal Robots), Comédie utopique de Karel Tchapek. Paris, 1924.
Un Père. Drame en trois actes de A. Jirasek (*Gazette de Prague*, 1924). Avec L. Patouillet.
Le Crapaud du Matin. Comédie en un acte de V. Dyk. (*Gazette de Prague*, 1924).
La beauté de Prague, sur Arne Nova'k. Prague, 1913.
Josa Uprka, par K. B. Madl. Prague, 1902.

TRADUCTIONS EN TCHÈQUE

- Les Lettres Portugaises.*
Charles BAUDELAIRE : *Petits Poèmes en prose.*
Henri BARBUSSE : *Le Feu.*

H. JELÍNEK

ÉTUDES
TCHÉCOSLOVAQUES

BD - 247854



ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140

PARIS

1927

202/12

DU MÊME AUTEUR

(Suite).

- Henri BECQUE : *La Parisienne*.
Eugène BRIEUX : *Blanchette*.
J. DE CAILLOUET et R. DE FLERS : *L'Amour veille, Papa, L'Habit vert*.
Romain COOLUS : *Raphaël*.
G. DE COURTELINE : *Boubouroche*.
M. DONNAY : *La Bascule, Les Eclaireurs*.
A. DUMAS fils : *La Dame aux Camélias*.
R. DE FLERS et Pierre WEBER : *Les Vignes du Seigneur*.
E. et G. DE GONCOURT : *Henriette Maréchal*.
Albert GUINON : *Le Bonheur*.
Edmond GUIRAUD : *Marie Victoire*.
Général JANIN : *Ma collaboration à la lutte pour la liberté tchécoslovaque*.
Francis JAMMES : *Clara d'Ellébeuse*.
Jean JULLIEN : *La Mer*.
Charles LALO ; *L'Art et l'Instinct sexuel (Avec F. Jelinek)*.
Prosper MÉRIMÉE : *La Femme est un diable. L'Occasion*.
MOLIÈRE : *Les Précieuses ridicules. Don Juan*.
G. DE MUSSET : *Les Caprices de Marianne*.
Georges DE PORTO-RICHE : *L'Amoureuse*.
Marcel PRÉVOST : *L'Automne d'une femme (Avec F. Jelinek)*.
Jules RENARD : *Poil-de-Carotte (Théâtre), Poil-de-Carotte (Roman), La Bigote, Le Pain de ménage*.
Louis DE ROBERT : *Un Tendre*.
J.-H. ROSNY aîné : *La Vague rouge*.
Romain ROLLAND : *Danton*.
DE STENDHAL : *La Chartreuse de Parme*.
VALLE-IRDAN : *La Romance des Loups*.
Gustave WIED : $2 \times 2 = 5$.
Louise WEISS : *A la mémoire du général Stefenia*.

EN PRÉPARATION :

Histoire de la Littérature tchécoslovaque.
Anthologie de la Poésie tchécoslovaque.

D/23/03

B.C.U. Bucuresti



C20030406

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

BUCUREȘTI

T 153733

A LA MÉMOIRE
DE
LOUIS LEGER

DONATIE
Profesor Doctor
TRAIAN IONESCU - NIȘCOV

ÉTUDES TCHÉCOSLOVAQUES

I

SIX SIÈCLES D'AMITIÉ FRANCO-TCHÈQUE

A LA MÉMOIRE DE LOUIS LEGER

*Discours prononcé au cimetière de Montmartre
le 3 mai 1923.*

C'est une profonde émotion qui m'étreint devant cette fraîche tombe.

Je dois, au nom de toutes les nations slaves, dire leur gratitude au grand mort qui, pour la première fois depuis quatre-vingts ans, se repose un peu, mais qui se repose, hélas, à jamais ! Je dois dire leur gratitude pour soixante ans d'un travail constant, ininterrompu et désintéressé qu'il a consacré aux peuples slaves.

Célébrer le mérite de Louis Leger, n'est-ce pas s'incliner devant la fidélité à l'idée conçue dans la

jeunesse, et défendue sans fléchissement et sans défection, pendant plus d'un demi-siècle; n'est-ce pas admirer une rare persévérance dans l'accomplissement d'un haut devoir moral volontairement consenti; n'est-ce pas glorifier un dévouement inlassable au service de la science et en même temps d'une grande, d'une belle, d'une juste cause?

On ne saurait se dévouer ainsi sans avoir une faim sacrée de la science et une foi ardente dans le triomphe de ses idées.

Il faut avoir eu un trésor inépuisable d'amour pour consacrer tous les instants de toute une longue vie à l'étude d'une matière inexplorée, vaste, touffue et compliquée. Nous savons apprécier ce trésor d'amour qui se cachait dans le cœur du noble vieillard qui, cependant, n'aimait pas les grandes phrases. Nous savons l'apprécier et nous en garderons une gratitude éternelle.

Il nous aimait tous d'un amour pareil : Russes et Polonais, Bulgares et Yougoslaves, Lusaciens et Tchécoslovaques; il parlait nos langues respectives comme un des nôtres; il connaissait admirablement nos littératures. Ses vastes connaissances historiques lui donnaient l'autorité de regarder nos brouilles de famille d'un point de vue très élevé et s'il s'est montré quelquefois un peu sévère en jugeant certains d'entre nous, ou en nous adressant des conseils, ses paroles ont toujours été dictées par l'amour de la cause slave en général, par un

désir ardent de nous voir unis et forts, pour prendre dans le monde la place qui nous appartient. A mesure qu'il avançait en âge, sa parole prenait de l'autorité, et le tableau de l'avenir slave qu'il traça pendant la guerre dans son livre *Le Panславisme et l'intérêt français*, prend, malgré sa forme retenue d'étude scientifique, la valeur d'un large programme politique et, souvent, celle d'une prophétie.

Cher maître, au nom de tous les Slaves, habitant depuis les forêts vertes de la Sumava jusqu'aux côtes où se brisent les vagues du Pacifique, depuis les glaces de la mer arctique jusqu'aux crêtes du Caucase, depuis la Baltique jusqu'à la mer Égée, au nom de la grande et aujourd'hui si malheureuse Russie, au nom des Polonais réunis et libres, au nom des Serbes, Croates et Slovènes unifiés, au nom des Bulgares qui, malgré l'erreur de leur gouvernement, entendent rester fidèles à l'idée slave, au nom des Lusaciens sacrifiés par des politiciens ignares, au nom enfin de la Tchécoslovaquie ressuscitée, je vous dis merci et adieu.

Pendant plus de soixante ans, vous avez travaillé à la victoire de notre juste cause. Vous avez été le premier Français qui eût compris l'importance mondiale des peuples slaves. Au moment où personne, ou presque, ne se doutait de notre existence, vous avez prononcé des paroles qui ont fini par être entendues. Serviteur dévoué de la science, vous avez été en même temps un défenseur intré-

pide de la justice et de la vérité. Homme de cœur, vous n'avez jamais refusé votre aide aux Slaves qui ont eu recours à vous. Nous voulons suivre les conseils de votre lumineuse sagesse. Nous voulons rester unis pour être grands et forts. Dormez tranquille votre sommeil éternel dans cette terre de France que vous avez si bien servie, en servant la cause du Droit. Tous les Slaves se penchent émus sur votre tombe. Ils peuvent avoir des défauts : ils n'ont pas celui de l'ingratitude. Votre mémoire vivra parmi eux, elle sera toujours associée à celle des grands hommes slaves qui vous ont aimé et qui vous ont honoré de leur amitié. Votre nom restera éternellement uni dans notre mémoire à ce nom radieux qui est le synonyme de justice et de noblesse, à celui de la France.

LE PREMIER TRAITÉ D'ALLIANCE FRANCO-TCHÈQUE

En concluant un traité d'alliance, ou mieux encore, d'amitié perpétuelle, la France et la Tchécoslovaquie n'ont fait que continuer une vieille tradition qui, pour avoir été oubliée, n'en est pas moins réelle. Il était tout naturel que l'État tchèque ressuscité revînt à la politique traditionnelle que lui dicte sa position en Europe, politique qui, dès 1303, lui avait fait conclure un traité d'alliance avec la France. Qu'on ne dise pas que ces histoires lointaines n'ont rien à voir avec le présent. On ne s'est peut-être pas assez rendu compte combien, depuis la guerre, la carte de l'Europe s'est rapprochée de celle de l'Europe du Moyen Age. Après la dislocation de l'Empire austro-hongrois, l'Autriche se trouve réduite aux pays héréditaires des Habsbourgs ; l'ancien royaume de Bohême et le royaume de Pologne se sont ressuscités. Il en résulte des analogies politiques très intéressantes.

Dans son magistral ouvrage : *Deux Livres d'His-*

toire Tchèque, consacré au déclin de la dynastie nationale des Premyslides et aux débuts de celle des Luxembourgs, en Bohême, l'éminent historien qu'est M. Joseph Susta, professeur à l'Université de Prague, ancien ministre de l'Instruction publique, a raconté, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait auparavant, l'histoire de cette première alliance franco-tchèque. Qu'il me soit permis, au moment où les cabinets de Prague et de Paris se préparent à signer le traité nouveau, de rappeler, en m'appuyant sur les recherches de M. Susta, les circonstances qui avaient amené à la conclusion du traité de 1303.

Dans son ouvrage, M. Susta a relevé des analogies frappantes entre la politique des Capétiens et celle des Premyslides, entre l'évolution politique de la France et celle de l'État tchèque. L'observateur d'aujourd'hui peut trouver, dit-il, assez déplacée la comparaison d'une grande puissance européenne et de notre petite nation, mais au XIII^e siècle, cette disproportion n'était nullement accentuée, car l'avenir cachait encore la série de malheurs qui devaient arrêter l'État tchèque dans la voie d'une véritable grandeur. C'est presque simultanément qu'aux confins opposés de l'Empire les deux dynasties créent, par un long effort de diplomatie et d'armes, leurs royaumes. A la même époque où Premysl I^{er}, obtenant, en 1212, la Bulle de Sicile, assure à ses pays une indépendance dans le cadre

de l'Empire, la victoire de Bouvines consolide, d'une façon durable, le pouvoir des Capétiens dans la France du Nord et leurs relations avec les papes leur ouvrent l'accès de la Méditerranée. Prémysl Otakar II, qui considérait Louis IX, un peu plus âgé que lui, comme un exemple radieux des vertus royales, voulant imposer aux invasions tartares une barrière solide, étend son pouvoir, au Nord, jusqu'en Lithuanie, et, s'emparant aussi des pays alpins, devient, au Sud, voisin de l'Italie. Vers la même époque, l'influence française augmente sur le Rhin, en Provence, dans le Piémont, dans le pays d'Arles et pénètre jusque dans le pays de Naples. Les deux dynasties, profitant des désordres de l'Empire, rêvent de couronner leurs succès par le bandeau royal du Saint-Empire romain. Prémysl II et Philippe III, tous les deux candidats à la couronne impériale, provoquent une forte opposition des Électeurs allemands contre les aspirations d'un Slave ou d'un Français et favorisent ainsi, sans le vouloir, le succès de Rodolphe de Habsbourg; le « roi d'or et de fer », Prémysl II, succomba dans le duel tragique avec Rodolphe, en 1278, et, depuis cette époque, l'ombre néfaste des Habsbourgs ne cesse d'assombrir l'histoire de la nation tchèque.

Le parallélisme dont nous avons parlé réapparaît en 1303, lorsque le pape Boniface VIII menace Philippe IV le Bel d'excommunication le même jour où il refuse la couronne de Hongrie à Venceslas II, déjà

roi de Bohême et de Pologne, proclamant Charles-Robert de Naples le véritable héritier du trône de Saint-Étienne. Le pape et l'empereur Albert I^{er} de Habsbourg s'allient pour combattre l'élément français et l'élément tchèque, dont la puissance toujours croissante pressait, de l'Est et de l'Ouest, l'élément germanique dans l'Empire affaibli et s'effritant depuis le déclin des Hohenstaufens. Devant ce danger commun les deux rois menacés se rapprochent. C'est un des plus passionnants épisodes des luttes entre le pouvoir civil et la papauté. Tandis qu'à Paris Nogaret et Guillaume de Plaisians lisent publiquement une déclaration accusant le pape d'averrhoïsme, d'épicurisme sodomite et du meurtre de son prédécesseur, Venceslas II, malgré sa piété indéniable, relève le défi de l'empereur et du pape et se prépare à la lutte. Suivant les conseils de son chancelier, le fin diplomate Pierre d'Aspelt, évêque de Bâle et futur archevêque de Mayence, il délègue en France le comte Théobaldé de Pfirt, lequel, possédant des fiefs en Bourgogne, était vassal du roi de France. Bientôt après, deux chevaliers de Prague portaient, séparément, pour mieux en assurer l'arrivée à destination, chacun un exemplaire du projet d'un traité d'alliance au comte Théobaldé. D'après ce projet, qui a été conservé, les deux souverains se promettent de mener « jusqu'au bout » le combat contre Albert « qui se dit roi de Rome », et de lever non seulement toutes les forces armées

de leurs royaumes respectifs, mais encore d'engager en Allemagne, « pour une somme de cent mille livres pragoises », une armée de secours, avant la fête de saint Jacques (le 25 juillet).

L'énormité, pour l'époque, de cette somme, la rapidité prévue pour la mobilisation, tout témoigne de l'importance que Venceslas II attribuait à l'entreprise commune. Venceslas insistait pour que la campagne fût commencée au cours de l'été de cette même année 1303, mais Philippe IV hésitait à attaquer le Habsbourg; d'autant plus que celui-ci, de son côté, tardait à tenir les promesses qu'il avait faites à Boniface. Ainsi, dans ce jeu diplomatique si compliqué, dit M. Susta, ceux qui furent dupés, c'étaient le roi de Bohême et le pape. Albert, content d'avoir un prétexte d'attaquer le Prémyslide, qui, pour lui, était un adversaire bien plus dangereux que Philippe, n'a rien fait pour détourner l'attaque que les Français préparaient contre Boniface VIII. D'autre part, le roi de France, s'il a ratifié le traité d'alliance avec Venceslas, — ce qui n'est pas sûr, — n'a pas agi de façon à faciliter à celui-ci, dès l'été 1303, une campagne contre le Habsbourg, encore mal préparé.

La mort de Boniface, survenue en octobre 1303, modifia les conditions politiques. Son successeur, Benoît XI, se rapprocha de la France, tout en gardant rancune aux Prémyslides, à cause de leur politique hongroise. Ainsi, Venceslas II se trouva

seul en face de l'empereur, qui pouvait compter sur l'appui de la papauté. Venceslas dut, dit M. Susta, éprouver une déception semblable à celle que, beaucoup plus tard, en 1620, éprouvèrent les États de Bohême révoltés qui, ayant complé avec la politique antihabsbourgeoise de la France, furent amèrement déçus par le changement imprévu survenu à la cour de France.

Plus heureux que jadis ses ancêtres, M. Benès a su gagner la France à ses vues. Les conceptions modernes sur lesquelles repose l'entente d'aujourd'hui sont plus solides que la politique dynastique des siècles passés, et les traités conclus de peuple à peuple, de démocratie à démocratie, ont toutes les chances de durer, d'autant plus que celui qu'on prépare ne tend pas à la guerre, mais, au contraire, au maintien de la paix.

LES RELATIONS INTELLECTUELLES DE LA FRANCE ET DE LA BOHÈME

Située entre Berlin et Vienne, entourée de trois côtés par les Allemands, la Bohême semblait condamnée à subir inévitablement l'influence de la civilisation allemande. Mais le « Kulturträger » apportait toujours, avec le soi-disant bienfait de sa civilisation, sa dédaigneuse arrogance, son intolérance, son goût de domination. Son rôle civilisateur n'a jamais été qu'un prétexte pour son expansion politique.

Dès l'époque la plus reculée, il s'est trouvé en Bohême des hommes qui se rendaient bien compte de tout cela, et qui, instinctivement, se tournaient vers les sources mêmes de la civilisation occidentale. Ils sentaient bien qu'il fallait contre-balancer l'influence fatale de l'éternel tête-à-tête forcé avec les Germains par le contact direct avec les civilisations occidentales et surtout avec la France. Les esprits les plus clairvoyants parmi les Tchèques ont toujours eu l'intuition que, si la nation tchèque

voulait conserver son indépendance politique, morale et intellectuelle, elle devait chercher un antidote contre le virus de germanisation qui s'infiltrait malgré elle dans ses veines. Aussi, de tout temps, l'élite intellectuelle de la nation était attirée par le foyer intellectuel qu'a toujours été la France.

Il faut remonter bien loin en arrière si l'on veut saisir, sur le sol de la Bohême, les premières traces de ce rayonnement intellectuel. Dès le xi^e siècle, il y avait en Bohême, paraît-il, beaucoup de jeunes gens qui allaient faire leur éducation en France, puisque le chroniqueur Cosmas (1145-1215), qui, lui-même, avait fait ses études à Liège, peut se moquer avec une ironie très fine de ces adolescents qui, « récemment nourris à la grande table de dame philosophie de mets délicieux, ayant fureté de tous les trésors de la France, s'en reviennent transformés en philosophes nouveaux ».

S'il nous manque des précisions historiques sur ces adolescents, les chroniqueurs du xiii^e siècle nous donnent plusieurs témoignages des voyages du clergé tchèque en France pour y acquérir des livres. Ainsi, en 1292, le roi Venceslas II a fait, au monastère de Zbraslav, un cadeau de 200 livres d'argent que les pieux moines ont employé pour acquérir, à Paris, *multa librorum volumina*.

Vers la même époque, on cite parmi les livres appartenant au monastère de Teplà un ouvrage

apporté de Cluny : *liber constitutionum portatus de Cluniaco per abbatem Mislozium*.

On voit par là que les Tchèques s'adressaient dès cette époque lointaine directement aux centres de l'activité scientifique. Il y en avait alors quatre en Europe dont deux français : Bologne, Avignon, Paris et Oxford, et l'historien allemand Burdach, tout en englobant la Bohême dans la sphère allemande, témoigne que ce pays, et Prague surtout, était sous leur influence directe (« ... *und Böhmen, insbesondere Prag, empfängt von ihnen allen direkt, wie keine zweite Gegend in Deutschland zu jener Zeit* »).

Le roi Venceslas II nourrissait déjà l'idée de fonder à Prague une université (... *generale quarumlibet facultatum studium in civitate pragensi instaurare*) et ce projet fut discuté au Parlement de Prague en 1294. Mais la noblesse, craignant un accroissement du pouvoir ecclésiastique, s'y opposa et réussit à différer son exécution. En attendant, le roi envoya un jeune homme, nommé Conrad, à la faculté de droit à Orléans, pour qu'il s'y instruisît en droit et pour qu'il l'aidât plus tard à réaliser ce dessein.

A l'Université de Paris, les étudiants tchèques formaient, avec les Polonais, les Espagnols, les Suédois, les Écossais et les Allemands, la « nation anglaise ». Ce n'est que vers la fin du xiv^e siècle, quand le nombre d'Anglais à Paris eut diminué,

que le nom de la nation anglaise fut changé en *natio allemanorum*. Les procureurs qui présidaient les réunions et qui tenaient les registres de revenus et de dépenses étaient, de temps en temps, élus parmi les Tchèques. Nos compatriotes à l'Université de Paris étaient assez nombreux, et, en tout cas, si l'on considère le chiffre total de la population aux deux époques, relativement plus nombreux que dans les années qui ont précédé la guerre.

M. Tille, qui s'est donné la peine de parcourir les cartulaires des universités françaises à compté, de 1140 jusqu'au commencement du xv^e siècle, 47 noms tchèques ou prétendus tchèques à l'Université de Paris et 9 à celle de Montpellier.

Je ne veux en mentionner que quelques-uns qui, ensuite, ont joué un rôle important dans l'histoire de leur pays.

A côté du maître *Oldřich de Pabenice* venu à Paris à la fin du xiii^e siècle et qui plus tard remplaçait l'évêque Jean de Dražice, pendant l'absence de celui-ci, dans l'administration du diocèse de Prague; à côté du maître *Adalbertus Bludonis* (Vojtěch Bludů), ce savant frère minime qui devint un des premiers professeurs de l'Université de Prague, je nommerai le maître *Adalbertus Ranconis ab Ericinio* (Vojtěch Raňkův z Jezova) qui mérite une attention spéciale.

D'après le témoignage de Tóma de Štitné, son ami intime, il obtint son grade de maître à

Paris : aussi était-il connu sous le nom de *magister parisiensis*. On rencontre souvent son nom dans les cartulaires de la nation anglaise. En 1352, à l'assemblée générale de la nation anglaise, il demandait à être admis à la Sorbonne, ce qu'on lui accorda, car on l'appelle plus tard *socius huius domus*. Il devait jouir, parmi les maîtres et parmi les étudiants, d'une très grande considération, puisque, en 1355, il fut élu recteur de l'Université de Paris. Toutefois l'estime générale subvenait sans doute mal à ses besoins, car, s'il est maintes fois question de lui dans les actes de la nation anglaise, il s'agit presque toujours d'une dette contractée à la caisse de ladite nation. Ainsi, par exemple, en 1356, la nation lui prêta cinq écus remboursables à deux mois. Mais à l'échéance, le pauvre maître fut obligé d'engager un manuscrit. En 1359, il voulut remplacer une *philosophiam* qu'il avait engagée contre un autre livre, et l'on nomma une commission spéciale composée des maîtres de la nation pour examiner si le livre offert valait le livre engagé. En 1360, nous trouvons une nouvelle créance du maître Adalbertus. Plus tard, il rentra en Bohême, mais on le retrouve en Sorbonne en 1371 et 1372, puisqu'il engage de nouveau un livre de décrets, relié de cuir blanc, contre un prêt de trois écus. Il semble que le savant maître ait eu toujours une plus grande provision de manuscrits que d'écus.

De retour en Bohême, maître Adalbertus obtint un canonicat. Il passait pour « le plus savant Tchèque de son époque » et il fut un des précurseurs du mouvement réformateur en Bohême. Dans son testament, il légua sa bibliothèque au monastère de Břevnov, et se souvenant probablement de la misère qui, jadis, le contraignit à engager des livres, à Paris, il créa plusieurs bourses pour les étudiants d'origine tchèque qui voudraient y faire leurs études. Il mourut en 1388.

Jan de Jenstein, devenu plus tard archevêque de Prague et célèbre par son opposition à Venceslas IV, fit, lui aussi, ses études de droit à la Faculté de Paris, en 1372 et 1373. En 1373, *ce vir nobilis ac venerandæ circumspectionis Johannes de Jenczestein, studens parisius*, signa un acte où il déclarait que dans sa « grande et pressante nécessité » il avait emprunté 500 florins valeur de Bohême et de Hongrie.

Parmi les précurseurs de Jean Hus, nous trouvons encore un ancien étudiant de l'Université de Paris. C'est le célèbre prédicateur, maître *Matej de Janov* qui, en 1376, *juravit in plena congregatione statutum paupertatis*, c'est-à-dire, prêta le serment de pauvreté pour être exempt de toutes les cotisations à la caisse de la nation anglaise.

Le voyage qu'un autre précurseur du mouvement hussite, *Milic de Kromeriz*, fit en France en 1374 n'était pas un voyage d'études. Le grand prédica-

teur fut convoqué devant le pape à Avignon pour se défendre contre de fausses accusations qu'on avait portées contre lui. Il ne devait plus revoir son pays : il mourut à Avignon en 1374.

Si les relations universitaires de la France et de la Bohême datent du Moyen Âge, les influences religieuses remontent encore plus haut. Sous le règne de Prémysl Otakar II déjà, l'hérésie française, c'est-à-dire vaudoise, avait pénétré en Bohême et y avait pris de telles proportions que le roi s'en émut et se crut obligé de réclamer le secours du pape. Le dernier évêque de Prague — avant la création de l'archevêché, — *Jan de Drazice*, fut cité devant le Saint-Siège à Avignon pour se justifier d'avoir toléré l'hérésie vaudoise. Les idées de Pierre Val-
— 20030406 —

C'est ce qu'on pourrait appeler le *courant populaire* de la pensée réformatrice. Parallèlement, les mêmes tendances se manifestent parmi les savants et parmi les théologiens. Ce *courant universitaire* est représenté, à l'Université de Paris, par Marsiglio de Padoue, par Pierre d'Ailly et, plus tard, par Jean Gerson et Nicolas de Clémanges. Mais tout en



étant profondément persuadés de la nécessité de réformes dans l'Église, ces savants n'allèrent pas si loin que leurs contemporains tchèques, Jean Hus et Hiéronyme de Prague. En 1406, Gerson eut, en pleine Sorbonne, une controverse publique avec le fougueux et éloquent maître Hiéronyme, à propos de quelques propositions de Vicliff. Au cours de cette controverse, Hiéronyme émit quelques opinions si hardies qu'il jugea plus prudent de se retirer de la Sorbonne qui, au point de vue de la religion, avait toujours été d'humeur plutôt acariâtre. Il devait se rencontrer avec son contradicteur dans des circonstances tragiques quelques années plus tard : Jean Gerson, devenu chancelier de la Sorbonne, siégeait, avec Pierre d'Ailly, parmi les juges de Jean Hus et de Hiéronyme de Prague à Constance et se montra impitoyable.

Poursuivant notre recherche des relations religieuses entre la France et la Bohême, nous voici au seuil du xv^e siècle.

Mais il faut revenir pour un moment à l'époque du premier roi de la dynastie de Luxembourg, Jean l'Aveugle.

A la cour de ce roi-aventurier, un poète français a vécu pendant trente ans, de 1316 à 1346. Je veux parler de *Guillaume de Machaut*. Dans son grand poème sur la prise d'Alexandrie par le roi de Chypre, il dit que jamais les Tchèques n'ont eu un tel duc ni roi, car, depuis Charlemagne, il n'y eut

pas de prince si parfait : lui, Machaut, connaît bien ce roi généreux, car, pendant trente ans, il fut son « clerc ou secrétaire ». Accompagnant ce prince belliqueux, Machaut parcourut avec lui presque toute l'Europe, depuis la France à la Lithuanie, depuis la Lombardie jusqu'à la Prusse. Ce poète de cour a composé plus d'un poème en l'honneur de son maître, notamment *Le Jugement du roi de Bohême*.

Après la mort héroïque que le roi Jehan l'Aveugle trouva pour la France à Crécy, Machaut entra au service de la fille du roi, Judith ou Bonne, mais, en composant plus tard sa *Prise d'Alexandrie*, sa pensée revient souvent à Prague. Racontant la visite que Pierre de Chypre fit à Charles IV à Prague, il parle assez longuement de cette ville qu'il appelle « une cité de grant autorité ». Le roi Pierre y reçut un accueil magnifique, comme aucun roi n'en avait reçu depuis le retour de saint Louis de Tunis. Après une réception splendide, pendant laquelle toutes les cloches de la ville sonnaient merveilleusement, on organisa de grands tournois, dont, naturellement, Pierre sortit vainqueur.

Comme presque tous les poètes de cette époque, Guillaume Machaut composait lui-même les mélodies de ses poèmes. Ses chansons obtinrent, paraît-il, un grand succès à la cour de Prague.

Les noms des personnages de la première pièce de théâtre tchèque, *Le Médicastre*, montrent son

origine ; c'est *Robin et Marion* d'Adam de la Halle : le charlatan tchèque s'appelle Severin, son valet Rubin, ce qui est évidemment une déformation de Robin. Mais il y a encore la question de la musique.

Le savant musicographe, M. Zdenek Nejedly, a démontré, dans son *Histoire du chant avant l'époque hussite*, que la chanson française a exercé une influence considérable sur le chant en Bohême, notamment sur certains airs de la plus ancienne pièce de théâtre tchèque, *Mastickár* (Le Charlatan). Il se peut que ce soit en partie l'influence directe des mélodies composées par Machaut ; mais d'autre part les airs français ont pu être apportés en Bohême par les Tchèques ayant fait leurs études en France ou bien par le clergé tchèque employé dans les bureaux du Saint-Siège à Avignon.

Quoi qu'il en soit, M. Nejedly, suivant les traces de l'influence française dans la musique tchèque, a constaté plusieurs cas de son influence directe, c'est-à-dire l'adaptation simple de certains airs français devenus familiers en Bohême ; il croit avec raison que ces airs ont été apportés par Machaut.

En même temps que la musique, des instruments de musique ont été importés de France en Bohême ; ainsi, nous rencontrons, vers cette même époque, des mots tchèques venant visiblement du français et désignant des instruments de musique, comme : *rybebka* (rubèbe) ou *salmaj* (chalémie).

La texture musicale dont la France était le berceau a été adoptée en Bohême et les théories de Johannes de Muris faisaient loi à l'Université de Prague jusqu'aux guerres hussites. Il est intéressant de noter que parmi les premiers théoriciens de musique français, on trouve un Tchèque, *Hieronymus de Moravia*, moine du couvent de Saint-Jacques à Paris, auteur d'un ouvrage intitulé *Tractatus de musica*. [En 1260, Pierre de Limoges a légué ce précieux manuscrit à la Sorbonne.] Avec la texture française, la façon française de notation de la musique se répandait en Bohême.

La poésie française exerçait une influence sur la poésie lyrique tchèque, même au point de vue de la forme, car la strophe des troubadours, passée dans la poésie tchèque, s'y maintint longtemps, dans les chants révolutionnaires des Hussites, dans les livres de cantiques des frères Moraves, et on la trouve jusque dans la chanson populaire. Ce n'est qu'au xvi^e siècle que l'humanisme la remplaça par des formes nouvelles.

Les relations intellectuelles entre la France et la Bohême atteignent à l'apogée sous le règne de Charles IV. Français par éducation, le fils et le successeur de Jehan l'Aveugle rêvait de faire de Prague une capitale qui, par ses beautés, lui rappelât Paris. Ayant élevé l'évêché de Prague en archevêché, il fit de la capitale de ses pays le centre d'un brillant mouvement ecclésiastique. Poursui-

vant l'œuvre de consolidation politique et intellectuelle de son patrimoine, il créa en 1348, sur le modèle de la Sorbonne, l'Université de Prague qui, sur les confins de l'Orient, devait représenter un foyer de civilisation occidentale. Les plus grands esprits de son temps faisaient le pèlerinage de Prague, tels Pétrarque, Cola di Rienzi ; des souverains étrangers, tel Pierre de Chypre, venaient pour rendre visite au grand roi ; une foule bariolée d'étudiants de toute l'Europe Centrale affluait à la nouvelle université. Son palais rappelait celui du roi de France : *Domum regiam*, dit le chroniqueur, *ad instar domus regis Franciæ ædificavit*. Bientôt, les belles ogives françaises de la cathédrale créées par Mathieu d'Arras s'élançèrent sur les hauteurs de Hradcany, et dans le pays entier des châteaux et des églises s'élevèrent sous l'inspiration féconde de l'art français. Un vin généreux, sorti des ceps de Bourgogne, transplantés sur les coteaux de Melník, brilla pour la première fois dans les coupes pour allumer dans les veines, dans les yeux et dans les cœurs des Tchèques une flamme insolite.

Charles n'a jamais interrompu ses relations avec le pays où il avait passé dix ans de sa jeunesse : à plusieurs reprises, il visita la France, soit pour des raisons politiques, soit pour affaires d'Église. Du vivant même de son père, il fit trois fois le voyage de France, en 1339 (voyage à Paris, puis à Montpellier et à Avignon), en 1344 (séjour à Avignon chez

Clément VI, son ancien précepteur Pierre Roger) et en 1347 (voyage à Avignon, pendant lequel il fit la connaissance de Pétrarque). En 1365, le roi fait un nouveau voyage à Avignon, pour voir Urbain V, avec une suite de 3 000 personnes, parmi lesquelles se trouvaient un grand nombre de seigneurs tchèques. A cette occasion, Charles se fit sacrer roi à Arles. Son dernier voyage en France eut lieu en 1377. Le pieux roi, vieilli et infirme, avait fait le vœu de se rendre en pèlerinage au couvent de Saint-Maure, mais on a toute raison de croire que c'était plutôt le désir de revoir les lieux où il avait passé sa jeunesse et de recommander son fils Venceslas à son neveu Charles V, roi de France, qui guidait l'illustre vieillard. Il était accompagné de son fils, le futur roi Venceslas IV, et de quelques nobles Tchèques, dont Petr de Wartenberg, Albert de Sternberk, Hynce de Lipé, Hasek de Zvířetice. L'entrée solennelle à Paris eut lieu le 4 janvier 1378 et le séjour se prolongea jusqu'au 16 janvier. Les bons bourgeois de Paris offrirent au roi de Bohême, entre autres cadeaux, un navire en argent, pesant 190 livres, avec de riches ornements en or, et à Venceslas un lavabo en argent doré, d'un travail précieux, pesant 107 livres.

Une série de fêtes furent organisées en l'honneur des hôtes. Qu'on me permette de raconter ici la touchante entrevue de Charles avec la duchesse Isabelle de Bourbon, sœur de la défunte Blanche de

Valois, sa première femme, et amie jadis de sa sœur Bonne, femme de Jean le Bon.

L'empereur fut reçu par la reine de France entourée de toutes les dames de la famille du roi. Apercevant la reine, l'empereur se découvrit et se fit lever de sa litière (car il était tourmenté par la goutte et ne pouvait marcher). La reine embrassa l'empereur et son fils. Alors, Charles exprima le désir de voir la duchesse de Bourbon, mère de la reine et sœur de la défunte reine Blanche, qui se tenait un peu à l'écart. Quand on la fit venir, l'empereur pleura à chaudes larmes ainsi que la duchesse, « ce qui fut un spectacle fort touchant », ajoute le compte rendu officiel. Les souvenirs du temps passé, des beaux jours de la jeunesse les étouffaient tous les deux. Ne pouvant parler ni l'un ni l'autre, à force de pleurs, ils durent se rencontrer une seconde fois pour échanger des souvenirs. L'empereur se fit conduire aux tombeaux des rois Charles IV le Bel et Philippe VI de Valois. Il évoquait des souvenirs pleins de gratitude et les remerciait hautement de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour lui au temps de sa jeunesse.

Le roi Venceslas IV n'oublia jamais le chaleureux accueil qu'il avait reçu avec son père à la cour de France et, ne voulant pas se brouiller avec les Valois, il cessa de soutenir le pape romain Urbain VI contre Clément VII, le pape d'Avignon. Néanmoins, le légat du pape, Pileus, réussit à empêcher par ses

cabales le mariage projeté de la sœur de Venceslas avec le roi de France. En 1398, les deux souverains se rencontrèrent à Reims pour affaires d'Église. Le roi de France reçut « son cher cousin, depuis longtemps attendu », avec tous les honneurs. Venceslas, qui ne pouvait passer pour un modèle de politesse chevaleresque, fit aux courtisans français quelque peu l'effet d'un barbare. Cette rencontre n'eut d'ailleurs aucun résultat politique, car on ne réussit à faire abdiquer aucun des deux papes.

Les guerres hussites interrompirent les relations amicales des deux pays. Les Tchèques restèrent isolés dans leur révolte contre le pape et l'empereur, et Jeanne d'Arc avait même l'intention de faire une croisade contre les hérétiques tchèques. L'affluence des étudiants tchèques aux universités étrangères s'arrêta pendant cette époque agitée.

Ce fut Georges de Podiebrady qui renoua les relations diplomatiques de la Bohême avec la France. A la cour de Georges, nous rencontrons l'intéressant personnage, aventurier français, nommé *Antoine Marini de Gratianopoli*, c'est-à-dire, de Grenoble, qui de 1460 à 1465, fut au service du roi de Bohême en qualité d'agent diplomatique.

Le sieur Marini se plaisait beaucoup à la cour de Bohême, semble-t-il, car il apprit le tchèque et composa en cette langue plusieurs mémoires à l'usage du roi. On n'en possède qu'un, intitulé : *Rada krali*

Jirimu o zlepšení kupectví (Conseil adressé au roi Georges pour améliorer le commerce), écrit sous forme d'un dialogue fictif entre le roi et l'auteur. Les questions de Georges sont très intéressantes, ce que, malheureusement, on ne peut pas toujours dire des réponses du sieur Marini. Ayant débuté par des phrases polies, mais sans intérêt, il promet à Sa Majesté, « sur la foi de Dieu, de réformer et d'améliorer le commerce de Bohême ». « Les Tchèques, dit-il, si versés en d'autres affaires, deviendront si habiles et si savants en cette matière au bout de cinq à six ans que Votre Majesté n'aura plus besoin de les envoyer ni en Italie ni en Allemagne. »

Et voici la formule magique de Marini : pour commencer, le roi devrait prêter quelques milliers d'écus — sans intérêt — aux marchands, et puis, quelques milliers encore pour acheter des marchandises. S'ils gagnent, tant mieux ; il faut leur laisser le profit ; s'ils perdent, tant pis ; du moins, le roi peut être sûr que de cette façon, il gagnera tous les commerçants à ses idées réformatrices.

C'est ici, à propos du nom de Marini, qu'il faut rappeler un des plus intéressants épisodes des relations entre la France et la Bohême. Il s'agit du projet que Georges de Podiebrad y conçut de fonder une *Congregatio concordie* internationale qui n'est pas autre chose qu'une *Société des nations*, anticipée de cinq siècles. S'étant assuré, par des négociations

préalables, le consentement de la Pologne et de la Hongrie, Georges envoya, en 1464, une ambassade auprès de Louis XI, pour gagner le roi de France à l'idée d'une alliance des rois chrétiens contre le danger turc. Le mémoire que les ambassadeurs devaient présenter contenait le plan détaillé de cette organisation internationale qui avait un double but : la paix à maintenir entre les chrétiens ; la religion à défendre contre les Turcs qui, venant de conquérir Constantinople, devenaient un danger pour l'Europe. Dans l'idée de Georges, cette alliance devait avoir encore un autre but : elle pourrait devenir un organe de résistance contre les empiétements de Rome, un instrument de libération du pouvoir temporel contre la suprématie du Saint-Siège. Le mémoire n'en parlait pas, mais l'Église ne s'y trompait pas non plus, et dès l'arrivée des messagers de Bohême, une sourde lutte diplomatique s'engagea dans l'entourage de Louis XI.

Messire *Albrecht Kostka de Postupic* était à la tête de l'ambassade ; le sieur Marini de Gratianopoli représentait, en la circonstance, les rois de Pologne et de Hongrie et servait d'interprète. On possède un journal naïf, mais très intéressant, écrit au cours de ce voyage par un page nommé *Jaroslav*. Ce journal, qui a le mérite d'être le premier livre de voyage dans la littérature tchèque, est plein de détails très caractéristiques du temps et souvent très amusant. Les messagers passèrent par Bay-

reuth, Nüremberg, Stuttgart, Strasbourg, Saint-Dié, Lunéville, Bar-le-Duc, Reims, Saint-Quentin et Amiens, se dirigeant vers la Normandie où le roi était en train de chasser. A Abbeville, Messire Kostka organisa un banquet pour les notables de la ville, lesquels étaient « fort étonnés de voir que les Tchèques savaient si bien et si proprement manger ». Ayant rejoint le roi dans les environs d'Abbeville, la mission dut déployer beaucoup d'éloquence et d'adresse diplomatique pour pénétrer jusqu'à lui, car la cabale des prélats et des évêques voulait à tout prix empêcher l'entente du roi de France avec l'hérétique roi de Bohême qui se trouvait sous le coup de l'interdit papal.

Il fallut que Louis XI déclarât avec énergie : « Que cela plaise à quelqu'un ou non, je veux vivre en bons termes avec le roi de Bohême et entrer avec lui en rapports amicaux », pour que l'ambassade pût obtenir une audience et lui exposer la grande idée de la paix européenne telle que Georges l'avait rêvée.

Messire Kostka présenta le message de son roi en ces termes :

« Le roi de Bohême prie et conjure sa Majesté le roi de France, roi très Chrétien, défenseur de la vraie foi chrétienne commune, de daigner ordonner la convocation de la diète et celle de l'Assemblée des rois et des princes chrétiens, afin qu'eux-mêmes ou leurs conseils munis de pleins pouvoirs se rassemblent à

une date et à l'endroit déterminés, selon le désir du roi de France. Le roi de Bohême formule cette demande pour la gloire de Dieu et pour le relèvement de la foi chrétienne, de la sainte foi catholique commune et du Saint-Empire chrétien. »

Le mémoire présenté en même temps fut examiné par le chancelier Pierre de Morvilliers, par Jean Balue et Louis d'Harcourt. Le parti papal, averti du véritable but politique du projet, déploya toute son activité. « Il ne convenait pas, objectait-il, au roi de Bohême, de formuler une pareille demande sans le consentement préalable du Saint-Père et de l'Empereur. L'affaire dépendait plutôt des négociations éventuelles entre le Saint-Père et l'Empereur, négociations auxquelles le roi de Bohême n'avait aucunement le droit de prendre part. » Fort des traditions libérales de son pays, Messire Kostka répondait à ces objections. « Toutes les questions relevant de la compétence du Saint-Père seront réservées à Sa Sainteté et à sa Majesté l'Empereur ; mais, chose étrange, vous, prélats, vous n'aimez pas, vous n'admettez pas que les laïques traitent entre eux la question du bien ; vous exigez que tout se fasse par l'intermédiaire de votre pouvoir et de votre dignité de prélat, et vous voulez être renseignés sur tout ce qui concerne les laïques. » Malgré les paroles plus énergiques de Marini, les prélats eurent gain de cause : les Tchèques durent se contenter d'une

simple convention amicale, signée par Louis le 18 juillet 1464. On remit les autres questions à une entrevue ultérieure qui n'eut jamais lieu.

Les pourparlers — très vifs quelquefois, au témoignage de Jaroslav — qui devaient aboutir à ce piètre résultat, avaient duré un mois ; les délégués étaient fatigués par les manèges subtils et sournois des diplomates ecclésiastiques qui avaient détourné le roi du projet adopté par lui en principe en 1462, lors de la première visite de Marini.

Ayant pris congé de Marini qui, après l'échec du projet auquel il avait travaillé, ne voulait plus retourner en Bohême, l'ambassade passa par Paris, Orléans, Moulins, Lyon, Genève, Fribourg, Innsbruck et Passau pour rentrer, après un voyage de près de cinq mois, en Bohême. Au cours de leur voyage, les messagers virent de beaux jours, mais ils passèrent aussi de mauvais moments, car depuis les guerres hussites, les Tchèques jouissaient en Europe d'une fâcheuse renommée d'hérétiques. Ainsi, au retour, à Genève, le bon page a noté ceci : « Nous y arrivâmes sous une pluie torrentielle et une vieille et riche mégère nous accueillit dans son hostellerie *A l'Ange*. Mais ayant appris que nous venions de Bohême, elle nous chassa dehors sous la pluie et nous insulta en nous appelant des hérétiques. » Les vieilles dévotes n'aimaient pas, à ce qu'il paraît, les Tchèques, car de pareilles mésaventures sont notées plusieurs fois dans le journal de Jaroslav.

Par contre, de belles dames se sont maintes fois montrées plus aimables avec eux, ainsi celles de Baden. « Et nous primes — écrit Jaroslav — un bain en compagnie de belles demoiselles, dames et comtesses, et nous étions très gais, de sorte que Messire Bavor (un des membres de la mission) se plaignait amèrement de s'être marié. »

L'année suivante, la France vit la brillante et nombreuse suite de Messire Léon de Rozmítal, un des principaux grands seigneurs de Bohême et beau-frère du roi Georges. Galant homme et parfait chevalier, Léon de Rozmítal entreprit un voyage à travers l'Europe pour voir les pays, les princes étrangers, leurs mœurs et coutumes. Cette expédition, faite avec beaucoup d'éclat — il y avait plus de cinquante chevaux, des musiciens, des cuisiniers, etc., — sans avoir un caractère politique, devait cependant servir un but de propagande et montrer que les hérétiques hussites, si décriés en Europe, étaient loin d'être des sauvages. Deux membres de la suite de Messire Lev ont laissé des descriptions de ce voyage : l'une, due à Gabriel Tetzal, est écrite en allemand ; l'autre, écrite en tchèque par le chevalier Sasek de Birkov, a été perdue, mais on en possède une traduction latine, publiée en 1577 par Stanislas Pavlovsky de Pavlovice, évêque d'Olomouc.

Le frère de la reine de Bohême, accompagné de plusieurs chevaliers, parcourut toute l'Allemagne,

descendit le Rhin de Francfort jusqu'en Flandre, fut reçu avec beaucoup d'honneur par le duc de Bourgogne à Bruxelles, visita la cour d'Angleterre, traversa la Bretagne de Saint-Malo à Nantes, où il vit François, duc de Bretagne, fit une visite à René d'Anjou, roi de Sicile, à Saumur. A Tours, il rencontra Madeleine, fille de Charles VII, fiancée jadis au roi Ladislas de Bohême, mort subitement en 1457, visita les châteaux d'Amboise et de Blois et eut une entrevue avec Louis XI à Meung. « C'est là, dit le chevalier, que nous rencontrâmes le roi de France avec son épouse ; il reçut Messire Léon avec honneur et l'invita à un festin ainsi que sa suite. La France est le plus grand des pays et le plus riche en toutes choses de tous les pays chrétiens... Le roi invita Messire Léon pour le troisième jour chez lui, le traita très aimablement et le présenta à la reine et à ses demoiselles. La reine reçut Messire Léon, et chacune des dames l'embrassa sur la bouche. Car ainsi le roi l'avait ordonné et voulu. Ensuite, la reine serra la main à chacun de ses chevaliers et toutes ces dames étaient très aimables pour lui et pour ses chevaliers. Ensuite, le roi fit préparer un admirable festin pendant lequel notre seigneur et ses chevaliers furent servis par de puissants comtes et seigneurs. Et le roi pria Messire Léon de venir encore le voir à Paris pour qu'il pût s'amuser en ami avec lui ; et il le pria d'y rester chez lui six mois ou toute une année et se déclara prêt à tout faire pour lui.

On a dit que le roi n'avait jamais, à aucun prince, fait un tel honneur qu'à notre Messire Léon de Rozmital. »

Ayant pris congé du roi de France, l'expédition passa par Poitiers, Blaye et Saint-Jean-de-Luz pour pénétrer en Espagne. Elle vit Burgos, Ségovie, Olmeda, descendit en Portugal pour remonter en Galicie, à Saint-Jacques-de-Compostelle, s'arrêta au cap Finisterre, redescendit sur Lisbonne, traversa la Castille, l'Aragon, la Catalogne, remonta par le Roussillon à Narbonne, Nîmes, Avignon, passa par le Dauphiné, le Piémont, Milan, Vérone et Venise, franchit les montagnes de Carinthie et de Styrie et rentra en Bohême après une randonnée de deux ans, après avoir visité toutes les cours de l'Europe, après s'être agenouillée dans toutes les cathédrales de l'Occident. Par leur conduite chevaleresque, par leur force et leur adresse dans les tournois autant que par leur noble désintéressement, les seigneurs tchèques avaient certes beaucoup contribué à dissiper les préjugés répandus en Occident contre la nation des Hussites. Ils revinrent chargés d'honneurs et d'insignes d'ordres étrangers : à Prague, ils furent reçus par une procession portant le Saint-Sacrement, l'archevêque hussite Rokycana en tête du clergé et des étudiants, une foule de nobles et de chevaliers suivant avec une centaine de clairons ; ils durent monter au château où le roi et la reine reçurent à bras ouverts leur frère et ses compagnons.

Pendant la période qui suit, les relations entre la France et la Bohême sont assez restreintes. Devenus luthériens en grande partie, les Tchèques sont attirés par les Universités allemandes, tandis que l'Italie attire les humanistes tchèques. Ainsi, Mathias Kolin s'en va à Wittenberg pour approcher Philippe Melancthon, et Bohuslav de Lobkovitz, qui deviendra un jour la gloire de l'humanisme tchèque, se forme à Bologne. Seul, Bohuslav Hodejovsky de Hodejov, neveu du célèbre mécène humaniste, se rend à Dôle et à Besançon, après avoir étudié le droit canonique à Louvain. Venu à Paris, il fut tenté par la carrière militaire, mais il mourut prématurément ; avec lui s'évanouit un des plus beaux espoirs de l'humanisme tchèque.

Si les Luthériens étaient attirés par la force des choses vers l'Allemagne, les sympathies que l'Unité des Frères nourrissait pour le calvinisme orientaient les Frères Bohêmes vers Genève et vers la France. Aussi l'Unité entretenait-elle des rapports constants avec les Huguenots français ; de nombreux nobles tchèques faisaient leurs études dans la ville de Calvin ou en France, comme Kaplir de Sulevice. Un des chefs de la malheureuse insurrection tchèque contre les Habsbourgs, Vaclav Budovec de Budova, qui a passé douze ans à voyager en Europe occidentale, était personnellement lié avec Théodore de Bèze et avec Mornay du Plessis. Lorsque ce grand huguenot mourut, un gentilhomme morave, Zikmund de

Zastrizel, acheta toute sa bibliothèque et la transporta dans son pays. Malheureusement, elle disparut sans laisser de trace dans la tourmente que la Contre-Réforme déchaîna dans tout le royaume après 1620.

Karel de Zérotin, qui est un des plus éminents personnages tchèques de l'époque, eut avec la France des rapports très intimes. En 1579, nous le rencontrons à l'Université de Strasbourg où il se lia avec le théologien calviniste Grynaeus, avec lequel il resta en correspondance suivie pendant de longues années. Mais ce fut Théodore de Bèze qui exerça la plus profonde influence sur l'esprit du jeune et brillant aristocrate tchèque : en 1582, Zérotin passa plusieurs mois dans la maison du réformateur à Genève, et longtemps après, il resta en rapports intimes avec lui. Ayant quitté Genève il traversa la France et l'Angleterre pour rentrer, par la Hollande et l'Allemagne, dans son pays, juste à temps pour assister à la mort de son père. Mais il avait tellement pris le goût des voyages qu'il repart de nouveau. C'est la France qui l'attire. Il s'y lie d'amitié avec Henri IV : ses profondes convictions religieuses et peut-être aussi un espoir secret de trouver dans le roi de France un allié et, au besoin, un protecteur de son pays, font de lui un ami fidèle du Béarnais. Pour soutenir la cause de Henri, il lui prête, en 1589, de ses propres deniers, 40.000 thalers — somme considérable à cette

époque — et, deux ans plus tard, il se rend avec une nombreuse suite armée aux côtés de Henri qu'il trouve au siège de Rouen. Voici ce qu'il écrit, en date du 14 décembre 1591, de Dieppe, à son oncle Frédéric de Zérotin :

« ... J'ai rencontré beaucoup de personnes que je connais et beaucoup de bons amis qui me reçoivent ici avec beaucoup d'honneur, très reconnaissants de mon arrivée. Le roi également, ayant appris la nouvelle de mon arrivée de la part de son lieutenant de céans, en a exprimé une grande joie à ceux qui étaient présents et il a parlé de moi en termes très honorables, gracieux et pleins d'éloges. J'en ai eu la certitude par beaucoup de personnes, ce qui me donne une raison de remercier Dieu d'avoir incliné le cœur de ce seigneur vers moi pour qu'il me portât une grâce et une affection exceptionnelles. Demain, si Dieu le permet, je veux partir pour le camp avec le comte de Saint-Paul, lequel est le frère du prince de Longueville, issu de la famille royale, mais bâtard. Après-demain, j'espère rejoindre Sa Majesté le Roi ; j'ai l'espoir de ne pas être mal reçu, puisque, de loin, il se montre aussi gracieux pour moi. »

Cependant, dix mois de séjour auprès de Henri IV ont déçu Zérotin : peut-être flairait-il, d'après l'expression de Denis, le futur apostat. Rentré en 1593 en Bohême, il s'en va en Hongrie combattre les Turcs, puis il préside le Tribunal de Moravie : sa

naissance, sa fortune, ses vastes connaissances, son caractère irréprochable et son patriotisme le placent au premier rang de l'aristocratie morave. Mais les intrigues et les délations dont il est l'objet — ses rapports avec Henri IV lui ont été reprochés comme haute trahison — le forcent à quitter la vie publique. Nous n'avons pas à nous occuper ici du rôle tragique que Zérotin a joué plus tard dans l'insurrection des États tchèques : le souvenir de l'apostasie de son ami Henri IV n'était peut-être pas sans une certaine influence sur les hésitations du gouverneur de Moravie qui ont été une des causes de la défaite de la Montagne-Blanche : ce « philosophe égaré dans la politique » n'était pas capable d'apprécier à sa juste valeur la portée politique de la décision du Béarnais qui faisait passer le bonheur de la patrie avant ses scrupules religieux.

La catastrophe de la Montagne-Blanche (1620) a brutalement interrompu toutes les relations des deux pays, politiques et intellectuelles. Il est difficile d'imaginer un contraste plus douloureux que celui de la France et de la Bohême au xvii^e siècle. L'époque qui vit en France le plus glorieux essor de la civilisation, l'époque des Corneille, des Racine, des Molière et de Pascal ne trouve en Bohême qu'un vaste cimetière d'une nation naguère encore libre et indépendante.

La Contre-Réforme et le despotisme des Habsbourg s'acharnent sans pitié sur le malheureux pays

des insurgés vaincus. C'est alors que tombe, sous la hache du bourreau, la vénérable tête du vieux Budovec de Budova. Le plus grand esprit et la plus grande âme de la Bohême agonisante, celui que Michelet appellera un jour « le Galilée de la pédagogie moderne », *Comenius*, erre à travers l'Europe, depuis l'Angleterre et la Suède jusqu'à la Transylvanie, implorant vainement le secours des grands pour sa patrie égorgée. La gloire universelle du grand philosophe et pédagogue ne pouvait échapper aux Français.

Les efforts pansophiques de Comenius ont attiré l'attention de Richelieu : le cardinal songeait à fonder à Paris une école pansophique et fit inviter Comenius à venir s'installer à Paris par l'intermédiaire de S. Romain de Seneva et par une lettre de son secrétaire. Comenius hésita longtemps, mais guidé par des considérations politiques et le désir de servir la cause de son pays, il opta pour l'offre des Suédois, comptant plus sur la communauté de la religion que sur la rivalité de la France et des Habsbourgs. Se rendant de Londres en Suède, Comenius s'arrêta en Hollande où il avait beaucoup d'amis : c'est là qu'il eut à Leyde, avec René Descartes, une entrevue des plus cordiales qui dura quatre heures.

Rappelons à ce propos que Descartes connaissait la Bohême et qu'il a pris part, en 1620, à la bataille de la Montagne-Blanche dans les rangs de l'armée

impériale. Qu'il me soit permis de citer le passage relatif à ce fait de ma *Littérature tchèque contemporaine*. « Étrange spectacle que de voir le protagoniste de la pensée moderne combattre la nation qui avait donné au monde Jean Hus ! On a d'ailleurs tout lieu de croire que d'autres idées passèrent par la tête du jeune philosophe, car, trois jours après la bataille funeste, le 11 novembre 1620, il écrit dans son journal ces mots, datés de Prague : « Aujourd'hui, j'ai commencé à concevoir le fondement d'une découverte merveilleuse. » Il paraît que ce jour-là, sur le sol de Prague, il entrevit, pour la première fois, sa méthode. »

Mais revenons à Comenius. Il fut amèrement déçu dans les espoirs qu'il fondait sur la protection des Suédois. Pendant les négociations de la paix de Westphalie, la cause de la Bohême fut abandonnée par le chancelier Oxenstjerna, malgré les objurgations désespérées de Comenius, et la Bohême fut livrée sans défense à l'impitoyable Habsbourg.

Alors, Comenius tourne ses yeux de nouveau vers la France. S'enivrant des visions millénaires et mystiques, il réunit les prophéties de son ami Drabik et de sa filleule Poniatowska, sous le titre de *Lux ex tenebris*. Dans ce volume, il s'adresse directement à Louis XIV, l'exhortant à convoquer une conférence universelle pour chercher le moyen de relèvement de l'Europe et pour entreprendre l'œuvre de fraternité générale. Il envoie même un émissaire, le Suisse

Jacques Redinger, à Paris, pour gagner l'entourage de Louis XIV, auquel il adressait un opuscule intitulé *Syllogismus orbis terrarum practicus* (1665), afin de le décider à travailler à la révision des traités d'Osnabrück. D'un autre côté, Robert, le fils du malheureux « roi d'un hiver », Frédéric le Palatin, devait agir dans le même sens sur le roi de France.

Comme tous les espoirs politiques du grand exilé mystique, celui-ci encore n'était qu'un mirage : le dernier évêque de l'Unité des Frères de Bohême s'éteignit à Amsterdam, en 1670, sans avoir la consolation de voir une lueur sur l'horizon assombri de sa patrie lointaine.

Dans son livre sur la Montagne-Blanche, l'éminent historien tchèque, M. Joseph Pekar, a relevé un curieux trait de l'histoire : à la fin du xvii^e siècle, la Prusse doit sa vie intellectuelle à un double courant d'exilés : français et tchèque. C'est sur le sol de Berlin, en effet, que se rencontrent les descendants des huguenots expulsés de France par la révocation de l'Édit de Nantes avec ceux des proscrits tchèques : c'est un petit-fils de Comenius, *Daniel-Ernest Figulus-Jablonsky* qui fonde, en commun avec Leibnitz, l'Académie des Sciences de Berlin, qui l'inaugure solennellement en 1711 et qui en est élu le premier président. C'est sur le sol de Berlin que nous trouvons, d'après la fine remarque de M. Pekar, la première fraternisation franco-tchèque — sous l'égide prussienne ! Ce sont les relations avec les émigrés

tchèques qui inspirent à *Jacques Lenfant* l'idée d'écrire ses ouvrages consacrés à l'histoire de la Bohême, où, un siècle plus tard, le jeune Palacky apprendra à connaître l'histoire de l'hussitisme, et où George Sand connaîtra un jour les nobles figures de Hus, de Zizka et de Procope le Grand.

Cependant, la nation tchèque agonise. La fumée des bûchers sur lesquels les Jésuites brûlaient les livres tchèques eût d'ailleurs étouffé tout rayon de lumière qui aurait pu pénétrer dans le malheureux pays.

Ce n'est qu'au xviii^e siècle que nous retrouvons, sur le sol de la Bohême, une faible trace de l'influence française, dans les idées du comte *François Antoine Sporck*.

Fils d'une famille enrichie par les biens confisqués aux Tchèques après la Montagne-Blanche, il naquit l'année de la mort de Pascal, en 1662. A dix-huit ans, il parcourut l'Europe; il fit un séjour à La Haye, à Londres et à Paris où il revint plus tard assez souvent. Largillière nous a laissé un portrait du comte Sporck. Le jeune homme suivait attentivement le mouvement littéraire, artistique et scientifique en France, mais ce sont surtout les œuvres de Blaise Pascal et le sérieux moral des Jansénistes qui ont exercé une influence profonde sur son esprit chercheur, enclin à la méditation religieuse.

Suivant l'exemple de Port-Royal, il transforma un de ses châteaux de Bohême en un couvent de Céles-

tins et, comme jadis la mère Angélique Arnauld à Port-Royal-des-Champs, une de ses filles, la comtesse Marie-Éléonore, en devint l'Abbesse. Tous les domaines du comte étaient pleins d'ermitages. Le comte Sporck avait de la charité une conception assez originale à cette époque de sanglantes émeutes paysannes, provoquées par la faim : la maison de retraite qu'il a fondée pour les vieillards à Kuks, près de Kralové Dvur en Bohême, et qui existe toujours, rappelle aujourd'hui encore la générosité de l'aristocrate janséniste.

De l'imprimerie de Sporck à Lysa sont sortis une centaine d'ouvrages, consacrés pour la plupart aux questions religieuses et morales. Ces ouvrages étaient rédigés en allemand, car le comte, qui avait reçu une éducation allemande et française, ne connaissait pas assez le tchèque pour pouvoir l'écrire. Dans un enthousiasme touchant par sa naïveté, il compose et traduit ces livres qu'il fait distribuer, par milliers d'exemplaires, aux paysans tchèques de ses domaines qui ne comprennent pas un traitre mot d'allemand. On ne peut s'expliquer cette naïveté que par l'ardent désir qu'avait cet homme éclairé de contrecarrer l'influence de la littérature jésuite. Tous ces ouvrages ne sont que des adaptations des œuvres des Jansénistes français, inspirées par un esprit d'humilité évangélique, de sacrifice et de belle tolérance religieuse.

Malgré l'orthodoxie catholique strictement obser-

vée, ces livres éveillèrent des soupçons : le fameux Jésuite Père Konias flaira le danger et les mit presque tous sur son Index. A la suite de sa dénonciation, le consistoire de Hradec Kralové s'émut et fit saisir, en 1729, toute la bibliothèque du comte Sporck, comprenant 30,000 volumes. Après un examen qui dura sept ans et qui ne donna aucun résultat, la bibliothèque fut rendue au comte et l'archevêque de Prague, en manière de réparation, acheta pour 12.000 florins de livres édités par Sporck et les fit distribuer dans son diocèse.

Le plus important parmi les ouvrages de Sporck est le livre intitulé : *La Réfutation des Athées, des Déistes et des Sceptiques nouveaux*. Dans la préface, l'auteur dit expressément que la première partie de son livre correspond au chapitre VII des *Pensées* de Pascal, mais il convient lui-même qu'il est loin d'égaliser son modèle, « la clarté et la force de son esprit ». L'ouvrage est une apologie du christianisme, de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme : il combat l'indifférence, le scepticisme des philosophes anglais et le panthéisme de Spinoza.

Ce janséniste attardé a fondé, à Prague, en 1726, la première loge maçonnique, où il attira la noblesse, les savants et la bourgeoisie, et il n'est pas sans intérêt de rappeler que les premiers artisans de la renaissance nationale tchèque, les Dobner, les Ungar, les Dobrovsky, étaient des maçons. La

maçonnerie, protégée par le duc François de Lorraine, devenait toujours plus forte : elle répandit l'idée de la tolérance dans cette Autriche qui, depuis l'écrasement de la rébellion tchèque, était une forteresse de l'obscurantisme.

Cependant, l'indomptable force de la pensée humaine préparait sa revanche. Pendant que la langue tchèque, chassée des villes, était reléguée au fond des hameaux, et que la nation, privée de son élite, était réduite à quelques centaines de milliers de paysans corvéables, le xviii^e siècle français construisait son système philosophique. Sous l'influence de l'Encyclopédie, Joseph II, tout en voulant germaniser entièrement le peuple tchèque, lui fournit lui-même, sans s'en douter, des moyens de défense : il accorde à la presse une certaine liberté, il publie l'Édit de tolérance, il allège un peu la détresse des paysans. La *Societas Jesu* est supprimée. Sous cette douce brise de la liberté, des idées nouvelles commencent à germer dans les milieux intellectuels de Prague. On lit des livres français. De l'inoffensif Mabillon on passe à l'Encyclopédie. La Société Savante est fondée ; quelques érudits d'origine tchèque commencent à se rappeler la grandeur évanouie de leur nation et à étudier la langue et la littérature de leurs ancêtres. Dans les campagnes, de vieux livres tchèques, échappés comme par miracle à la fureur des Jésuites, sortent de leurs cachettes secrètes.

Le Joséphisme éclairé ne fut, il est vrai, qu'un court épisode suivi bientôt de l'absolutisme d'un François I^{er} et d'un Metternich, mais les bases de la renaissance nationale avaient été posées. Une petite phalange de patriotes idéalistes hardis, prêts à tous les sacrifices, s'était formée et ne désarma plus. La première génération, savante en grande partie et qui avait cultivé le tchèque par piété, un peu comme une langue morte, était presque entièrement sous l'influence directe du xviii^e siècle français. D'autres ouvriers plus humbles viennent joindre aux efforts de leurs aînés une foi ardente, une confiance inébranlable en un avenir meilleur. Et toujours la pensée française les guide, les éclaire et les soutient, directement ou indirectement. Si le bon curé Puchmajer et ses amis de la première école poétique néo-tchèque essaient leur lyre encore incertaine à traduire du La Fontaine, du Florian, du Baour-Lormian, du Gresset et du jeune Montesquieu du *Temple de Cnide*, le vrai créateur de la littérature néo-tchèque, *Joseph Jungmann*, fait preuve d'un jugement pénétrant et d'un goût très sûr en traduisant, trois ans après la publication de l'original, l'admirable *Atala* de Chateaubriand. Par cette traduction, Jungmann crée la langue poétique tchèque moderne. Quoique, personnellement, élève et admirateur de Voltaire dont il écrivit, vers la fin de sa vie, dans son journal intime, une ardente apologie, il a su deviner la portée littéraire

du petit chef-d'œuvre qui allait inaugurer toute une époque nouvelle.

Le poète romantique de la solidarité et de la fraternité slaves, Jan Kollár, a fait, comme son ami P.-J. Safarik, fondateur de l'archéologie slave, ses études à Iéna; néanmoins, à travers l'enseignement philosophique de Herder, de Friesz, de Luden, c'est toujours la pensée française, celle de Jean-Jacques Rousseau, qui parle à l'imagination exaltée et au cœur ardent de ces jeunes Slovaques.

A mesure que la littérature tchèque se développe, les influences littéraires se croisent et se multiplient. Élevés dans les écoles allemandes et à l'Université germanisée, les auteurs tchèques n'échappent pas toujours à l'influence de l'ambiance, à la suggestion des méthodes allemandes, mais ceux d'entre eux qui ont joué un rôle vraiment significatif ont toujours su s'affranchir, grâce à l'étude de la littérature française. Ainsi, par exemple, c'est la lecture des *Paroles d'un croyant* de Lamennais qui pousse Karel Havlicek, le futur grand critique et le plus intrépide des journalistes, à quitter le séminaire et à se consacrer à la littérature, et l'esprit de Voltaire n'est pas étranger aux sarcasmes lancés plus tard par le brillant pamphlétaire contre l'ultramontanisme et l'absolutisme autrichiens.

La pléiade littéraire groupée autour de Jan Neruda et publiant, en 1858, l'almanach *Mai*, tout en s'inspirant de l'exemple de la Jeune-Allemagne et de

Henri Heine, déclare une guerre ouverte au romantisme allemand des Schlegel et des Werner ; elle se moque du préjugé patriotique qui craignait toute influence extérieure ; elle déclare vouloir abattre la muraille de Chine qui sépare la littérature tchèque de l'Europe occidentale. S'ils admirent les grands poètes romantiques Heine, Pouchkine, Mickiewicz et Byron, ces jeunes exaltent en même temps Victor Hugo, Béranger, George Sand. D'autre part, George Sand est attirée par la Bohême où elle place l'action de *Consuelo* et de la *Comtesse de Rudolstadt* : si elle n'est pas venue en Bohême, — question qui du reste ne me paraît pas être résolue, — elle a dû moins été en relations avec le Dr Cejka, de Prague. Son exemple a inspiré Karolina Svetlá, dont les premiers essais, d'ailleurs, furent écrits en français. Un autre poète de cette génération, J.-V. Fric, forcé de s'expatrier pour des raisons politiques, se fixe à Paris et y trouve un ami et collaborateur dans le jeune Louis Leger. Le chef du groupe, le grand poète *Neruda*, paraît lui-même peu influencé par la littérature française : cependant, son séjour à Paris (à l'Exposition de 1867) ainsi que ses lectures françaises ont laissé dans son œuvre une empreinte profonde.

C'est vers cette époque aussi que le grand leader politique de la nation, le Dr F.-L. Rieger, entreprend, à Paris, toute une campagne politique. On trouvera, dans un article spécial, l'histoire de son action en France.

Avec la génération suivante, le problème du cosmopolitisme, ou plutôt le problème de la libération de l'influence allemande, surgit de nouveau. Il fallait sortir du nationalisme un peu étroit et naïf où la littérature tchèque menaçait de s'enfermer. Parmi les jeunes poètes qui débutèrent vers 1870 dans la revue *Lumir*, deux surtout ont contribué puissamment à abattre la muraille de Chine dont parlaient leurs aînés : *Jaroslav Vrchlicky* et *Jules Zeyer*.

Avec eux, la poésie et la pensée tchèques se libèrent définitivement de l'influence germanique et s'orientent vers les littératures latines. Vrchlicky a rendu à la littérature tchèque des services inappréciables : sous sa plume, le tchèque est devenu un instrument d'une souplesse merveilleuse, se prêtant à toutes les audaces de la forme. Virtuose incomparable de la langue, il a introduit en Bohême le culte latin de la beauté et de la forme. Nul n'a possédé, comme lui, la facilité prestigieuse de jongler avec les rimes. A cet art de versificateur, Vrchlicky unissait une érudition littéraire des plus vastes : c'était comme un de ces grands esprits de la Renaissance italienne, égaré au milieu de notre époque. S'il y a au XIX^e siècle un poète auquel on puisse le comparer, c'est Victor Hugo. Il existe, en effet, entre les deux poètes des liens étroits de parenté intellectuelle qui se trahissent dès les débuts du poète tchèque : son premier livre était un *Choix de poésies*

de *Victor Hugo* auquel vinrent s'ajouter plus tard deux autres volumes de traductions. Malgré les différences fondamentales de psychologie qui tiennent au génie disparate des deux races, latine et slave, c'est, chez les deux poètes, la même abondance du verbe, le même culte de la forme, de la phrase sonore, le même goût pour la réflexion avec une tendance à la rhétorique, le même effort à dégager une philosophie de l'histoire.

Vrchlicky était un hugolâtre. Cependant, son admiration pour *Victor Hugo* n'était nullement exclusive. Esprit très large, très curieux, il consacra une grande partie de son immense œuvre de traducteur à la poésie française depuis *Villon* jusqu'à *Mallarmé*. Deux grandes anthologies contenant près de 700 pièces offrent un coup d'œil très complet du développement de la poésie française. *Alfred de Musset*, *Théophile Gautier*, *Théodore de Banville* et *Sully-Prudhomme* ont trouvé en lui un interprète et un admirateur très dévoué; *A. de Vigny* et *Leconte de Lisle* eurent les honneurs de volumes spéciaux. Citons encore ses interprétations des *Fleurs du Mal* (avec *J. Goll*), d'*Hernani*, du *Cid*, de *Cyrano de Bergerac*, ses deux volumes d'*Études et Portraits* consacrés en grande partie aux poètes français, pour donner une idée de la place considérable que la littérature française tient dans l'œuvre de *Vrchlicky*. Avec lui, la poésie tchèque a passé, d'un rythme accéléré, par l'évo-

lution qui, en France, a demandé plus d'un demi-siècle. Il incarne à lui seul le Romantisme et le Parnasse tchèques. Grâce à lui, la poésie tchèque s'est mise au pas avec la poésie occidentale.

Avec Vrchlicky, le poète Jules Zeyer partage le mérite d'avoir affranchi la poésie tchèque de l'influence germanique. Issu d'un père alsacien et d'une mère juive, il avait hérité de l'idéalisme chevaleresque de l'Occident et de la sensualité ardente de l'Orient. L'influence de l'éducation et du milieu vint y ajouter un troisième élément : celui de la rêverie slave. Ainsi, dès sa jeunesse, nous voyons le poète errant à travers l'Europe, hanté par la chimère éternelle de la beauté. C'est dans la littérature française avant tout qu'il apprit à l'aimer, à l'adorer : *Phèdre* et *Les Méditations* étaient, dès son adolescence, ses livres de chevet. Ayant toujours souffert du contact brutal de la réalité, il se réfugie dans le passé et se perd dans les espaces sans bornes de la rêverie. Le Moyen Age celtique et breton surtout le séduit par son culte de l'amour sensuel et idéaliste et par son culte de la femme. C'est dans les légendes du Moyen Age français qu'il trouve l'inspiration pour son roman *L'Amitié fidèle d'Amis et d'Amile*. Un article de Renan sur la poésie celtique lui fournit l'idée de son admirable légende poétique : *Légende de saint Brandan*. Il aime la terre de France et il évoque la Bretagne en termes presque touchants. Lisez plutôt ce pas-

sage de l'avant-propos de son *Épopée carolin-gienne*, écrite en Bretagne : « J'ai composé ces vers, dit-il, pendant ces soirées au retour des landes couvertes de fougère, de bruyère et d'ajonc fleuri ; je les ai composés dans ce pays où les chênes chantent et où les blocs de granit ont l'air de géants tués ; je rentrais pensif de longues promenades parmi les menhirs et les cromlechs éclairés par la lune ; dans les petits cimetières de village, des calvaires gris comme des mystères du Moyen Age dessinaient, sur le fond du ciel sombre, leurs groupes tragiques, pendant que la mer sanglotait aux pieds des caps déserts et abrupts, pendant que le vent gémissait et que les croix en pierre ressemblaient à des doigts montrant les étoiles... Et les hommes en compagnie desquels je passais tout ce temps, c'étaient des pâtres solitaires qui comprenaient l'expression énigmatique des yeux de leurs bœufs, c'étaient des pêcheurs qui passaient leur vie à lutter contre les vagues et contre les orages, des marins dont la prière séculaire : « Mon Dieu, « soyez avec nous, car notre barque est petite et la « mer immense » semblait être prise à la fois dans l'Évangile et dans un poème épique..., de bonnes vieilles qui filaient au soleil sur les seuils des maisons et dont la mémoire conservait les mythes et les traditions des siècles évanouis... »

Le poème lui-même est une transposition moderne des chansons de geste. Il contient quatre rhapsodies :

le *Conte de Charlemagne*, le *Roman des Quatre Fils Aymon*, la *Chanson de Roland* et le *Couronnement de Loys*. Le poète ne saurait se contenter d'une simple traduction : il adapte et modernise son sujet ; parfois il adoucit les contours trop rudes de ses héros et leur prête un je ne sais quoi de sa sensibilité lyrique. S'ils perdent quelque chose de leur précision épique, ces héros deviennent plus compliqués et, par là, plus humains. Il se sert du même procédé dans le poème intitulé : *Un amour en Provence* qui est une sorte de paraphrase de l'admirable chante-fable *Aucassin et Nicolette* ; tout en s'attachant à l'action du texte primitif, il en fait une œuvre foncièrement différente.

Depuis Vrchlicky et Zeyer, l'évolution de la littérature tchèque continue parallèlement avec celle de la littérature française.

Dans la prose et dans le théâtre, l'influence russe vient s'ajouter et contre-balancer un peu les influences françaises. Néanmoins, pendant un certain temps, le théâtre tchèque n'a pas échappé à la séduction de l'admirable habileté d'un Augier, d'un Sardou, d'un Scribe. Si le pathétique de Sardou séduisait les débuts de F.-A. Subert, le premier directeur du Théâtre National, Scribe a trouvé dans le malheureux Emmanuel Bozdèch un disciple des plus habiles et des plus intelligents ; il n'aurait certes pas désavoué certaines comédies de Bozdèch, puisées d'ailleurs dans l'histoire de France, telles que :

Au Temps des cotillons ou *Le Maître du monde en robe de chambre*, tellement leur charpente est adroite et le dialogue élégant, spirituel et concis.

Dans le roman, Zola et Maupassant avaient trouvé leurs élèves tchèques dans Vilém Mrstik (*Santa Lucia*) et Ch. Merhaut, tandis que le roman mondain de P. Bourget et de M. Prévost n'était pas sans influence sur l'œuvre de Vaclav Hladik qui, avec M. E. Cenkov et H. Hantich, était un francophile des plus dévoués.

Le mérite d'avoir libéré la science tchèque de l'emprise germanique revient au philosophe T.-G. Masaryk, président actuel de la République tchécoslovaque. Quoique sa pensée fût orientée de préférence vers les maîtres anglais et russes (Hume, Dostoïevsky), la philosophie française a joué un rôle considérable dans la formation de son génie, témoin son étude très approfondie sur *Blaise Pascal*. Le grand rénovateur de la Bohême intellectuelle est le premier qui, à l'Université de Prague, ait parlé de la sociologie d'Auguste Comte. Philosophe et réformateur, préoccupé avant tout de son idéal de beauté morale, il pouvait difficilement comprendre le culte latin de la forme et l'éclectisme philosophique de Vrchlicky. C'est aussi en se plaçant au point de vue moral, philosophique et sociologique qu'il étudiait avec beaucoup de justesse, quoique sans tendresse, l'œuvre d'Alfred de Musset et surtout d'Émile Zola. Ainsi, avant de procéder à la libération politique

de sa nation, M. Masaryk a puissamment contribué à la libérer de la sujétion de la pensée allemande.

A mesure que l'on approche de l'époque actuelle, les relations intellectuelles de la France et de la Bohême deviennent plus complexes, plus étroites et plus intimes dans tous les domaines. Littérateurs, artistes, savants, les Tchèques viennent de plus en plus nombreux à Paris pour s'y former, pour y prendre un contact direct avec la civilisation française et pour devenir, une fois rentrés dans leur pays, ses fervents propagateurs. Parmi les artistes, après les précurseurs comme S. Pinkas, K. Purkyne et Barvitius, J. Cermak, V. Brozik et V. Chitussi qui apporta en Bohême l'enseignement des maîtres de Barbizon, V. Hynais y apprend, à l'école de Baudry, l'élégance de la ligne et l'harmonie du coloris. Plus tard, les peintres ou dessinateurs L. Marold, A. Mucha, F. Kupka, T.-F. Simon, les sculpteurs F. Kafka et Maratka viennent se fixer pour quelque temps à Paris, tandis qu'à Prague la société « Manès » organise une série d'expositions d'art français. Ainsi, en 1900, nous avons vu à Prague l'inoubliable exposition Rodin qui était le premier vrai triomphe du maître ; suivent tour à tour des expositions d'art français : Monet, Pissarro, Aman-Jean, Maurice Denis, Le Sidaner, Vuillard, Bonnard et d'autres sont admirés à Prague et les œuvres des jeunes comme Braque, Picasso, Derain, Henri-Matisse, pour ne citer que quelques-uns, sont vivement commentées et discu-

tées par les uns, admirées et suivies par les autres. Le grand sculpteur français Bourdelle est, à vrai dire, plus connu à Prague qu'à Paris. La belle revue d'art *Volně Směry*, publiée par la société « Manès », consacre des numéros entiers à l'art français.

L'œuvre cosmopolite exécutée d'un côté par Vrchlicky et son groupe, de l'autre côté par Masaryk, Goll et ses savants collègues de la revue *Athenæum*, a bientôt porté ses fruits : vers 1890, un courant très fort d'idées nouvelles, politiques et littéraires se fait sentir dans la jeunesse. C'est une véritable débauche de lectures les plus contradictoires que donnent les bibliothèques et les jeunes revues tchèques de l'époque. Les influences les plus diverses viennent tour à tour émouvoir et troubler nos jeunes têtes. La littérature française, bien entendu, y a, à côté des influences russes et scandinaves, une place prépondérante. C'est alors que nous sont révélés Stendhal, Flaubert, Bourget (*Le Disciple*), Zola (*Germinal*), les Goncourt, Ernest Renan. C'est à cette époque que s'est formée la phalange de jeunes critiques qui ont achevé l'œuvre inaugurée par Vrchlicky et par Masaryk. Taine, Guyau, Émile Hennequin, Anatole France, Jules Lemaitre, P. Bourget, Ch. Morice inspirent les jeunes critiques tchèques et leur apprennent soit leurs théories dogmatiques ou leurs méthodes scientifiques, soit leur ironie ou leur aimable dilettantisme impressionniste. C'est, en poésie tchèque, l'époque

symboliste et décadente. La *Moderni Revue*, fondée en 1894 par M. Arnost Prochazka, qui la dirigea jusqu'à sa mort avec la même indépendance d'esprit, était le porte-parole d'un groupe de jeunes poètes et critiques très avancés. Pendant vingt-cinq ans, elle suivit attentivement le mouvement littéraire en France. Malgré son culte un peu exclusif pour tout ce qui était maladif et exceptionnel, elle a rendu à la connaissance de la littérature française en Bohême des services inappréciables. C'est par cette revue que nous avons été initiés à la littérature symboliste. Les noms de Paul Verlaine, Mallarmé, J.-K. Huysmans, Maeterlinck, Villiers de l'Isle-Adam, Péladan, Barbey d'Aurevilly, Jules Laforgue, Rémy de Gourmont et Samain étaient aussi familiers dans les cafés littéraires de Prague que dans n'importe quel cénacle du Quartier Latin. Les critiques tchèques, MM. Prochazka, Salda, Karasek, Vodak, Krejci, et plus tard M. Marten, quoique très sévères pour l'école de Vrchlicky, continuaient ainsi l'œuvre du maître qui, le premier, traduisit en tchèque les vers de Ch. Baudelaire, de Tristan Corbière et d'Arthur Rimbaud. La poésie se ressentait des influences françaises. Les audaces vers-libristes de Gustave Kahn, de Henri de Régnier et de Fernand Gregh ont suscité des essais analogues en Bohême, et aujourd'hui le vers libre est admis dans la poésie tchèque à côté des formes classiques. Il y a des poètes qui, avant de trouver l'intonation

purement nationale, qui fait leur grandeur et leur originalité, subirent soit directement, soit à travers les traductions, l'influence française : c'est le cas du grand poète A. Sova qui a passé par l'école impressionniste du François Coppée des *Promenades et Intérieurs* avant de trouver l'admirable éloquence lyrique qui fait sa force d'aujourd'hui. De même, le poète J.-S. Machar, une des plus puissantes figures poétiques et politiques, succomba tout jeune au charme d'Alfred de Musset qu'il connut par les traductions de Vrchlicky. M. Viktor Dyk, un des chefs de la génération actuellement en maturité, connaît admirablement la littérature française : traducteur de A. de Musset, de Tristan Corbière, de Paul Verlaine et d'autres poètes français, il a consacré à Victor Hugo une longue étude : *Le Poète et la Politique* qui mériterait une traduction en français.

Au théâtre, la littérature française jouit, depuis longtemps, d'une place privilégiée. En 1904 et 1905, un groupe de jeunes auteurs, dont j'étais, organise, dans un théâtre de faubourg, une série de représentations où figurent, à côté des œuvres d'Ibsen, de Wilde, de Shaw, de G. d'Annunzio et de Synge, Henri Becque, G. de Porto-Riche, Goncourt, Donnay, R. Coolus, traduits par l'auteur de ce livre. La leçon avait son utilité puisque les auteurs lancés par notre groupe furent tous plus tard adoptés par le Théâtre National et par le Théâtre Municipal de Vinohrady, où l'on a vu défiler ensuite toutes les

œuvres du répertoire français depuis Corneille, Racine et Molière jusqu'à Brieux, Donnay, de Flers et Caillavet, Bernstein, Guinon, E. Rostand, Hervieu, Bataille, Porto-Riche, S. Guitry, de même que les opéras de Charpentier, de Debussy, de Xavier Leroux.

Pendant la guerre, alors que les relations directes avec la production dramatique française étaient impossibles, les théâtres tchèques bannirent la production allemande. Au Théâtre National, on applaudissait aux touchantes gamineries de *Poilde Carotte*, on s'attendrissait sur le sort de la *Dame aux Camélias*, on admirait la philosophie amère de *Boubouroche* et l'on goûtait la grâce romantique des héros de Musset. Au Théâtre Municipal de Vinohrady, M. K.-H. Hilar, actuellement directeur artistique du Théâtre National, ayant débuté par une mise en scène du *Roi Candaule* d'André Gide, donna une série de représentations des œuvres de Molière qui, pour ne pas être entièrement dans la tradition moliéresque, n'en étaient pas moins intéressantes : son *George Dandin*, son *Don Juan* et surtout son *Amphitryon* ont fondé la renommée de ce remarquable metteur en scène, dont la formation littéraire est d'ailleurs française¹.

Les rapports de la jeune littérature tchèque avec

1. Le Théâtre Municipal a joué, depuis la date de son ouverture, en 1908 à 1922, 88 pièces de plus de 60 auteurs français, avec 1100, je dis onze cents représentations, sans compter des représentations données par les troupes françaises en tournée. Ces chiffres se passent de commentaire.

le mouvement littéraire français contemporain sont des plus intimes. Presque tous les jeunes littérateurs tchèques ont passé quelque temps à Paris : tous, sauf de rares exceptions, connaissent et aiment la littérature française. Il suffit de parcourir les sommaires des revues tchèques, notamment ceux de *Lumir* que j'ai l'honneur de diriger depuis quinze ans avec M. V. Dyk, de *Cesta* ou de *Host*, organe des tout jeunes, pour se rendre compte que rien de ce qui est intéressant n'échappe à leur attention. Le mouvement poétique y est suivi de très près et presque chaque numéro de ces publications contient des traductions de la poésie française contemporaine. Les grandes maisons d'éditions publient des œuvres complètes des auteurs français : si la masse s'enivre toujours de l'imagination effrénée d'un A. Dumas père ou d'un V. Hugo, on lit et relit aussi les œuvres de Flaubert, de Zola, de Maupassant.

Les noms d'A. France, de Loti, de M. Prévost, de M. Barrès, de René Bazin, de R. Boylesve, de C. Farrère sont familiers au grand public, mais il existe des bibliothèques qui s'adressent à un public lettré et qui donnent des œuvres de R. de Gourmont, de Rachilde, d'A. Gide, de P. Adam, de P. Claudel, de F. Jammes, d'A. Suarès, de M. Schwob, d'E. Hello, de Léon Bloy. Les noms de Ch.-L. Philippe, de Romain Rolland, de H. Barbusse, de Jules Romains, de G. Duhamel, de Paul Morand sont familiers au

monde des lettres tchèque, et si Marcel Proust n'a pas encore trouvé de traducteur, les romans de Francis Carco font fureur parmi la jeunesse. Cette curiosité littéraire, qui se trompe parfois dans le choix des œuvres à traduire, va quelquefois trop loin et l'avalanche de traductions devient même préjudiciable au livre tchèque original. La jeune musique française est liée aussi étroitement avec le mouvement musical de Prague que la poésie ou la peinture et les œuvres d'Éric Satie, d'Artur Honneger ou de Darius Milhaud sont connues du public des concerts de Prague qui applaudit volontiers des artistes comme Blanche Selva, Lucie Caffaret ou des chefs d'orchestre français comme Rhené-Baton. Lors de sa visite à Prague en novembre 1925, M. Vincent d'Indy a pu se rendre compte combien il est aimé dans la capitale tchécoslovaque¹.

Il n'est pas de ma compétence d'apprécier ce que la science française a donné à la science tchèque. Je tiens seulement à rappeler le rôle d'Ernest Denis dans la formation de la jeune école historique tchèque. En philosophie, Boutroux, Durkheim, Bergson ont eu leur bonne part dans le développement de la pensée tchèque. C'est dans les Universités françaises que M. Benès s'est préparé au grand rôle politique

1. Les rapports de la musique tchèque avec la France datent du xviii^e siècle : ainsi, le créateur du drame musical parlé, le compositeur tchèque Georges Benda (1721-1795) est venu à Paris en 1781 pour assister aux représentations de son opéra *Roméo et Juliette*.

qu'il joue en Europe depuis la guerre, c'est dans les Observatoires français que travaillait le général Stefanik, désormais légendaire par sa mort tragique.

Depuis la formation de l'État tchécoslovaque, les liens intellectuels qui, pendant sept siècles, unissaient les deux pays, se resserrent de plus en plus dans tous les domaines. Les relations universitaires, inaugurées en 1909-1910 par le cours libre sur la littérature tchèque que j'ai eu l'honneur de faire à la Sorbonne et que j'ai continuées, en 1923, par une tournée de conférences dans les Universités françaises, ont pris la forme d'une collaboration étroite et constante ; grâce à la munificence du gouvernement tchécoslovaque, un Institut d'Études slaves a été fondé à Paris : la haute compétence de son comité directeur où siègent des savants comme MM. Meillet, Boyer et Eisenmann et des hommes politiques comme E. Fournol et A. Gauvain, en font et en feront de plus en plus un foyer ardent d'amitié et de connaissance mutuelles des Français et des Slaves. Au près de l'Université de Prague, l'Institut français (Institut Ernest Denis) qui fonctionne depuis six ans, a rendu d'éminents services à la cause de la France, grâce à l'intelligence et au dévouement de son premier directeur, M. André Tibal, et cela non seulement à Prague, mais aussi à Brno et à Bratislava. Grâce à l'activité des professeurs de l'Institut français, des Alliances françaises ont été fondées dans presque toutes les villes de pro-

vince de Tchécoslovaquie et le bureau de la Fédération organise, par centaines, des conférences très suivies sur tout le territoire de la République. Des sections tchèques ont été créées aux lycées de Dijon et de Nîmes pour les jeunes gens, à Angoulême et à Saint-Germain-en-Laye pour les jeunes filles, et leur organisateur, M. Spisek, conseiller au Ministère de l'Instruction publique de Prague, n'a qu'à se féliciter des résultats obtenus. Un certain nombre de bourses sont accordées par les deux gouvernements à des étudiants des écoles supérieures de Paris et de Prague et les Tchèques forment une proportion considérable parmi les auditeurs de tous les cours de vacances organisés par les Universités françaises. A Prague, un lycée français a été fondé qui, faute de place, se voit obligé de refuser des élèves.

Tous les conférenciers venus de Paris à Prague sont unanimes à constater l'atmosphère de chaude amitié dont ils sont enveloppés dès leur arrivée en Tchécoslovaquie. Les visites qu'y firent d'éminentes personnalités comme MM. Barthou, Herriot, le maréchal Foch, les généraux Weygand et Gouraud, pour ne citer que quelques noms, n'ont fait qu'augmenter les sympathies mutuelles des deux pays amis et alliés. Le travail de rapprochement intellectuel a trouvé, en 1922, une belle expression dans la brillante Exposition de l'Art français, organisée par la société « Manes » et embrassant toute

l'évolution de l'art français depuis David jusqu'à la jeunesse contemporaine. Une bonne partie des œuvres exposées, acquises par le gouvernement, sont restées à Prague où elles enrichiront la section française de la Galerie Moderne.

D'autre part, les journaux français et les revues françaises s'ouvrent plus largement aux choses tchèques : à côté du *Mercure de France* où j'ai signé, dès 1900, un article consacré à la poésie tchèque et des chroniques régulières, la *Revue Bleue*, la *Vie des frères Leblond*, l'*Europe Nouvelle*, les *Annales Politiques et Littéraires*, *Comœdia*, le *Monde Slave* et d'autres encore suivent la vie intellectuelle de la Tchécoslovaquie avec une attention constante. A Prague même, la *Gazette de Prague*, dirigée par M. Jules Pichon (Jules Chopin) qui est le Français connaissant actuellement le mieux la langue, la vie et la littérature tchèques, suit avec attention le mouvement intellectuel, tandis que la *Revue française de Prague*, dirigée par le professeur Daniel Essertier, répand l'amour et la connaissance de la France parmi les membres tchèques des Alliances françaises, dont la Fédération tchécoslovaque groupe près de soixante-dix sur le territoire de la République.

Je suis loin d'avoir épuisé mon sujet qui demanderait un volume. Je crois néanmoins avoir, ne fût-ce que sommairement, indiqué combien le rayonnement de la civilisation française a contribué

au développement intellectuel et artistique de la Bohême. Ce tableau rapidement tracé risque, bien entendu, de fausser celui de l'évolution de la culture tchèque : il n'en donne qu'un aspect, négligeant forcément la part de l'originalité de la race tchèque et celles des influences allemande, italienne, anglaise, nordique et russe, qui sont venues s'amalgamer au cours des siècles avec le fond des traditions nationales.

Pendant la guerre mondiale, c'est vers la France, la grande émancipatrice des peuples opprimés, que se portèrent spontanément tous les espoirs de la nation tchèque : c'est à Paris que le grand Ernest Denis déclarait, dès le mois d'octobre 1914, au nom des volontaires tchécoslovaques, une guerre acharnée à l'Empire des Habsbourgs ; c'est à Paris que MM. Masaryk et Benès avaient placé le quartier général de l'action libératrice, c'est sur les champs de bataille de France que se mêla le sang des légions tchécoslovaques à celui des poilus français. Ce fut la France qui, la première parmi les puissances alliées, reconnut l'indépendance tchécoslovaque, c'est elle qui, pendant la Conférence de la Paix, a le plus fidèlement soutenu les justes revendications de la jeune République. De tels souvenirs engagent. « Nous serons avec vous dans les bons comme dans les mauvais jours », a déclaré, lors de sa visite à Paris en 1923, le Président Masaryk, résumant ainsi, dans une formule admirable de

simplicité et de profondeur, les sentiments les plus intimes de son peuple. Le sort de la Tchécoslovaquie et de la France est désormais inséparable. Les deux pays sont unis non seulement par la foi jurée, non seulement par la menace éternelle du même danger, écarté mais non pas supprimé, non seulement par des souvenirs communs de la grande guerre, mais aussi par les liens de la culture intellectuelle et artistique.

Les Tchèques qui, je crois l'avoir suffisamment montré, ont toujours porté à la France une affection très sincère, s'ouvrent largement à l'influence de la culture française. Il faut que ces relations s'approfondissent encore. Il faut que des écrivains français, suivant l'exemple de MM. Vildrac, Duhamel et de J.-H. Rosny jeune, viennent faire des séjours prolongés et des voyages d'études en Tchécoslovaquie où ils trouveront, de la part de leurs confrères tchèques, l'accueil le plus cordial. Il faut que les directeurs des théâtres de Paris, suivant l'exemple de M. Jacques Hébertot qui a monté la célèbre pièce *R. U. R.* de Karel Tchapek, s'intéressent à la production dramatique tchèque. Il faut que les éditeurs publient des traductions de romans tchèques. Il faut qu'enfin Paris se décide à rendre une justice tardive au génie de Smetana et qu'il fasse plus ample connaissance avec l'école musicale tchèque. Il faut que les Français viennent plus nombreux dans les villes d'eaux tchécoslovaques, dans les admi-

rables montagnes des Tâtras, dans ce pays enfin où ils se savent connus et aimés ; ils apprendront, à leur tour, à apprécier la culture tchèque, et les vieilles relations intellectuelles entre les deux races n'en deviendront que plus étroites, plus cordiales, plus intimes.

Et ce sera pour moi, qui travaille depuis vingt-cinq ans dans la mesure de mes modestes forces à approfondir la connaissance mutuelle des deux peuples, un doux réconfort que d'y avoir un peu contribué.

LE FONDATEUR
DE LA STRATÉGIE MODERNE :
JEAN ZIZKA

La nation tchèque commémorait, le 11 octobre 1923, le cinq centième anniversaire de la mort de Jean Zizka de Trocnov. Le personnage du grand capitaine hussite, qui fut un des plus grands génies militaires de tous les temps, n'appartient pas seulement à son pays et il est juste qu'on attire l'attention du monde civilisé sur celui qui fut le véritable fondateur de la stratégie moderne.

On connaît très peu de détails sur sa jeunesse. Pauvre chevalier — un « zeman » — possédant un petit domaine au sud de la Bohême, il mène une lutte désespérée contre le riche et puissant seigneur George de Rosenberg et contre les bourgeois de Budejovice qui empiétaient sur ses droits et part ensuite en Pologne pour y combattre l'Ordre Teutonique. Il rentre en Bohême, riche d'expérience militaire, et embrasse avec ardeur la doctrine de Jean Hus qui s'était répandue dans tout le royaume.

A la cour du roi Venceslas IV, il occupe une place assez obscure, mais dès les premières escarmouches hussites, on le trouve à la tête du peuple. Bientôt il jouit d'une telle autorité qu'il peut organiser la révolte de la nation contre l'empereur Sigismond, ennemi juré de la « vérité divine » et complice de la mort de Jean Hus à Constance.

Tandis que l'Église et l'Empereur rassemblent d'énormes armées de croisés pour écraser l'hérésie tchèque, Zizka, avec une énergie incroyable, songe à défendre le pays et la cause divine contre l'Europe entière.

Ne pouvant pas vaincre par le nombre et ne disposant pour ainsi dire pas de cavalerie, mais seulement d'une infanterie improvisée, recrutée parmi les paysans et mal armée, il imagine une tactique nouvelle. Son infanterie, bien qu'imparfaitement armée de fléaux ferrés et de faux, avait, sur les troupes des princes allemands, une supériorité incontestable : elle était pleine du feu sacré, animée d'un esprit belliqueux brûlant de venger le supplice honteux du martyr de Constance. Mais cet enthousiasme n'aurait pas suffi pour protéger l'armée neuve de Zizka contre une charge de la cavalerie bardée de fer. Il imagina donc, pour sauvegarder ses hommes, les fortifications mouvantes composées de chariots spécialement construits, qui couvraient son armée pendant la marche et pendant le repos, et formaient, au besoin, une forteresse

mouvante dans l'attaque et un refuge pour les femmes et les enfants — car les soldats de Zizka emmenaient leurs familles dans leurs campagnes.

Il fit une place plus large aux armes à feu et les chariots hérissés de bombardes et de coulevrines, précurseurs des tanks modernes, soutenaient l'infanterie dans l'attaque et dans le combat. Ainsi, Zizka établissait déjà la doctrine de la liaison des armes, qui a gardé toute son importance. Soucieux de ne pas perdre inutilement un seul homme, il attaquait rarement lui-même, mais, choisissant le lieu, se laissait attaquer, sûr de profiter des accidents du terrain. C'est là surtout qu'il se montra un stratège de génie : depuis la victoire de Sudomier, en 1420, jusqu'à sa mort, il n'a jamais perdu une bataille et la réputation qu'il avait d'être invincible ne l'a jamais trahi. Ses ennemis les plus acharnés ont dû s'incliner devant son génie militaire, et Ænéas Silvius Piccolomini, plus tard Pie II, ne pouvant lui refuser la gloire d'avoir été un grand chef militaire, tâche de diminuer l'hérétique en déformant son véritable caractère. Mais un diplomate vénitien, le doge Baptista Fulgoso, écrit, au début du xvi^e siècle : « Si l'on fait réflexion d'un côté sur les obstacles que sa valeur rencontrait dans la perte de ses yeux, et de l'autre sur les grandes actions qu'il a faites dans cet état, on ne balancera pas à le mettre au-dessus d'Annibal et de Sertorius, qui n'avaient perdu qu'un œil. »

Le général Mittelhauser, chef de l'État-Major général de l'armée tchécoslovaque, qui vient de consacrer à l'art militaire de Zizka une magistrale étude, a exprimé sa sincère admiration pour son génie stratégique et tactique qui est le point de départ de la stratégie moderne.

« Cette tactique nouvelle, — dit le général, — qui fut dans toute l'Europe un sujet d'étonnement, devait avoir pour conséquence une éclipse des charges de cavalerie devenues non seulement impuissantes mais dangereuses ; bientôt, d'ailleurs, cette tactique hussite cessait d'être uniquement défensive.

« A l'intérieur de son dispositif barricadé, Jean Zizka disposait d'une réserve d'infanterie et, dès que les prises sur l'ennemi le lui permirent, il disposa bientôt d'une cavalerie pour l'exploitation du succès.

« Le combat qui se livrait généralement entre Jean Zizka et la cavalerie féodale était du type défensif-offensif. L'inauguration imprévue de cette forme de bataille supposait une rare maîtrise du commandement et une confiance entière dans la supériorité morale de la troupe. Jean Zizka avait la volonté de diriger le combat plus sûrement encore que le roi Wladislas à Grunewald — le moment où il abaissait son « palcât » (massue) pour ordonner la manœuvre de contre-offensive était solennel, il fallait que l'ennemi fût déjà moralement battu avant que les issues préparées du « bojovny sik » (la barri-

cade des chars de guerre) s'ouvrissent et que l'infanterie de réserve et la cavalerie fussent exposées à découvert. Dans ce geste du « palcât » de Zizka s'exprimait l'entière responsabilité du chef de guerre ; il fallait qu'il fût attendu avec une discipline religieuse. »

Analysant, l'une après l'autre, les victoires de Zizka, le général apprécie la tactique du grand chef, sa science du terrain, de la manœuvre de surprise stratégique, les poursuites de l'ennemi visant à la destruction de l'armée ennemie à une époque où les sièges de places et les prises de villes sont considérés comme la façon de guerre normale et la plus avantageuse.

L'homme de guerre moderne qui a passé par la Grande Guerre ne ménage pas son admiration à Zizka : « On ne sait vraiment pas, dit-il, ce qu'il faut le plus admirer en Jean Zizka, du stratège ou de l'organisateur, qui crée, dans tout le pays, tout un système de villes taborites, soudé par les navettes de sa phalange de guerre, conception de génie, dépassant son temps de plusieurs siècles. »

L'invincible organisme militaire, créé par Jean Zizka, n'allait pas sans une discipline de fer et sans ce qu'on appelle aujourd'hui « un excellent moral » de la troupe. Comment Zizka est-il arrivé à transformer une population rurale en un instrument de guerre souple et précis et qui devenait terrible entre les mains du chef aveugle ?

C'est que ses troupes étaient convaincues de combattre pour la vérité divine; c'est que Zizka lui-même ne se considérait que comme un instrument entre les mains de Dieu. Son *Règlement militaire* datant de 1423 ainsi que quelques lettres qui sont parvenues jusqu'à nous apportent un témoignage des plus précieux sur le caractère du grand guerrier. Ils trahissent la haute élévation morale et la profonde piété qui animaient l'âme de ce rude capitaine; ils sont assez éloquents pour purifier la mémoire du « redoutable aveugle » du fatras d'insipides légendes et calomnies que la malveillance, la haine ou l'ignorance ont, pendant des siècles, accumulées sur son nom.

Le *Règlement* s'inspire d'une piété émouvante, de l'idée démocratique d'une égalité absolue, des principes de justice et d'équité, du sentiment d'obéissance envers les aînés et les chefs; Zizka y apparaît comme un gardien sévère, mais juste, de la vérité divine, de la pureté des mœurs, de la liberté de son pays et des droits de sa langue.

Le *Règlement* suffit à lui seul à anéantir les légendes sur la prétendue cruauté des Hussites et à confondre les historiens qui les représentaient comme une bande d'incendiaires et de pillards. Je cite quelques passages du précieux document :

« Que personne ne brûle une maison ou quoi que ce soit, dans nos expéditions ou dans nos campements, sauf ceux qui auront reçu l'ordre, et cela

sous peine de répressions très graves. Ensuite, avant de lever le camp, avant de faire quoi que ce soit ou de donner quelque ordre, que l'on prie Seigneur Dieu, tombant à genoux et se prosternant devant le Corps Divin et devant la face de Dieu, afin qu'il daigne donner son secours et glorifier sa cause sacrée...

« Et si Dieu l'admet, et s'il arrive quelque dommage par l'imprudence des chefs... que ceux-ci soient punis dans leurs biens et dans leur vie, sans en excepter ni excuser personne, ni prince, ni seigneur, ni qui que ce soit. Mais si Dieu nous donne de vaincre nos ennemis, de prendre quelque ville, forteresse ou château fort, ou de faire quelque butin, que ce butin soit amené et déposé au milieu de l'armée au lieu qui sera indiqué par les anciens, que le butin soit grand ou petit ; et que les anciens, choisis par toutes les communautés, seigneurs, chevaliers, bourgeois et ouvriers, soient appelés afin de le distribuer aux riches et aux pauvres, selon l'équité...

« Qu'il n'y ait ni disputes ni cris ni désordre aucun, ni dans l'armée, ni parmi nous. Si quelqu'un frappe ou blesse, estropie ou tue un autre, qu'il soit puni suivant la loi de Dieu, sans exception ni sans égards pour son rang...

« Nous ne voulons souffrir parmi nous ni les infidèles, ni les insoumis, ni les menteurs, ni les joueurs de dés, ni les bandits, ni les pillards, ni les ivrognes, ni les braillards, ni hommes ni femmes débauchés et adultères, ni aucune espèce de pécheurs ni péche-

resses publiques ; nous voulons les chasser tous de chez nous et les traiter, avec l'aide de la Sainte Trinité, suivant la loi de Dieu...

« Car c'est ainsi qu'il faut agir dans une guerre divine. Il faut vivre bien, vivre en chrétien, avec amour, dans la crainte de Dieu. Il faut remettre à jamais en ses mains nos désirs, nos besoins, nos espérances et attendre tout de lui. Nous vous prions toutes, chères communes de tout le pays, vous tous, princes, seigneurs, chevaliers, gentilshommes, bourgeois, ouvriers, paysans, hommes de tous états, et vous surtout, tous les Tchèques fidèles, de vous prêter à cette bonne entreprise, de nous assister de vos conseils et de votre secours. Nous, de notre côté, observerons fidèlement ces articles ; nous nous vengerons pour l'amour de Dieu, au nom de sa passion sainte, pour la liberté de la parole divine... pour secourir tous ceux qui sont fidèles à la Sainte Église, et ceux notamment de langue tchèque et slovaque, ainsi que la chrétienté tout entière. »

On retrouve la même rigoureuse fermeté militaire, le même sérieux moral, la même ardeur de conviction religieuse et le même patriotisme dans la belle lettre adressée aux *hetmans* et aux citoyens de Domazlice :

« Frères aimés en Dieu, je vous prie au nom de Dieu Notre-Seigneur de persévérer dans la crainte de Dieu comme ses fils bien-aimés, de ne pas vous plaindre quand vous êtes punis par lui ; mais souve-

nez-vous... de Notre-Seigneur Jésus-Christ et tenez ferme contre la fureur de ces Allemands, suivant l'exemple des anciens Tchèques qui, enfonçant leurs piques dans leurs bottes, se sont battus non seulement pour la cause de Dieu, mais pour la leur propre. Nous donc, frères bien-aimés, ayant en vue la Loi de Dieu et le bien de tous, nous devons faire tous nos efforts pour que tout homme qui sait manier la massue et lancer une pierre se mette sur pied. Ainsi, chers frères, je vous fais savoir que nous rassemblons de tout côté contre les ennemis de Dieu et les destructeurs de la terre tchèque ; ainsi, ordonnez aux prêtres que dans leurs prédications ils excitent le peuple à la guerre contre l'Antéchrist, et vous-mêmes proclamez dans les marchés que tous ceux à qui leur âge le permet doivent être prêts à se lever à toute heure. Pour nous, avec la grâce de Dieu, nous viendrons bientôt vous trouver : ayez du pain, de la bière, du fourrage pour les chevaux et toute espèce d'armes, car il est temps de combattre non seulement les ennemis du dedans, mais aussi ceux du dehors. Souvenez-vous de la première lutte que vous avez (victorieusement) soutenue, petits contre des grands, peu nombreux contre la multitude, nus contre des gens armés : le bras de Dieu ne s'est pas encore raccourci ! Donc, soyez prêts, espérant en Dieu. Que Dieu vous fortifie ! »

« *Datum Orlík, f. VI, post nativitatem Mariæ, anno 1422.* »

Tel fut cet homme : simple et grand. Volontairement, il s'astreignait à la même discipline qu'il imposait à son armée. Lui qui aurait pu porter la couronne s'il avait voulu est mort dans une pauvreté spartiate. Mais il n'a jamais songé à lui, et, véritable homme d'État, il ne perdait jamais de vue l'intérêt et l'avenir de son pays.

Au milieu des divisions des sectes et des fractions politiques et religieuses, il pensait, avant tout, à l'unité de la nation et n'hésitait pas à exterminer les sectes extrémistes qui compromettaient l'œuvre d'unification. Animé d'un très fort sentiment de solidarité slave, il a fait offrir la couronne de la Bohême à Wladislas, roi de Pologne, et, lorsque celui-ci a refusé, à Vitold de Lithuanie. Cinq ans d'activité publique lui ont suffi pour transformer le pays, pour lui donner une organisation militaire et des traditions qui, pendant des siècles, ont influencé l'art de la guerre en Europe.

Jean Zizka a laissé un héritage inappréciable à son peuple : sa mémoire, le grand exemple de son héroïsme, de sa droiture, de son patriotisme, de son amour de la justice et de la vérité. Le souvenir du grand passé hussite ne s'est jamais éteint, même pendant les époques des pires épreuves, dans le cœur du peuple tchèque, qui a pu oublier les noms de ses rois, mais non pas celui de Jean Zizka. Ce fut l'ombre lumineuse de Zizka qui guida les premiers volontaires tchécoslovaques de la Grande

Guerre, et le premier régiment de l'armée tchèque en Russie portait le nom du grand capitaine.

Ainsi, pour la seconde fois, Jean Zizka a mené son peuple à la victoire et à la liberté.

LE HUSSITISME MOUVEMENT NATIONAL TCHÈQUE

Tous les historiens s'accordent à considérer l'époque hussite comme la plus glorieuse de l'histoire de la nation tchèque. Elle marque, en effet, l'apogée de la force nationale. Dans un admirable élan de foi idéaliste, outragé dans son sentiment de justice et dans sa fierté légitime par le martyre de celui qu'il considérait comme un des meilleurs de ses fils, le peuple tchèque se soulève, court aux armes, s'insurge contre l'Empereur, se révolte contre la Papauté, et brave toute l'Europe pour défendre la liberté de sa conscience.

Le premier, en Europe, le peuple tchèque donne ainsi le signal de la révolte contre le despotisme intellectuel et prépare l'affranchissement de l'esprit humain.

L'époque porta au pays de lourds et terribles coups. En revanche, elle fit connaître au monde ce que peuvent la sincérité et l'ardeur d'un peuple épris d'un haut idéal moral : elle trempa pour

l'avenir la conscience de la nation et donna au caractère tchèque une tournure spéciale.

« On voit ainsi quelquefois, dit Ernest Denis, un peuple s'élançer à l'avant-garde du monde ; il porte dans ses mains les destinées de la civilisation ; sans rien perdre de sa personnalité, il devient l'expression de tout un moment historique, puis, fatigué de cet effort prodigieux, il retombe accablé dans les soucis journaliers et se traîne péniblement à la suite de la nation qui l'a relevé de son poste. Ces peuples d'avant-garde sortent affaiblis, meurtris de leurs glorieuses luttes, mais ils en restent transfigurés. Cet honneur, que tous n'ont pas encore eu, de concentrer pendant quelque temps l'intérêt de l'histoire et de tracer des voies nouvelles, la Bohême le doit à Hus. »

Telle est l'importance humaine, universelle du mouvement hussite ; pour les Tchèques, elle s'augmente encore par les considérations politiques et nationales du hussitisme. Arrêtant les menaçants progrès de la germanisation imprudemment inaugurée par la colonisation allemande sous les Premyslides, continuée sous Jean de Luxembourg et à peine enrayée sous Charles IV, le mouvement hussite sauva la langue et la nation tchèques et rendit les Tchèques maîtres chez eux.

Le conflit de la nation tchèque et de l'Église, qui est un des plus dramatiques épisodes de l'histoire, n'est, au fond, que le point culminant du grand con-

flit entre l'autorité de l'Église, consacrée par une tradition millénaire, d'un côté, et la force de l'esprit individualiste, de l'autre, conflit qui se prolongeait depuis cent ans, compliqué et aggravé par l'opposition du pouvoir temporel contre les aspirations de l'Église à la suprématie universelle. Cette opposition a rapproché, pour un moment, Venceslas II et Philippe le Bel qui conclurent le premier traité d'alliance franco-tchèque ; dans tous les pays de l'Occident, des souverains devaient recommencer la lutte : Henri VII et Louis le Bavarois en Allemagne, Edouard III et Richard II en Angleterre, Venceslas IV en Bohême. A côté des rois, les savants des Universités de Paris, d'Oxford et de Prague étaient des protagonistes de ce vaste drame diplomatique, politique, religieux et intellectuel.

Les aspirations de la Papauté à ce qu'elle appelait *plenitudo potestatis*, formulées avec tant de vigueur par Boniface VIII écrivant à Philippe le Bel la fameuse phrase : *Scire te volumus quod in spiritualibus et temporalibus nobis subes*, et dans la bulle *Unam Sanctam*, exprimée, avec tant d'éloquence, par Augustinus Triumphus et par Alvaro Pelayo, durent provoquer, par contre-coup, une réaction et des critiques, d'autant plus qu'elles étaient accompagnées par l'immoralité croissante du clergé, depuis les plus hauts prélats jusqu'au dernier moine. Tous les synodes du xiv^e siècle luttent contre le luxe exagéré et l'avarice, contre la

simonie et la débauche du clergé, sans pouvoir les enrayer sérieusement. Reprenant l'idée de saint François d'Assise, les frères mineurs réclament le droit à la pauvreté. Michel de Cesena, Marsiglio de Padoue, Guillaume Occam, tous sortis de la Sorbonne, combattent vigoureusement les abus des ecclésiastiques aussi bien que les ambitions politiques de la Papauté, et Pierre d'Ailly, « Aigle de France », trouve, pour flétrir le relâchement des mœurs au sein de l'Église, des accents aussi pathétiques que son contemporain et collègue de la Sorbonne, le prédicateur tchèque Mathée de Janov. Ainsi, Français, Italiens, Anglais, Tchèques, tout le monde sentait la nécessité des réformes dans l'Église.

Vers la fin du xiv^e siècle, une voix analogue, mais plus radicale, venant d'Angleterre, se fait entendre, celle de Jean Wicleff. S'étant séparé des doctrines de l'Église dans sa conception de la transsubstantiation, Wicleff fut obligé de quitter sa chaire à Oxford, mais il put, grâce à de puissants protecteurs, continuer à prêcher et mourut tranquillement en 1384, âgé de soixante ans.

Vers la même époque, les relations de la Bohême et de l'Angleterre devinrent très intimes par suite du mariage de la princesse tchèque Anna, sœur du roi Venceslas IV, avec Richard IV ; de nombreux étudiants tchèques connurent Wicleff et apportèrent ses livres en Bohême. A l'Université de Prague, on

enseignait la philosophie d'après son ouvrage : *De Universalibus Realibus*. Les idées de Wicleff trouvèrent une atmosphère favorable à Prague, préparée déjà par Militch de Kromeriz et par Mathée de Janov, et où les désordres du clergé faisaient scandale parmi la classe populaire.

Ainsi, le courant réformateur venu de France et d'Angleterre trouva en Bohême un terrain propice et aboutit à un mouvement dans lequel les motifs religieux se mêlaient à une révolte nationale et sociale.

La gloire d'être le porte-parole et le martyr du mouvement réformateur a été réservée à Jean Hus.

Il y a un demi-siècle, le jeune Ernest Denis a très bien compris le caractère de la vénération que les Tchèques ont vouée à celui dont la devise était : « Cherche la vérité, écoute la vérité, apprends la vérité, aime la vérité, dis la vérité, tiens à la vérité, défends la vérité jusqu'à la mort. »

« Merveilleux instinct populaire, s'écrie-t-il. Les Tchèques, si fiers de leurs grands rois et de leurs illustres généraux, n'ont cependant choisi, pour le placer au sommet de leur Panthéon, ni Charles IV, ni Zizka, ni Georges de Podiébrad, mais un simple prédicateur de naissance obscure, dont la vie est remplie par des discussions théologiques et qui meurt sur un bûcher. » Et il ajoute, avec une perspicacité qui fait honneur à son jeune âge : « Il n'y a aucun rapport entre la vénération des Allemands

pour Luther et celle des Tchèques pour Hus. Les Allemands font encore de l'opposition à l'Église en louant leur réformateur ; pour les Tchèques, Hus est au-dessus de toutes les divisions de parti et de croyance. M. Tomèk, un des meilleurs historiens tchèques, auteur d'une grande *Histoire de la Ville de Prague*, sincère catholique, est un fervent admirateur de Hus, et ce n'est pas là un fait isolé, mais la règle. *Comme Jeanne d'Arc en France, Hus est en Bohême la personnification de la patrie.* »

L'ardent patriotisme de Hus a dû se réveiller dès son enfance. Né dans un village entièrement tchèque, mais situé près de la limite ethnographique, il fit ses premières études dans la ville de Prachatice qui, déjà, était fortement germanisée. Devenu, en 1402, Recteur de l'Université et prédicateur à la chapelle de Bethléem, sa renommée de prédicateur croit de jour en jour : aimé par le peuple, il est bien vu à l'archevêché et à la cour où il est le confesseur de la reine Sophie. Son influence à la Faculté devient très grande et il est bientôt considéré comme chef du mouvement réformateur. Les maîtres tchèques, Hus en tête, sont des partisans résolus des réformes, auxquelles leurs collègues allemands se montrent réfractaires. Les maîtres tchèques ont tous accepté le réalisme philosophique, tandis que les Allemands restent attachés au nominalisme. En même temps, le sentiment national des Tchèques devient de plus en plus fort ;

l'opposition des deux partis éclate ouvertement à propos des doctrines de Wicleff que les Tchèques acceptent, dans leurs grandes lignes, bien qu'ils ne les suivent pas sans réserve.

La scission s'accroît encore au sein de l'Université dans l'affaire du schisme occidental, en 1408. Tandis que le roi Venceslas, d'accord avec son cousin Charles VI, roi de France, refuse l'obéissance aux deux papes, l'archevêque de Prague reste fidèle à Grégoire XII, pape romain. A l'Université, les maîtres tchèques soutiennent le roi, tandis que les Allemands se rangent du côté de l'archevêque. Le roi se fâche et, pour porter un coup à l'opposition, sur le conseil de Hus et de Jérôme de Prague appuyés par la présence d'une délégation de l'Université de Paris, il publie, le 18 janvier 1408, le fameux *décret de Kutna Hora* qui modifie les statuts de l'Université, accordant désormais trois voix à la « nation bohême » et n'en laissant qu'une aux étrangers. Ainsi, la majorité passe entre les mains des Tchèques à l'Université que Charles IV avait fondée « pour les fidèles fils de son royaume ».

Le texte du décret de Kutna Hora est des plus intéressants par la franchise avec laquelle il avoue le nationalisme qui l'a inspiré :

« Bien que tout homme doive aimer tous les hommes, il faut cependant que cet amour soit fondé sur une sympathie raisonnable ; préférer un étranger à un compatriote est le contraire du véritable amour ;

car le véritable amour commence toujours par l'amour de soi-même pour s'étendre ensuite aux amis, d'après la suite naturelle de l'amitié... Ayant été informé par des personnes dignes de foi que la nation allemande, qui n'a aucun droit de cité dans ce royaume de Bohême, s'est appropriée trois voix dans toute chose relative à l'Université, tandis que la nation tchèque, qui est la véritable héritière de ce pays, n'en dispose que d'une, nous trouvons injuste et très inconvenant que des étrangers et des immigrés puissent jouir copieusement des biens destinés aux habitants du pays et que ceux-ci se sentent opprimés par une indigence nuisible :

« Par cette lettre, nous vous ordonnons strictement et fermement et nous désirons absolument que, désormais, dans tous les conseils, tribunaux, examens, élections et dans toute sorte de fondations ou bourses, conformément aux statuts dont jouissent la nation française à l'Université de Paris ainsi que toutes les autres nations en Lombardie et en Italie, la nation bohême soit de toute façon admise aux trois voix et qu'on la laisse à jamais jouir de ce privilège ; et ne faites pas autrement si vous voulez éviter notre très grande colère. »

Se trouvant en face d'une décision aussi formelle et voyant l'hégémonie qu'ils avaient exercée à Prague à jamais compromise, les maîtres et les étudiants allemands décident la sécession, qu'ils exécutent en mai 1409. Deux mille personnes environ,

— on a souvent exagéré ce chiffre, — maîtres, bacheliers, étudiants et autres, émigrent et vont fonder l'Université de Leipzig.

L'ardent patriotisme de Hus, qui s'est révélé dans l'affaire des trois voix à l'Université, se fait jour aussi dans le grand soin que le réformateur apporte à la langue tchèque. A plusieurs reprises, il en défend la pureté. Dans son traité sur le *Décatalogue*, il dit, en parlant des princes, des grands, des chevaliers, des hobereaux et des bourgeois : « Ils doivent veiller à ce que la langue tchèque ne périclite ; quand un Tchèque épouse une Allemande, les enfants doivent tout de suite apprendre le tchèque pour ne pas faire scission de langue ; car la scission de langue n'est que haine, querelle, division et désaccord. Aussi l'empereur Charles de sainte mémoire, roi de Bohême, avait-il ordonné aux Pragois d'apprendre le tchèque à leurs enfants et de parler et de plaider en tchèque à l'Hôtel de Ville... Et comme Néémie, ayant entendu que les enfants juifs, ne sachant pas la langue juive, parlent à moitié en langue argote, les fouettait et les frappait, ainsi le Pragois et les autres Tchèques parlant moitié en tchèque, moitié en allemand, mériteraient d'être fouettés... »

Cependant, il n'avait point contre les Allemands la haine aveugle dont on l'accusait devant le Concile, à Constance : « Le Christ m'est témoin, dit-il, que j'aime mieux un Allemand, homme de bien, qu'un méchant Tchèque, fût-il même mon frère. »

Il savait d'ailleurs bien l'allemand et l'écrivait et le parlait, quand il le fallait ; il le prouva jusqu'à son bûcher.

Mais lorsque Robert le Palatin, avec ses Bava­rois et ses Misniens, envahit la Bohême en 1401, pillant, brûlant et tuant tout sur son passage, Hus, du haut de sa chaire, trouva des paroles enflammées pour réveiller le patriotisme des Tchèques qui « ... sont plus misérables que des chiens et des serpents ; ceux-ci défendent le lit sur lequel ils sont couchés... mais nous nous laissons opprimer par les Allemands qui occupent la magistrature en Bohême et nous nous taisons. Les Tchèques doivent être les premiers dans les emplois du royaume de Bohême, comme les Français dans le royaume de France ou les Allemands en Allemagne. Les lois, la volonté divine, l'instinct naturel l'ordonnent ainsi... Quel profit y aurait-il qu'un Tchèque ignorant la langue allemande fût curé ou évêque en Allemagne ? Il y serait aussi peu utile qu'un chien muet, incapable d'aboyer, à un troupeau. Et voilà ce que vaut un Allemand pour nous autres Tchèques. »

Employant dans ses écrits exclusivement la langue vivante de Prague, Hus unifia et consolida la langue tchèque littéraire ; en la dépouillant des archaïsmes et des locutions étrangères, il montra une tendre sollicitude et un grand amour pour sa langue maternelle qu'il maniait avec maîtrise.

Les lettres si profondément humaines et si tou-

chantes qu'il adressait, du fond de son cachot de Constance, à ses amis et à tous les fidèles tchèques, sont des morceaux classiques de la prose tchèque.

Je n'en cite qu'une, écrite le 10 juin 1415, un mois avant sa mort. Elle révèle toute la grandeur morale de son auteur :

« Moi, Jean Hus, en espérance serviteur de Dieu, je souhaite que tous les fidèles tchèques qui aiment et qui aimeront le Seigneur vivent et meurent dans sa grâce et obtiennent enfin la vie éternelle. Amen.

« Vous, seigneurs et vous, dames, vous riches et vous, pauvres, vous tous qui êtes fidèles et fils aimés du Seigneur, je vous prie instamment d'obéir à Dieu, de glorifier sa parole, de l'écouter et de la suivre avec plaisir. Je vous conjure de vous attacher à cette vérité divine que j'ai prêchée d'après la loi et d'après les paroles des saints ; je vous conjure, si quelqu'un de vous, soit dans les assemblées publiques, soit dans les entretiens particuliers, a entendu de moi quelque parole ou lu quelque écrit qui fût contre la vérité divine (j'ai l'espoir en Dieu qu'il n'en est pas ainsi), de ne point vous y attacher ; je vous conjure en outre, si quelqu'un a remarqué quelque légèreté, soit dans mes discours, soit dans mes actes, de ne point m'imiter en cela, mais de prier Dieu qu'il me pardonne. Je vous conjure d'aimer les prêtres de bonnes mœurs et d'honorer de préférence ceux qui s'évertuent à répandre la parole de Dieu. Je vous conjure de vous garder

des hommes trompeurs, surtout des prêtres impies dont le Seigneur a dit qu'ils sont au dehors revêtus de peau de brebis et qu'ils sont des loups dévorants au dedans. Je conjure les nobles seigneurs de traiter avec bonté leurs pauvres serviteurs et de leur commander avec justice. Je conjure les bourgeois de faire honorablement leur commerce. Je conjure les artisans d'être exacts et scrupuleux dans leurs métiers, les serviteurs de servir fidèlement leurs maîtres et leurs maîtresses. Je conjure les maîtres ès arts de vivre honnêtement, d'instruire fidèlement leurs élèves, de leur apprendre d'abord à aimer Dieu, ensuite à travailler pour sa gloire, pour le bien de leur pays et pour leur propre salut, et non pour les richesses ni pour les honneurs du monde. Je conjure les étudiants et tous les autres écoliers d'obéir aux maîtres quand ceux-ci les exhortent au bien et de travailler avec zèle pour la gloire de Dieu, pour leur salut et pour celui des autres hommes... Je vous conjure encore de prier pour Sa Majesté le Roi, et pour votre Reine, et pour les nobles seigneurs, afin que Dieu de miséricorde soit avec eux et avec vous maintenant et à toujours.

« Je vous ai écrit cette lettre dans ma prison et enchaîné, attendant demain ma sentence de mort et ayant confiance entière en Dieu qu'il ne m'abandonnera pas, qu'il ne permettra pas que je renie sa vérité ou que j'abjure des erreurs qui m'ont été

attribuées par de faux témoins. Lorsque nous nous retrouverons dans l'heureuse éternité, vous saurez avec quelle clémence le Seigneur daigne m'assister dans mes cruelles épreuves. Je ne sais rien de Maître Jérôme, mon fidèle ami, si ce n'est qu'il est détenu dans une dure prison, attendant la mort comme moi, à cause de cette foi qu'il montrait si courageusement en Bohême; et des Tchèques, nos plus cruels adversaires, nous ont livrés au pouvoir d'autres ennemis et en leur prison. Priez Dieu pour eux.

« Je vous conjure, vous surtout, habitants de Prague, d'aimer la chapelle de Bethléem et de faire en sorte, si Dieu le permet, que sa parole y soit prêchée. C'est à cause de ce lieu que Satan s'est mis en fureur; il a excité contre ce temple les curés et les chanoines, voyant que son empire y était attaqué. J'espère que Dieu le conservera et que sa parole y sera prêchée avec plus de succès par d'autres qu'elle ne l'a été par moi, homme faible et débile.

« Je vous conjure enfin de vous aimer les uns les autres, de ne fermer à personne le chemin de la vérité divine, et de veiller à ce que les bons ne soient opprimés par la violence. Amen!

« Lettre écrite dans la nuit du lundi avant la saint Guy et envoyée par un bon et fidèle Allemand. »

Son amour de la langue maternelle, Hus le prouva

une fois de plus en imaginant un ingénieux système d'orthographe qu'il exposa dans le traité : *De Orthographia bohemic*. Pour désigner les sons n'existant pas en latin et qu'on transcrivait jusqu'alors par des groupements de consonnes, il introduit le système des points et des virgules placés au-dessus de la lettre, qui simplifie singulièrement l'orthographe et dont les Tchèques se servent toujours. Ce système, connu sous le nom d'orthographe diacritique, est adopté universellement pour les transcriptions philologiques.

Ainsi, vénérant la mémoire du martyr de Constance, la nation tchèque s'incline non seulement devant une des plus grandes et des plus nobles figures de l'humanité, mais encore devant un des maîtres de la langue tchèque et devant un grand patriote. Ayant allumé dans l'âme du peuple tchèque l'amour de la vérité religieuse, Jean Hus éveilla, par sa mort héroïque, son orgueil de race et contribua ainsi à sauver sa nation qui semblait déjà condamnée à être engloutie par la mer germanique.

Pour tous les bons Tchèques, à quelque parti et à quelque opinion qu'ils appartiennent, le nom de Hus restera donc toujours comme le symbole et l'incarnation de la Patrie.

JEAN HUS ET LE HUSSITISME DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

C'est un sujet passionnant que de suivre, dans la littérature française, les reflets des flammes du bûcher de Constance et de l'incendie qu'il alluma en Bohême. Dans son très intéressant volume, nourri de faits et d'érudition, consacré aux littératures tchèque et française dans leurs rapports, *Le double miroir*¹, M. P.-M. Haskovec, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université Masaryk de Brno, a suivi, dans un élégant essai, les traces de Hus dans la littérature française. De son côté, M. Arnost Kraus, professeur de littérature germaniques à l'Université de Prague, vient de publier le troisième volume de son important ouvrage : *Le Hussitisme dans la littérature, spécialement dans la littérature allemande*². Cet ouvrage, qui est un très beau fruit de longues années de tra-

1. V. *Dvojím zrcadle*. Prague, 1916, Borovy, éd.

2. *Husilsvi v literaturu, zvláste nemecké*. Prague, 1917, 1918 et 1924, 3 vol. Académie Tchèque, éd.

vail, de lectures et de recherches, tout en étudiant spécialement l'influence des idées hussites dans la littérature allemande, analyse à fond tout ce qui a été écrit par des Français sur le réformateur tchèque. Je voudrais, m'appuyant sur les recherches de ces deux érudits, donner ici une revue rapide des auteurs français qui ont parlé de Jean Hus et du mouvement hussite.

Il ne semble pas que les Français du xv^e siècle aient eu une notion très exacte de l'importance morale de la Réforme tchèque. Le premier peut-être qui en ait parlé peu de temps après l'apaisement de l'orage fut *François Villon*. On se rappelle sa *Ballade des menus propos* :

Je congnois la faulte des Boesmes ;
 Je congnois filz, varlet et homme ;
 Je congnois tout, fors que moy-mesmes.

On ne retrouve plus dans l'ironie légère du vagabond de génie le courroux de Jehanne d'Arc qui voulait, à main armée, ramener les hérétiques tchèques dans le giron de l'Église. Il n'y a pas non plus ce fanatisme soit dans la *Chronique de Guillaume Chastellain*, soit dans son poème allégorique sur le Concile de Bâle, mais l'absence d'hostilité ne fait pas place à une admiration excessive. C'est que la Bohême était loin. Isolée, depuis sa rupture avec l'Église, enfermée comme dans une île, elle avait perdu pour longtemps tout con-

tact direct avec le reste de l'Europe, et la calomnie et la haine pouvaient se donner libre cours. Ainsi, plus tard, vers 1510, même ceux qui auraient pu montrer plus de compréhension pour les idées des réformateurs tchèques, puisqu'ils partageaient, comme *Jean Lemaire des Belges*, les mêmes idées, parlent du schisme tchèque sur un ton peu sympathique. Tout en défendant les mêmes principes, tout en attaquant l'Église et la Papauté, Lemaire ne paraît pas se douter que les Hussites étaient ses précurseurs. Dans ces conditions, on n'est pas étonné de lire, dans *Pierre Gringoire*, un passage accumulant les injures sur la tête de Jean Hus et de Jérôme de Prague et approuvant sans réserve leur supplice. Ses connaissances réelles de l'histoire hussite sont d'ailleurs plus que médiocres, puisqu'il parle d'un abject personnage qu'on appelait « Adamitarum ». Cette fantaisie, due évidemment à une lecture trop hâtive (il avait confondu avec la *Secta Adamitarum*), montre combien Gringoire était ignorant de l'histoire de la Bohême.

Il était d'ailleurs assez difficile, pour un étranger, de se documenter. Car le plus célèbre des ouvrages consacrés à l'histoire de la Bohême, l'*Historia bohémica* d'*Enée Silvio Piccolomini*, le futur pape Pie II, était inspiré par une haine aveugle de tout ce qui était tchèque. L'éminent humaniste a mis son incontestable talent au service de ses idées

théocratiques, sans se soucier de la vérité historique. Son histoire n'est qu'un roman plein de fantaisie, même pour les faits dont il a été lui-même le témoin oculaire. Il est naturel que le lecteur, séduit par le charme du style de l'auteur, impressionné par la double autorité que lui confèrent la qualité de témoin et la dignité papale, ait pris au sérieux toutes ses fables et toutes ses calomnies. C'est Enée Silvio qui, le premier, a recueilli l'insipide anecdote qui veut que dans le testament de « Jean Zischa », le capitaine hussite ait exprimé le désir qu'on fit de sa peau un tambour, anecdote qui, pendant de longs siècles, a passé d'un livre à l'autre.

Comment s'étonner, dans ces conditions, que les auteurs français acceptent, plus ou moins, des points de vue dont personne n'a songé à suspecter la véracité ?

Cependant, les idées réformatrices trouvèrent un sol plus propice à la cour de Marguerite de Navarre ; un de ses chambellans, *Bonaventure Despériers*, dans son virulent pamphlet *Cymbalum mundi* (1534), place le hussitisme au niveau des autres mouvements de réforme et il semble « apprécier son haut idéalisme moral, qui s'oppose au sens pratique de la Réforme allemande ». L'immortel auteur de *Gargantua* devait également avoir de Jean Hus une opinion favorable, car il a trouvé des accents d'une ironie cinglante pour le Concile de

Constance. Rabelais devait certainement connaître la célèbre phrase d'Erasme à propos de Jean Hus : « *Exustus fuerit non revictus.* » Il fut brûlé, mais non convaincu.

A mesure que le calvinisme devient plus puissant en France, il prend conscience des mouvements qui l'ont précédé. Il se souvient des traditions vaudoises et quelquefois aussi du hussitisme. M. Haskovec a trouvé, parmi les publications du prosélytisme huguenot, un petit livre qui, par son sujet et ses divisions, rappelle beaucoup la *Fillette* de Jean Hus.

A cette époque, l'Unité des Frères Bohêmes se rapprochait beaucoup du calvinisme. Aussi entretenait-elle des rapports constants avec les Huguenots français ; de nombreux nobles tchèques faisaient leurs études dans la ville de Calvin ou envoyaient leurs fils en France. L'expédition que Charles de Zerotin fit en France avec une petite armée qu'il avait engagée à ses frais pour aider son ami Henri IV à conquérir le trône de France montre combien les sympathies des Tchèques pour le Béarnais étaient vives¹.

Il est donc naturel que les Calvinistes français aient tenu Hus et la Réforme tchèque en haute estime. Ainsi, *Jean Crespin* (né à Arras en 1544, mort à Genève en 1572), auteur d'un ouvrage inti-

1. Voir plus haut, l'article sur les Relations Intellectuelles.

tulé : *Le Livre des martyrs depuis Jean Huss et Jérôme jusques à l'an 1554*, déclare la mémoire de Hus « sainte et sacrée » à tous les fidèles et en parle avec beaucoup de sympathie et d'admiration. En ce qui concerne « Jean Zischa », cependant, il reprend à son compte les fantaisies d'Enée Silvio.

Le célèbre *Théodore de Bèze* (1519-1605), dans ses livres *Martyres christiani* (1580) et dans ses *Icones* (1581) parle avec admiration du chant céleste de l'oie (hus = l'oie) qui s'est envolée au ciel. C'est probablement Théodore de Bèze qui inculqua à son élève *Agrippa d'Aubigné* l'admiration et le respect des deux grands martyrs de Constance, respect que d'Aubigné exprime, avec tant d'éloquence, dans le quatrième chant de ses *Tra-giques*.

Ce livre IV : « Les Feux », est consacré au défilé des victimes des persécutions religieuses, martyrs qui souffrirent pour Dieu la mort sur les bûchers.

Après une soixantaine de vers d'introduction, le poète commence son énumération :

De qui puis-je choisir l'exemple et le courage ?
 Tous courages de Dieu, j'honoreray vostre aage,
 Vieillards de qui le poil a donné lustre au sang,
 Et de qui le sang fut décoré du poil blanc :
 Hus, Hyerosme de Prague, images bien connües
 Des tesmoings que Sodome a trainés par les rües
 Couronnez de papier, de gloire couronnez
 Par le siège qui a d'or mitrez et ornez

Ceux qui n'estoient pasteurs qu'en papier et en tiltres,
 Et aux évêques d'or faict de papier les mitres.
 Leurs cendres qu'on jetta au vent, à l'air, en l'eau,
 Profitèrent bien plus que le puant monceau
 Des charognes des grands que morts on emprisonne
 Dans un marbre ouvragé : le vent léger nous donne
 De ces graines partout, l'air presque en toute part
 Les esparpille et l'eau à ses bords les despart.

Si le fougueux poète et guerrier huguenot a bien saisi la grandeur morale de la Réforme tchèque, le grand sceptique qui ouvre l'époque moderne, *Michel de Montaigne*, ne paraît avoir eu, malgré sa grande érudition, aucune notion de la portée spirituelle du hussitisme. Dans les *Essais*, on ne trouve qu'une seule allusion à l'histoire de la Bohême, et encore est-ce la pauvre anecdote d'Enée Silvio sur Zizka. Montaigne s'en sert dans le chapitre III du premier livre pour montrer la vanité des « affections » qui « s'emportent au delà de nous ». Il cite, parmi d'autres exemples plus ou moins historiques, ce « Jean Vischa qui troubla la Bohême pour la deffence des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast après sa mort, et de sa peau qu'on fist un tambourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela ayderoit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres qu'il avoit conduites contre eux ».

Les Huguenots restent, par contre, fidèles à la tradition et *Du Plessis-Mornay* appelle Hus et Jérôme de Prague les gardiens de la pureté, de la

vérité et de la simplicité de la religion chrétienne, assertion que *Pierre Charron* contredira dans ses *Trois vérités*.

Dès lors, le nom de Jean Hus reviendra de temps en temps dans les polémiques des apologistes du protestantisme et du catholicisme ; à mesure qu'on s'éloigne du xv^e siècle, les idées de la Réforme tchèque perdent en intérêt pour une époque qui cherche une synthèse de l'antiquité et du christianisme afin de créer une nouvelle conception de la vie. Les catholiques continueront à décrier la mémoire du réformateur : ainsi, le jésuite *Louis Maimbourg*, dans son histoire du grand schisme occidental, parle de Hus avec un parti pris indéniable. De même *Antoine Varillas*, dans son *Histoire du Wicléfianisme ou de la doctrine... avec celle des guerres de Bohême qui en ont été les suites*, se fait la partie vraiment trop belle et arrange les faits historiques comme bon lui semble ; cependant, il parle avec respect de la mort héroïque de Hus, il a une vive sympathie pour Jean Zizka, que la fortune ne quittait jamais, « étant aveugle comme lui », aussi bien que pour Procope le Grand.

Le livre de Varillas, comme celui d'Enée Silvio, tient beaucoup plus du roman que de l'histoire ; il citait d'ailleurs des manuscrits qui n'ont jamais existé. Plusieurs écrivains protestants ont reproché à Varillas ses inventions. Cependant, ses sympathies pour Zizka ont inspiré un curieux petit livre, dont

l'auteur, *Jean-Baptiste de Rocolles*, était protestant. Il est intitulé : *Ziska le Redoutable Aveugle, Capitaine Général des Bohémiens Évangéliques dans le pénultième siècle*, etc., paru à Leyde en 1685. Cet ouvrage n'est signé que des initiales S. J. B. D. R. Par malheur, l'auteur s'est servi avant tout d'Enée Silvio et, malgré ses opinions protestantes et ses sympathies pour son héros, il est entièrement sous l'influence de son modèle : le roi Venceslas est un « infâme », Procope « le rasé » est un ignorant, les Taborites sont des « scélérats », etc. Il s'efforce, il est vrai, de garder un semblant de justice et de laisser la responsabilité de ses dires à Silvio : « Ces choses, dit-il, estant venues aux oreilles de Ziska, quoique ce fût un scélérat (au dire du Pape Pie), toutefois il eust horreur d'un tel crime. » Il ajoute philosophiquement : « C'est le naturel des hommes d'avoir plutôt en horreur les vices d'autrui que les leurs propres. Les grands attentats ne demeurent pas longtemps impunis, et nous voyons souvent que Dieu se sert des méchants pour venger volontiers la méchanceté des autres méchants. »

Les auteurs catholiques ont toujours été hostiles à la mémoire de Jean Hus, en qui ils voyaient un dangereux hérétique. Par contre, un prêtre protestant, le célèbre *Mathieu de Larroque* (1619-1684) déclare, dans ses *Animadversiones criticæ*, que Hus a été victime d'une injustice, car il ne s'est pas séparé de la doctrine de l'Église. Le fils de Mathieu,

Daniel de Larroque (1660-1731), bien que devenu catholique, maintient dans son *Prosélyte abusé* la même opinion sur l'injustice du verdict du Concile. Un autre théologien protestant, *Jacques Basnage* (1653-1725), dans son *Histoire de l'Église*, tout en critiquant le style barbare et la méthode scolastique de Hus, admire la pureté de ses mœurs, sa modestie et sa vie sévère. Basnage défend le point de vue de Larroque contre le grand *Bossuet* qui, dans son *Histoire des variations des Églises protestantes* soutient la thèse de l'hérésie de Hus. Si Hus, dit-il, a mérité d'être considéré comme un martyr par les protestants, c'est que, suivant *Wiclef*, il a appelé le pape Antéchrist. Cependant, la générosité naturelle et la grandeur d'âme de *Bossuet* ne se démentent pas dans les passages qu'il consacre à Hus : il s'incline avec admiration devant le noble caractère du réformateur tchèque. Les notions de *Bossuet* sur la Réforme tchèque étaient d'ailleurs très restreintes, à en juger par ce qu'il dit à propos des Frères Bohêmes et de « *Kelesiski* » (*Chelcicky*). Au XIX^e siècle, *Léon Tolstoï*, en lisant le *Filet de la Foi véritable* de *Chelcicky*, s'avouera devancé sur bien des points par ce rude penseur paysan. C'est encore *Enée Silvio* qui, avec ses calomnieuses inventions, avait induit en erreur le grand évêque.

Le rationalisme philosophique du XVIII^e siècle était peu enclin à apprécier la haute et noble leçon de courage intellectuel donnée au monde par Jean

Hus et ses partisans ; les promoteurs philosophiques du mouvement ne se doutaient pas que le martyr de Constance avait été, au fond, un des premiers précurseurs de l'affranchissement de l'esprit humain. Ne connaissant l'histoire de Bohême que par des sources qui en défiguraient le sens, ils inclinaient à considérer le réformateur tchèque comme un simple entêté, sans comprendre la portée morale et intellectuelle de son héroïsme et la grandeur du mouvement national dont il avait donné le signal. Ainsi, *Pierre Bayle*, dans son *Dictionnaire historique*, n'a pas jugé nécessaire de consacrer à Hus un article spécial. Il en fait mention en passant, en parlant du cardinal Pierre d'Ailly, juge de Jean Hus à Constance. S'il a compris le rôle d'Ailly, qu'il place parmi les « témoins de la vérité » et parmi les précurseurs de Luther et de Calvin, il cherche à l'excuser d'avoir voté, à Constance, le supplice de Jean Hus.

On peut particulièrement s'étonner que *Voltaire*, qui avait tant d'admiration pour les grands personnages huguenots, n'ait pas consacré une attention spéciale au mouvement hussite. L'auteur de la *Henriade* et des *Lettres philosophiques*, le défenseur de Calas aurait été tout désigné pour rendre justice à la mémoire de Jean Hus et à la révolte de la nation tchèque contre les abus du papisme.

Le scepticisme de Voltaire, qui regardait les querelles théologiques du Moyen Age comme une

regrettable aberration de l'esprit humain, ne lui a pas permis de saisir le véritable sens de la Réforme tchèque. Dans son *Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint*, il a bien consacré un chapitre à Jean Hus et à Jérôme de Prague; mais loin de comprendre la grandeur du martyr, il blâme pour son « opiniâtreté » le réformateur qui a préféré se faire brûler plutôt que d'abjurer son erreur. Si Jérôme, grâce à la belle lettre de Poggio, trouve plus de grâce devant l'auteur, les Hussites sont représentés comme des bêtes sauvages, comme des barbares, conduits par le barbare Zizka, qui a fait faire un tambour de sa peau...

Ainsi, le grand maître de la pensée moderne répète, plus ou moins, les calomnies intéressées des historiens catholiques et jusqu'à l'obsédante anecdote du pape humaniste. Cependant, sur ce dernier point, Voltaire est excusable; il n'avait probablement jamais lu l'œuvre de Lenfant, qui faisait justice de cette stupide invention. Bien plus, son ami le roi de Prusse avait rapporté, de son expédition en Silésie, un tambour qu'on gardait à Glatz et qu'on affirmait fabriqué avec la peau du « redoutable aveugle ». Voltaire, ayant entendu parler de ce butin singulier, demandait au roi, par des vers badins, écrits à Lille le 10 novembre 1743, des précisions :

Est-il vrai que, dans Votre cour,
 Vous avez placé, cet automme
 Dans les meubles de la couronne,
 La peau de ce fameux tambour
 Que Ziska fit de sa personne ?
 La peau d'un grand homme enterré
 D'ordinaire est bien peu de chose,
 Et malgré son apothéose
 Par les vers il est dévoré.
 Le seul Ziska fut préservé
 Du destin de la tombe noire ;
 Grâce à son tambour conservé,
 Sa peau dure autant que sa gloire !
 C'est un sort assez singulier.
 Ah ! chétifs mortels que nous sommes !
 Pour sauver la peau des grands hommes,
 Il faut la corroyer.
 O mon roi ! conservez la Vôtre ;
 Car le bon dieu, qui vous la fit
 Ne saurait vous en faire une autre
 Dans laquelle il mit tant d'esprit.

Le 4 décembre, Frédéric II répondit comme suit à Voltaire :

La peau de ce guerrier fameux
 Qui parut encore redoutable
 Aux Bohêmes, ses envieux,
 Après que le trépas hideux
 Eut envoyé son âme au diable,
 Est ici pour les curieux.
 Quand un jour votre âme légère
 Passera sur l'esquif fameux,
 Pour aller dans cet hémisphère
 Inventé par les songe-creux,
 Les restes de votre figure,
 Immortels malgré le trépas,
 Donneront de la tablature
 A tous les modernes Marsyas.

Il ajoutait :

« Oui, la peau de Zisca, ou pour mieux dire, le tambour de Zisca, est une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême... »

J'ai dit que Voltaire n'avait probablement jamais lu les ouvrages de *Jacques Lenfant*, qui auraient pu l'éclairer non seulement sur le fameux tambour de Zizka, mais sur toute l'épopée hussite. Pourtant, il lui eût été facile d'en prendre connaissance, puisqu'ils avaient été écrits en Allemagne. Jacques Lenfant, fils d'un pasteur de Bazoches, né en 1661, fit ses études de théologie à Genève. Il s'établit ensuite en Allemagne, où, prédicateur à la cour du Grand Électeur, il s'occupait de travaux historiques, devint membre de l'Académie de Berlin, fonda la *Bibliothèque germanique* et mourut en 1728. Il laissa trois grands ouvrages consacrés aux trois conciles du xv^e siècle : ceux de Constance, de Pise et *L'Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle* qu'il n'eut pas le temps de terminer.

Ces importants in-quarto, publiés à Amsterdam, ornés de gravures, écrits en français, marquent, sans atteindre à une justice entière, un grand pas vers la vérité historique. Sur bien des points, Lenfant rétablit les faits déformés, sans toutefois éviter maintes erreurs. Dans son désir de garder l'impassibilité et de rester au-dessus des partis, il préfère être plus sévère pour Hus que pour ses juges. Le dernier de ses livres, publié après sa mort, atteste

combien il était loin de pratiquer une véritable critique scientifique des sources et des documents. Malgré sa bonne foi indéniable, malgré ses bonnes intentions, il ne fit qu'accréditer et confirmer beaucoup d'erreurs et de mensonges des historiens catholiques ; il faudra encore attendre un siècle pour que Palacky, avec des méthodes critiques modernes, établisse réellement un exposé véridique.

On a tout lieu de croire que l'œuvre posthume de Lenfant a été publiée par son compatriote et continuateur, *Isaac de Beausobre*. Beausobre naquit en 1659 à Niort et fit ses études de théologie à Saumur ; après la révocation de l'Édit de Nantes, il émigra en Allemagne, à Dessau d'abord, ensuite à Berlin, où il prit la succession de Lenfant. Il devint inspecteur de toutes les églises françaises du Brandebourg et jouissait de l'estime de Frédéric le Grand qui, dans une lettre à Voltaire, l'appelle « un grand génie » et « la meilleure plume de Berlin ». Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans. Comme écrivain et comme historien, il dépasse de beaucoup Lenfant. Après avoir écrit une très intéressante dissertation sur les *Adamites*, dont il prend la défense, il donne, dans son *Supplément à l'histoire de la guerre des Hussites*, une clairvoyante critique des sources de Lenfant, critique qui s'élève presque à la hauteur de la science et qui fait justice, sur beaucoup de points, des erreurs de son

ami. Un amour profond de la justice, un bel élan scientifique inspirent l'ouvrage de ce Français qui, à l'étranger, sut rester fidèle aux traditions de sa patrie.

Par malheur, sa critique d'Enée Silvio, de Hajek et Balbin, son ardente apologie des Taborites calomniés depuis des siècles, n'ont pas trouvé l'écho qu'elles méritaient. Mais la voix de la justice finira par être entendue. Au XIX^e siècle, deux autres Français reprendront l'œuvre du calviniste émigré : *F.-E. Boissnormand de Bonnechose* traduira, d'après la traduction latine, les lettres de Jean Hus et lui consacrera des pages pleines d'admiration de ses *Réformateurs avant la Réforme* (1844) ; *Ernest Denis*, descendant des Huguenots, consacrera sa vie à l'histoire de la Bohême et débutera par une œuvre consacrée à *Hus et la guerre des Hussites*, écrite sous la direction de Palacky.

Mais il fallut d'abord que la Révolution passât pour qu'on comprît l'importance universelle de la grande lutte des Hussites.

En 1791 déjà, *Marie-Joseph Chénier* consacre une tragédie à Jean Hus (Cf. Fortunat Strowski : *Tableau de la Littérature Française au XIX^e siècle*). Mais ce n'est que le romantisme qui rendra un véritable hommage à ceux qui avaient frayé la voie à la pensée moderne. Nous ne ferons que mentionner *l'Esclave au XV^e siècle* de Dinocourt, roman plein de nébuleuse fantaisie, où les idées sociales de

Jean-Jacques se mêlent à quelques vagues dates et souvenirs des guerres hussites.

La gloire d'avoir révélé à ses compatriotes les grands personnages de l'histoire de la Bohême revient à *George Sand*. Inspirée par son ami et son maître *Pierre Leroux*, la jeune poétesse consacra plusieurs années de sa vie à l'étude de la période hussite. *La Revue Indépendante* publie, en 1842, *Consuelo*, en 1843, *Jean Ziska*, en 1843-44, *La Comtesse de Rudolstadt*, en 1844 *Procope le Grand*. Je n'entrerai pas ici dans les détails de ces ouvrages que tout le monde connaît.

Je citerai seulement, de l'ouvrage de M. Kraus, ce passage relatif à *Consuelo* : « Par sa nationalité et par sa vocation artistique, *Consuelo* est une image de la célèbre Pauline Viardot, amie très chère de *George Sand*... ; mais une affection plus chaude encore unit la poétesse à la noble famille tchèque qu'elle avait imaginée, car c'est la voix du sang qui parle en elle, lorsqu'elle évoque avec tant d'ardente sympathie le passé de la Bohême. Ce sont ses aïeux à elle qu'elle entend décrire sous le nom de la famille des Rudolstadt qui, au fond, est celle des Podiébrad. Car *George Sand*, qui était une arrière-petite-fille de Maurice de Saxe, descendait, par les femmes, de Georges de Podiébrady ; à travers la lignée allemande de ses aïeux princiers, elle tendait ainsi la main à ses ancêtres qui, jadis, avaient combattu pour la liberté. »

De son propre aveu, mais avec une modestie exagérée, George Sand déclare être un « disciple fanatique » de l'idéal humanitaire de Pierre Leroux. « Je ne suis, dit-elle, que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. »

Bien que son érudition historique ait été assez superficielle, — elle connaissait l'ouvrage « illisible » de Lenfant, sans avoir lu le *Supplément* de Beau-sobre, — par une intuition divinatrice, elle nous a donné une très belle apologie du hussitisme et de sa prétendue barbarie.

Les ouvrages de George Sand, écrits en un style brillant, avec une éloquence ardente et suggestive, marquent un revirement complet de la conception du hussitisme non seulement en France, mais en Europe, notamment parmi la génération des poètes de la Jeune-Allemagne.

Parmi les Français, *Louis Blanc* citera ses études sur Zizka et sur Procope, et parlera de « l'éloquent récit qu'en a fait un de nos plus grands écrivains » ; le premier chapitre de son *Histoire de la Révolution française* sera intitulé *Jean Hus*.

C'est George Sand qui inspirera à *Lenau* son cycle de poésies consacré à Jean Zizka ; c'est encore elle qui fera comprendre la véritable grandeur de l'histoire de la Bohême à deux poètes allemands nés en Bohême, *Moritz Hartmann* et *Alfred Meiss-*

ner : en effet, c'est l'admiration qu'ils vouaient à la grande poétesse française qui les ramènera, par un détour curieux, au sol natal.

Grâce à George Sand, tous les grands esprits de l'époque ont compris le rôle de Jean Hus et du husitisme dans l'évolution de l'esprit humain. Dans la *Belle Impéria*, d'Honoré de Balzac, une courte remarque ironique à l'adresse des juges de Jean Hus trahit la conception que le créateur du roman moderne avait du rôle de leur victime. Pour *Victor Hugo*, Hus est parmi les plus nobles figures de l'humanité. Dans les *Contemplations*, le nom de Hus revient plusieurs fois sous la plume du poète :

Hélas, j'ai vu la nuit reine, et, de fers chargés,
Christ, Socrate, Jean Huss, Colomb ; les préjugés
Sont pareils aux buissons que dans la solitude
On brise pour passer : toute la multitude
Se redresse et vous mord pendant qu'on en courbe un.
Ah ! malheur à l'apôtre et malheur au tribun !

Toutes les fois qu'il cite son nom, le prodigieux évocateur le revoit en compagnie des plus grands esprits humains :

Mais la foule s'écrie : oui, sans doute, c'est beau !
Le martyr, la mort, quand c'est un grand tombeau !
Quand on est un Socrate, un Jean Huss, un Messie !
Quand on s'appelle vie, avenir, prophétie !
Quand l'encensoir s'allume au feu qui vous brûla,
Quand les siècles, les temps et les peuples sont là
Qui vous dressent, parmi leurs brumes et leurs voiles,
Un cénotaphe énorme au milieu des étoiles...

Jean Hus, est pour lui, un des symboles immortels de la grandeur humaine :

Là se sont engloutis les Dante disparus,
Socrate, Scipion, Milton, Thomas Morus
Eschyle, ayant aux mains des palmes frissonnantes.
Nuit d'où l'on voit sortir leurs mémoires planantes !
Car ils ne sont complets qu'après qu'ils sont déchus.
De l'exil d'Aristide au bûcher de Jean Hus,
Le genre humain pensif — c'est ainsi que nous sommes —
Rêve ébloui devant l'abîme des grands hommes.

Dans le poème : *Les Malheureux*, il évoque toute une série de martyrs :

J'ai vu Jean qui parlait au désert, Malesherbes,
Egmont, André Chénier, rêveur des purs sommets,
Et nos yeux resteront éblouis à jamais
Du sourire serein de ces têtes coupées,
Coligny, sous l'éclair farouche des épées
Resplendissait devant mon regard éperdu.
Livide et radieux, Socrate m'a tendu
Sa coupe en disant : As-tu soif ? Bois la vie.
Huss, me voyant pleurer, m'a dit : Est-ce d'envie ?

Dans le livre : *La Pitié Suprême*, Victor Hugo revient, une fois de plus, à Jean Hus pour lui consacrer, cette fois, un poème tout entier où il transpose, à sa façon, l'épisode légendaire d'une bonne vieille qui aurait ajouté quelques fagots au bûcher de Hus et à laquelle le martyr aurait dit : « *Sancta simplicitas !* »

Jean Huss était lié sur la pile de bois ;
Le feu partout sous lui pétillait à la fois,
Jean Huss vit s'approcher le bourreau de la ville,
La face monstrueuse, épouvantable et vile,

L'exécuteur, l'esclave infâme, atroce, fort,
 Sanglant, maître de l'œuvre obscure de la mort,
 L'affreux passant vers qui les vers lèvent la tête,
 Le tueur qui jamais ne compte et ne s'arrête,
 Le cheval aveuglé du cabestan des lois ;
 Toute la ville était sur les seuils, sur les toits,
 Parlait et fourmillait et contemplait la fête ;
 Huss vit venir à lui cet homme, cette bête,
 Cet être misérable et bas que l'effroi suit,
 Espèce de vivant terrible de la nuit ;
 Difforme sous le faix de l'horreur éternelle,
 Ayant le flamboiement des bûchers pour prunelle,
 Il était là, tordant sa bouche sous l'affront ;
 On voyait des reflets de spectres sur son front
 Où se réverbéraient les supplices sans nombre ;
 Toute sa vie était sur son visage sombre,
 L'isolement, le deuil, l'anathème, ce don
 Du meurtre qu'on lui fait au-dessus du pardon,
 La mort qui le nourrit du sang de sa mamelle,
 Son lit fait d'un morceau du gibet, sa femelle,
 Ses enfants, plus maudits que les petits des loups,
 Sa maison triste où vient regarder par les trous
 L'essaim des écoliers qui s'enfuit dès qu'il bouge ;
 Ses poings, cicatrisés à toucher le fer rouge,
 Se crispaient ; les soldats le nommaient en crachant ;
 Il approchait, courbé, plié, souillé, méchant,
 Honteux, de l'échafaud, cariatide affreuse ;
 Il surveillait l'endroit où l'âtre ardent se creuse,
 Il venait ajouter de l'huile et de la poix,
 Il apportait, suant et geignant sous le poids,
 Une charge de bois à l'horrible fournaise ;
 Sous l'œil haineux du peuple il remuait la braise,
 Abject, las, réprouvé, blasphémé, blasphémant ;
 Et Jean Huss, par le feu léché lugubrement,
 Leva les yeux au ciel et murmura : Pauvre homme !

Ainsi, c'est à la science et à la poésie françaises
 que revient l'honneur d'avoir, les premières, déchiré

le tissu de mensonges qui obnubilait le sens véritable de la plus grande période de l'histoire de la nation tchèque.

Grâce au dévouement de savants français, Bonnechose, Saint-René Taillandier, Louis Leger et Ernest Denis, grâce à l'intuition de génie de George Sand et de Victor Hugo, l'injustice commise jadis à Constance par les juges français Jean Gerson et Pierre d'Ailly est réparée : Jean Hus reprend, aux yeux du monde entier, la place qui lui est due, la place parmi les phares de l'humanité, éclairant la nuit des temps.

ERNEST DENIS

A PROPOS D'UNE BIOGRAPHIE

Le professeur Henri Vancura, qui avait déjà consacré une partie de sa vie à se faire l'interprète dévoué et fidèle, en Tchécoslovaquie, de l'œuvre du grand historien français Ernest Denis, vient d'ériger au défenseur de l'indépendance tchécoslovaque un monument durable : il publie, dans la belle collection de monographies *Zlatoroh*, éditée par la société d'artistes « Manes », une biographie détaillée du grand historien de la Bohême, ornée de photographies très intéressantes. Un grand amour et une piété amicale s'y unissent à une connaissance profonde de l'œuvre de Denis pour évoquer sa vie et pour dessiner, autour du personnage principal, une foule de portraits de ceux qui avaient été ses amis, en France et en Bohême.

Ce fut une belle vie que celle d'Ernest Denis, une vie consacrée à un travail désintéressé au service

de l'idée, et il est bon de méditer cet exemple. On est souvent déçu en approchant les grands hommes. J'ai eu le bonheur de connaître Ernest Denis pendant vingt-six ans et je puis dire que plus je le connaissais intimement, plus il grandissait à mes yeux, et plus j'admirais la pureté de son caractère, la grandeur de son âme, l'élévation de son esprit et la bonté de son cœur. Je le considérais comme mon maître et presque comme mon second père et je suis profondément reconnaissant à M. Vancura d'avoir entrepris ce travail et de nous avoir révélé tous les réplis de cette noble existence.

Dans cette vie, pas d'événement retentissant, mais un héroïsme ininterrompu de travail, un dévouement de tous les jours, de tous les instants. Suivons rapidement, avec M. Vancura, cette carrière brillante, non pas par les honneurs extérieurs, mais par la vertu et la noblesse. Ernest Denis naquit le 3 janvier 1849 à Nîmes, d'une vieille souche huguenote où des souvenirs de la terreur blanche étaient encore vivants. Son père, négociant en vins, homme d'une probité et d'une sévérité remarquables, avait pris, tout jeune, comme devise, l'inscription lue sur le monument de Crillon à Avignon : « Fais ton devoir », et il sut lui rester fidèle. Le jeune Ernest Denis fait ses études d'abord au lycée Charlemagne, à Paris. En 1867, il entre à l'École Normale Supérieure, où il se consacre à l'étude de l'histoire et de la géographie.

Républicain convaincu, admirateur de Victor Hugo et de Gambetta, il assista aux funérailles de Victor Noir et faillit être exclu de l'École. Lorsque la guerre de 1870 éclata, Denis, avec ses camarades Aulard, G. Renard et Debidour, demande la permission d'entrer à l'armée. Refusé d'abord, Denis s'engage un mois plus tard dans les chasseurs à pied du corps de Vinoy, avec lequel il fait la retraite de Mézières à Paris et prend part à la défense de la capitale.

Après la guerre, il passe son agrégation d'histoire et séjourne une année à Bastia, où il est professeur au lycée. Dans cette solitude corse, il médite sur les fautes commises par la politique française depuis 1648, où la France n'a rien fait pour sauver la Bohême, et, plus tard, sous Louis XV, où elle a admis le partage de la Pologne. Il comprend combien les Français ont failli en se croyant la première nation du monde et en négligeant de connaître les autres nations. « Affligés, dit-il en parlant de sa génération, par notre ignorance, nous désirions faire une sorte de revue de l'Europe : où devons-nous tourner nos regards, sinon vers les Slaves ? » Ayant obtenu une des bourses de voyages fondées par Jules Simon, alors ministre de l'Instruction Publique, il se décide, sur les conseils d'Émile Picot, à aller étudier en Bohême.

Ainsi, en novembre 1872, Ernest Denis débar-

quait à Prague, tandis que son collègue Rambaud prenait le chemin de la Russie.

Accompagné de Louis Leger qui se trouvait à Prague, il fait sa première visite au grand historien François Palacky ; il fait la connaissance de F.-L. Rieger et se lie intimement avec Sobeslav Pinkas dont la mère et la femme étaient Françaises. Peu à peu, le jeune huguenot prend contact avec les milieux patriotiques et politiques. Avec le jeune étudiant Émile Frida, le futur grand poète Jaroslav Vrchlicky, il étudie la langue tchèque, et, au bout d'un an, il peut déjà commencer les travaux pour son *Hus et la guerre des Hussites*. Il travaille aussi le russe et, au bout de trois ans, rentre en France. Il accepte le poste de professeur au lycée de Chambéry, mais ses opinions républicaines et avancées ne tardent pas à attirer sur sa tête les foudres de l'archevêque. Denis est remplacé au bout de trois mois. L'année suivante, nous le retrouvons à Carcassonne, où il termine sa thèse sur Hus, et en 1877, à Angoulême. Le 7 juin 1878, il soutient brillamment, devant un jury réactionnaire en majorité, sa thèse. Le livre de M. Vancura contient des détails très amusants sur cette soutenance. Nommé ensuite maître de conférences à l'Université de Bordeaux, il est, en 1881, chargé du cours de littératures étrangères à l'Université de Grenoble. L'année suivante, il épouse la fille de M. Ch. Friedel, professeur à la Sorbonne. En 1886, il est nommé à la

chaire d'histoire à Bordeaux. Entre temps, il avait publié un excellent petit livre sur les *Origines des Frères Bohêmes* et travaillait à son grand ouvrage *La Fin de l'indépendance de la Bohême* qui ne parut qu'en 1890. Invité par Lavisse et Rambaud à collaborer à leur *Histoire générale* où il devait écrire l'histoire des Slaves au Moyen Age, l'histoire des Lithuaniens et des Magyars, il fit un nouveau voyage à Prague pour se documenter. Il visita Varsovie et la Poméranie, ce vaste tombeau de la race slave. En 1896, Denis voit enfin se réaliser un rêve caressé depuis des années : il est nommé à Paris, à la Sorbonne, pour y remplacer Rambaud, élu sénateur. Il s'installe dans une petite villa de Sceaux avec sa femme et ses neuf enfants. Il publie *L'Allemagne 1789-1810*, consacrée à l'étude de la fin de l'ancienne Allemagne ; ce livre est suivi, en 1898, d'un second tome, embrassant l'histoire de l'Allemagne jusqu'à 1851. Mais il revient à ses chères études tchèques et, en 1903, il publie les deux grands volumes de son admirable ouvrage : *La Bohême après la Montagne-Blanche*. La même année, il est promu chevalier de la Légion d'Honneur, nommé membre de la Société Savante de Prague, et la ville de Prague lui décerne sa médaille d'or. En 1905, il est nommé membre du jury des concours pour Saint-Cyr, tâche écrasante qui le privait de ses vacances mais qu'il assumait pour ne pas laisser le champ libre à quelque inter-

nationaliste masqué ; cet ardent patriote comprenait l'importance de l'armée et souffrait de voir le pacifisme internationaliste prendre des proportions inquiétantes en France et fortifier ainsi l'impérialisme allemand, dont il était en train d'étudier les origines dans le livre : *La Fondation de l'Empire allemand* (1906). Il suit toujours attentivement le mouvement politique et intellectuel en Bohême, écrit des préfaces pour les livres de Henri Hantich, encourage les jeunes au travail. C'est grâce à lui que je fus invité à faire, en 1909-10 à la Sorbonne, un cours libre sur la littérature tchèque qui m'amena à publier ma *Littérature tchèque contemporaine*, préfacée par lui.

On sait le rôle que Denis a joué pendant la guerre et combien il s'est dévoué à la cause commune de la France et de la Bohême. Il collabore au journal *Nazdar*. Il est en rapports constants avec la colonie et les volontaires tchécoslovaques. En mai 1915, d'accord avec M. Masaryk, il fonde la revue *La Nation tchèque* ; en juillet, il rencontre Masaryk à Genève où ils prennent part à la manifestation du cinquième centenaire de Hus. Il publie des livres politiques : *La Guerre, la Grande Serbie, L'Allemagne et la paix, les Slovaques*. En 1917, il passe la direction de la *Nation tchèque* à M. Benès, mais c'est pour fonder une autre revue, *Le Monde slave*.

Les événements se précipitent. Le 28 octobre 1918, la Tchécoslovaquie libre surgit des ruines de l'Au-

triche-Hongrie. Un mois plus tard, le 28 novembre, l'Assemblée Législative vote à l'unanimité une adresse de gratitude à Ernest Denis dont le 70^e anniversaire est fêté par la nation tchécoslovaque tout entière.

Invité à Prague pour y inaugurer l'Institut Français qui porte aujourd'hui son nom, E. Denis part en octobre 1919 pour ce voyage qui devait être le dernier. Ce fut un triomphe. La nation tchèque a fait, à un de ses libérateurs, un accueil enthousiaste, et je n'oublierai jamais la profonde émotion du vieux maître. Malheureusement, le mal dont il avait eu une forte attaque au cours du trajet ne fit qu'empirer pendant son séjour, fatigant par les réceptions et les conférences. Cependant Ernest Denis résistait héroïquement. Le cœur serré d'angoisse, je regardais, durant ces conférences, ses yeux brillant d'un éclat fébrile qui semblait un reflet de l'au-delà. Je connaissais ces yeux depuis plus de vingt ans et je sentais vaguement que c'était pour la dernière fois que la flamme de son esprit, que le trésor de son amour pour nous rayonnaient dans ces regards. Il dut interrompre son séjour et retourner à Paris, où il expira le 5 janvier 1920, laissant une œuvre impérissable et un nom que la nation tchécoslovaque n'oubliera jamais ¹.

1. Le 3 octobre 1925, grâce à l'initiative d'un comité franco-tchécoslovaque, un monument, dû au ciseau du sculpteur tchèque O. Spaniel, fut élevé à la mémoire d'E. Denis à Nîmes.

F.-L. RIEGER ET LA FRANCE

Il y a deux ans, la mort enlevait subitement M. Jan Heidler, professeur d'histoire à l'Université Komensky, de Bratislava. Heidler était un des plus beaux espoirs de la science historique tchécoslovaque. Il avait un sentiment très pénétrant de la politique : aussi se consacrait-il presque exclusivement à l'étude de l'histoire politique du XIX^e siècle, notamment du rôle considérable qu'a joué dans la vie politique de la nation tchécoslovaque celui qui, pendant un demi-siècle, a été son leader reconnu et écouté, F.-L. Rieger. La mort ayant interrompu les travaux et les recherches du jeune savant, son maître et collègue aîné, M. Josef Susta, professeur à l'Université Charles, de Prague, ancien ministre de l'Instruction Publique, ayant étudié les papiers laissés par le défunt, publie aujourd'hui ce qu'il a pu sauver de l'œuvre posthume de Heidler, sous le titre de : *Contribution à un recueil de correspondance de F.-L. Rieger.*

De ce gros volume, qui ne forme que la première

partie de l'ouvrage, la personnalité du grand patriote et tribun se détache, vivante, expressive et vibrante, depuis 1836, où, jeune étudiant, il faisait sa première excursion de vacances à Dresde, jusqu'à 1871, à la chute du ministère Hohenwart. Mais ce n'est pas Rieger seul qui revit dans ces lettres : c'est toute la période du réveil national, son enthousiasme ardent et désintéressé, son noble idéalisme et son dévouement sans bornes à la cause nationale ; c'est l'époque de la plus dure oppression absolutiste sous le ministère Bach, mais en même temps l'époque d'une invincible foi optimiste en un avenir meilleur et dans la victoire finale du droit et de la justice. Il faut avoir lu ce livre, il faut avoir suivi pas à pas la carrière du jeune Rieger, son sérieux moral, la largeur surprenante de sa culture intellectuelle, pour comprendre sa véritable grandeur : il s'intéresse passionnément à tout ce qui a trait à la civilisation nationale, ce qui peut relever le niveau intellectuel du peuple tchèque ; il crée des bibliothèques, il écrit des vers, il s'occupe du théâtre, de l'industrie, des écoles industrielles. Il voyage beaucoup : en Slovaquie d'abord, en Serbie ensuite, puis en Italie, à Florence, à Naples, où il assiste au coup d'État, à Rome, en ébullition comme toute l'Europe l'était en 1848. Les lettres où il décrit la révolution de Naples et les émeutes de Rome non seulement sont de beaux morceaux de style, mais elles montrent combien ce jeune homme a mûri vile au grand air

européen, avec quel sens critique il savait juger la démagogie et l'ivresse de la liberté qui s'empara alors des Italiens. A cette occasion, il trace, dans une lettre adressée à Havlicek, un intéressant parallèle entre les Italiens et les Français.

« Quant aux Français, dit-il, c'est tout autre chose ; ceux-ci ont été élevés au milieu des coups d'État et des révolutions et ils ont été assis, pendant dix-huit ans, sur une bascule politique que le plus prudent des politiciens prudents avait établie pour leur exercice ; c'est une nation qui a une expérience de la politique et de la révolution comme personne n'en possède ; car, ayant vécu sous tous les régimes, depuis la monarchie la plus absolue jusqu'à l'ochlocratie et à l'anarchie, il lui sera maintenant facile de trouver ce qui lui convient le mieux et de maintenir le juste milieu dans les réformes, pour ne pas culbuter le nouveau régime. »

Cependant, des nouvelles inquiétantes venues de Vienne et de Prague ne permettent pas à Rieger de rester plus longtemps un témoin des événements de l'étranger : il rentre à Prague, pour jouer dans le mouvement de 1848 et au Congrès slave à Prague, puis au Parlement à Vienne et à Kromeriz (Krem-sier) un rôle des plus importants. Mais lorsque, après la courte lune de miel avec la liberté, le vent de la réaction se remet à souffler, plus glacial que jamais, Rieger, à nouveau, quitte la Bohême, cette fois pour Paris et pour Londres. Vingt mois de

séjour à l'étranger, employés surtout à de sérieuses études d'économie politique, achèvent de le préparer au rôle auquel il se destine. De retour à Prague, il épouse M^{lle} Marie Palacky, la fille du grand historien. Le premier temps de son mariage est tout rempli de soucis matériels. Le régime étouffant de Bach paralysant toute activité politique, l'indomptable énergie de Rieger trouve une issue dans un fiévreux travail littéraire et organisateur : il fonde et dirige une grande Encyclopédie, il forme le projet d'un *Parnasse Universel*, collection d'anthologies poétiques de tous les peuples, il est l'âme de l'action qui aboutit à la création du Théâtre National.

En 1860, il présente à François-Joseph un mémorandum qui est « le premier geste politique des Tchèques depuis 1848 ». A partir de ce moment, sa correspondance devient surtout politique. Les conceptions de Rieger prennent une envergure européenne. Il fait de fréquents séjours en France et il cherche, sciemment, à se créer des relations dans les milieux politiques, sans perdre de vue la propagande intellectuelle : il s'occupe (dès 1867 !) de faire jouer un opéra tchèque à Paris. Il a des entrevues avec Henri Martin, avec Thiers, avec Jules Favre. C'est de Paris qu'il entreprend son célèbre pèlerinage à Saint-Pétersbourg et à Moscou. En mars 1869, nous le retrouvons à Paris, où il voit Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction Publique, Saint-René Tail-

landier, qu'il gagne entièrement à la cause tchèque, et le « prince rouge », Napoléon. L'entrevue qu'il devait avoir avec Lavalette, ministre des Affaires Étrangères, n'a pu avoir lieu, car la femme du ministre était mourante. Deux mois plus tard, il est de nouveau à Paris ; c'est alors qu'eut lieu la fameuse audience chez l'Empereur, auquel il avait remis, par l'intermédiaire de Duruy, un mémorandum.

*
* *

Parmi les séjours que Rieger fit à Paris, ceux de 1867 et de 1869 sont les plus importants.

Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de donner ici quelques passages de sa correspondance relatifs à ces voyages. J'ai déjà souligné la clairvoyance de Rieger, qui voulait gagner l'opinion française à l'idée que la question tchèque n'était pas seulement une question de politique intérieure de l'Autriche-Hongrie, mais un problème dont la solution devait intéresser tous les hommes d'Etat européens. Ses voyages en France n'avaient pas d'autre but.

Voici ce qu'il écrivait de Paris, le 12 mai 1867, à son ami le professeur Zeithammer :

« Cher ami, je vous avais promis de vous écrire dès qu'il se passerait quelque chose d'important, mais rien ne s'est passé ; que les princes japonais aient été à l'Opéra le même jour que nous — dans la

loge de l'Empereur où nous n'étions pas, — que nous ayons assisté à la revue d'un bataillon noir d'Afrique, qu'une telle Altesse Sérénissime allemande ait été reçue par l'Empereur — tout cela ne nous intéresse pas assez pour que je manque tant soit peu mes visites... Soyez sûr que je ne me repose pas et que mes démarches, je l'espère, ne seront pas sans profit pour nous. Avant tout, il faut que les Français se rendent compte de notre existence, qu'ils comprennent nos affaires et qu'ils connaissent les points où nos intérêts coïncident avec les leurs. Il y a déjà quelque chose de fait dans ce sens, et on fera plus encore, mais je me rends compte qu'un séjour d'une quinzaine n'y suffit pas et « qu'il faudra revenir à la charge ». Il faudrait revenir tous les trois mois pour renouveler toujours les anciennes relations et pour rafraîchir les idées afin qu'elles ne tombent pas dans l'oubli. Il faudra bien faire ce sacrifice. Il faudra aussi prendre soin de quelques publications spéciales faites *ad hoc* pour les Français dont chacun croit qu'il lui est permis d'en savoir aussi peu qu'un dauphin...

« J'ai rencontré ici beaucoup de gens et j'ai appris pas mal de choses, mais tout ne convient pas pour une lettre — ne fût-ce qu'à cause de la longueur.

« Sachez cependant que Beust est très bien vu par l'Empereur (Napoléon) ; que ce dernier lui a envoyé son portrait et celui de l'Impératrice Eugénie, en grandeur naturelle, ce qu'on considère ici comme

la preuve d'une grande sympathie personnelle et comme une grâce supérieure à l'envoi d'une grand'croix. La France espère avoir le concours de M. Beust, — en quoi elle se trompe, — mais on dit ici que depuis que M. Beust est au pouvoir, il se passe au moins *quelque chose* en Autriche. Par qui et comment l'Autriche est gouvernée et comment elle est organisée, cela ne les intéresse pas ; ils désirent seulement que l'Autriche *existe* — qu'en ce moment — quoi qu'il en soit — elle puisse déployer une force armée au profit de la France contre la Prusse. Je crains qu'ils n'aient besoin de recevoir une leçon coûteuse plutôt que de se laisser édifier par les conseils d'autrui... »

La guerre de 1870 a montré que Rieger ne voyait que trop juste.

Les événements politiques, et peut-être aussi sa situation matérielle, n'ont pas permis à Rieger d'exécuter son plan de voyages réguliers à Paris. Il ne perdait cependant pas de vue la propagande tchèque en France et il était en relations suivies avec le jeune Louis Leger. Celui-ci lui écrit, à la date du 7 novembre 1868 :

« Le ministre de l'Instruction Publique, M. Duruy, vient de me nommer maître de conférences des littératures slaves à la Sorbonne. J'ai eu hier un long entretien avec lui. Il m'a beaucoup parlé des Tchèques et je crois avoir réussi à dissiper quelques préjugés qu'il avait contre vous. »

Ce n'est qu'en mars 1869 que nous retrouvons Rieger à Paris. Les lettres adressées à sa femme relatent brièvement les entrevues qu'il a eues alors. Il a vu Henri Martin, M^{me} Pape-Carpentier, M. Saint-René Taillandier, E. Laboulaye, M^{me} Cornu, qui lui avait promis de prendre parti pour « la musique néo-tchèque » — ne serait-ce pas la *politique* qu'il faudrait lire ? — ; il a déjeuné avec Duruy, il a vu Goumy, directeur de la *Revue de l'Instruction publique*, le prince Czartoryski, Edmond Chojecki. Le 14 mars, il écrit à M^{me} Rieger : « Hier, j'étais chez M. Lerouge (le prince Napoléon). Le sachant ami des « embers »¹, j'ai tâché de l'inciter à faire quelque chose pour nous réconcilier, montrant que cela serait dans l'intérêt de Vienne autant que dans l'intérêt de Paris. Il ne semble pas qu'il veuille faire quoi que ce soit : il trouve la situation des deux Leithanies désespérée. »

Le 15 mars, il revoit Goumy qui lui conseille de demander à M^{me} Cornu de lui ménager une audience chez l'Empereur. « Je n'ai pas l'envie de le faire, mais peut-être irai-je encore la voir. » Il négocie avec Hippolyte Deprez, au ministère des Affaires Étrangères, l'entrevue avec le ministre, M. Lavalette, ayant été impossible à cause de l'état de santé de M^{me} Lavalette. Il est intéressant de lire, à propos de Henri Martin, cette appréciation : « un

1. Les Hongrois.

homme extrêmement sympathique et honnête, un enthousiaste généreux ; il travaille de plus en plus pour nous et il continuera... ». La question d'un accord tchéco-magyar l'intéresse beaucoup ; il constate partout les sympathies que les Magyars ont su gagner : « Vous ne sauriez croire à quel point on est ici hypnotisé par les « embers ».

Au milieu de toutes ces occupations, Rieger trouve le temps de négocier avec Giacomelli en vue de porter des opéras tchèques sur la scène française ; d'autre part, il achète, de Gounod, pour 400 thalers, *Roméo et Juliette* pour le théâtre tchèque ; il documente Saint-René Taillandier pour ses travaux ; il envoie à Duruy, pour une bibliothèque publique, l'Encyclopédie tchèque. Rentré à Prague, il entretient, par correspondance, ces relations. Ainsi, le 6 juin, Saint-René Taillandier écrit à Rieger :

« J'ai reçu les manuscrits allemands que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer, et j'espère bien les utiliser prochainement au service de votre cause, qui me paraît la cause de la vérité, de la justice, de la civilisation. Je mettrai donc largement à profit ces documents précieux ; puissé-je contribuer à attirer l'attention de nos hommes d'État sur ces questions si graves et leur faire comprendre de quel côté sont les intérêts et les devoirs de la France. »

A la fin de 1869, Rieger était de nouveau à Paris. Il s'agissait, cette fois, de l'entrevue avec Napo-

léon III. Rieger avait nourri cette idée depuis 1867. A ce moment déjà, lors d'une entrevue avec le vieux comte Zamoïsky qui avait eu lieu, en présence de l'évêque Strossmayer, chez les Czartoryski, Zamoïski avait insisté auprès de ses compatriotes pour qu'ils présentassent Rieger à M^{me} Cornu, sœur de lait de l'Empereur. Les Polonais, qui en voulaient à Rieger à cause de ses sympathies pour la Russie, avaient refusé de l'aider. Cependant, Rieger a trouvé un autre moyen de faire la connaissance de M^{me} Cornu : c'est par l'intermédiaire de sa femme, qui était en correspondance avec M^{me} Cornu à propos d'œuvres de bienfaisance, qu'il a pu entrer en relation avec elle. D'autre part, il a trouvé dans Duruy un collaborateur précieux. Goumy a remis à Duruy une lettre que Rieger lui avait adressée. Les choses qu'elle contenait ont tellement frappé Duruy qu'il demanda à Goumy la permission de la soumettre à l'Empereur. Dès lors, il était décidé qu'à son prochain passage à Paris, Rieger serait reçu à Versailles.

L'audience eut lieu dans la plus stricte intimité. Rieger fut introduit par Pietri. L'Empereur lui offrit un siège : l'entretien dura une demi-heure. Il roula sur la question tchèque, que Rieger avait exposée dans un mémorandum que Duruy avait fait remettre à l'Empereur avant l'audience. L'Empereur, reconnaissant l'importance de la question, dit : « Mon vœu est de pouvoir faire pour vous ce que j'ai fait

pour les Hongrois. » On doit ces détails à l'historien Kalousek, qui les avait notés en 1870, d'après une communication secrète et orale de Rieger. Selon cette note, Rieger avait reçu ensuite une lettre de remerciements de Duruy, et puis, une petite caisse contenant les œuvres de Napoléon.

Mais, la visite à Napoléon et le mémorandum furent divulgués. Kalousek suppose qu'un des ministres de Napoléon a envoyé la copie du mémorandum à M. de Grammont à Vienne pour lui demander son avis. Une partie en fut publiée par la *Neue Freie Presse*. Rieger n'appréhendait qu'une chose : celle d'être soupçonné par l'Empereur de n'avoir pas gardé le secret et d'avoir commis une indiscretion. Mais l'Empereur n'eut probablement plus le temps de s'occuper de la question et d'exécuter la promesse qu'il avait faite au patriote tchèque. En octobre 1869, Goumy écrit à Rieger :

« ... Ici je crains que nous ne soyons à la veille de gros événements. L'Empereur est malade et son autocratie est agonisante. Nous entrons dans un de ces accès familiers au tempérament de notre pays, et qui ont ce privilège d'être contagieux. Le sommeil a été long et profond. Gare au réveil !... »

Ce réveil, malheureusement, eut lieu dans les circonstances tragiques de la guerre. La prédiction de Rieger allait se réaliser.

Nous croyons avoir suffisamment montré combien les sentiments francophiles de Rieger étaient

sincères et profonds. L'heure du désastre survenue pour la France, le chef politique de la nation tchèque n'a pas manqué de se déclarer publiquement.

La protestation des députés tchèques contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine est suffisamment connue ; aussi est-il superflu d'insister sur sa portée politique et morale.

Il sera cependant intéressant de donner ici le texte des lettres échangées entre Rieger et M. A. Lefavre, consul de France à Vienne, et relatives à cette courageuse action. Elles montrent que la France a — bien que trop tard — compris l'importance des sympathies tchèques.

Voici une lettre datée de Vienne le 19 novembre 1870, adressée par A. Lefavre à Rieger, et qui paraît reprendre le thème d'une conversation antérieure :

« Je me proposais de revenir à Prague aujourd'hui même, dans l'espérance de vous y trouver, et de continuer avec vous des relations si heureusement commencées et qui peuvent avoir la plus heureuse influence sur l'avenir de nos deux pays. Un obstacle imprévu m'oblige à retarder mon départ de quelques jours. Dans tous les cas, je compte bien être auprès de vous vers le milieu de la semaine prochaine. Permettez-moi, Monsieur le Docteur, d'espérer pour cette seconde visite un accueil aussi bienveillant de votre part que celui dont vous m'avez honoré la semaine dernière, et qui m'a valu les démonstra-

tions les plus amicales de tous vos amis. Il dépend de vous, je le vois, que ces liens se resserrent et se fortifient de plus en plus, par l'importance que vous y attacherez et par l'appui que vous voudrez donner à notre cause. Cette cause, je ne saurais trop le répéter, est aussi la vôtre. Nous représentons en Europe les mêmes principes et nous avons les mêmes adversaires. Rien ne serait en ce moment plus glorieux pour la Bohême, rien ne serait plus fécond pour son avenir qu'une éclatante manifestation en faveur de la France.

« J'ai eu le plaisir, pendant mon séjour à Prague, de voir que les principaux chefs du parti tchèque, inspirés par vous, partageaient cette manière de voir, et M. Palacky lui-même, dans l'allocution qu'il nous a faite et dont j'ai rendu compte à mon gouvernement, a exprimé d'une manière très heureuse la solidité d'aspiration et de caractère qui nous unissait. L'histoire même, a-t-il dit, s'est plu à former entre les deux nations une étroite ressemblance. Ce sont les seules qui, dans l'Europe moderne, aient combattu, d'une manière désintéressée, l'intolérance religieuse et le despotisme.

« Depuis mon retour à Vienne de nouvelles complications ont surgi, et le drame qui se déroule devant nous est entré dans une nouvelle phase. La déclaration du prince Gortschakoff¹ semble indiquer l'im-

1. Du 29 octobre, touchant la question de la Mer Noire (note de M. J. Heidler).

minence d'une guerre générale. Le moment décisif approche où chaque puissance, chaque nationalité, chaque groupe politique doit faire son choix pour l'action. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, il ne sera plus possible de temporiser. La diplomatie impuissante et décrépite se retire pour faire place au canon. Que chacun se décide suivant les inspirations de son patriotisme et de sa conscience. Je respecte toutes les convictions. Mais je crois pouvoir dire avec pleine assurance que de notre côté seulement sera la liberté, le droit des peuples, la tradition de Jean Hus et celle de notre Révolution.

« Vous avez probablement lu les articles que les feuilles bismarckiennes ont publiés pour railler (assez lourdement) ma démarche auprès de vous et l'espoir que le gouvernement français met en votre concours. Je suis extrêmement flatté de leurs sottises railleries et m'appliquerai de plus en plus à les justifier... »

Le 8 décembre 1870, Rieger répond à la lettre de Lefavre (en français). Voici, reproduite sans retouches, cette réponse :

« Mon très cher Monsieur,

J'ai tardé jusqu'ici de répondre à votre lettre du 19 novembre parce que j'espérais toujours de pouvoir donner ma réponse verbalement à votre arrivée à Prague. Je vous avais promis de réfléchir ce qu'il

y aurait à faire dans l'intention dont vous aviez parlé. Nous sommes convenus avec tous les députés de nationalité bohême de faire une espèce de prononciation (*sic*) des opinions que la nation bohême professe sur les importantes questions politiques qui se trouvent sur le tapis en ce moment. Nous envoyons aujourd'hui-même le manifeste à l'adresse du chancelier de l'empire. Mr. Pinkas vous enverra demain une copie de cet acte, si cela peut se faire, pour que vous puissiez vous en servir confidentiellement. Il est en même temps occupé d'en faire une traduction française. Vous y trouverez une expression sincère des sympathies de notre nation pour la juste cause de la France ; c'est tout ce que nous pouvons faire dans ce moment ; au moins c'est la première nation qui par la voix de tous ses députés se prononce pour la France et contre l'annexion de l'Alsace. Je ne doute pas, que cette expression ne manquera pas d'exercer quelque influence sur l'opinion publique du monde slave. »

Trois jours après, c'est-à-dire au reçu de la lettre de Rieger, M. Lefavre répond, en date du 11 décembre, ce qui suit :

« Je me hâte de vous envoyer pour vous et vos collègues et pour toute la noble nation bohême l'expression vive et sincère de ma reconnaissance. Aussitôt après la réception de la bonne nouvelle, je me suis empressé de la télégraphier à M. Gambetta. A l'heure actuelle elle doit être publiée dans le *Jour-*

nal officiel, et dans les principales feuilles de Tours et de Bordeaux. Je vais, dès à présent, transcrire « in extenso » la partie de votre déclaration qui nous est relative, et je la transmettrai, par voie officielle, au gouvernement, en n'oubliant pas de mentionner que la nation bohême est la première en Europe qui, par la voix de tous ses députés, nous envoie dans le malheur l'expression de ses sympathies. Soyez sûr, Docteur, que la France entière sera vivement émue de ce témoignage. L'ingratitude, si j'ose le dire, n'a jamais figuré parmi ses maximes politiques, et j'ose vous affirmer que, par cet acte, dont l'initiative et le principal honneur vous reviennent, vous avez jeté les fondements d'une alliance durable entre nos deux pays.

« Les manifestations de cette nature ne peuvent manquer d'accroître sensiblement l'importance de la nation bohême en Autriche et d'obliger le gouvernement à lui accorder le droit d'émettre son avis *légalement* dans les grandes questions de la politique extérieure. Je suis bien fier, mon cher Docteur, si vous ne me déniez pas l'honneur d'avoir contribué pour quelque chose à vous faire entrer dans cette voie. L'initiative que vous venez de prendre vous place d'emblée beaucoup au-dessus des Allemands et des Magyars qui, dans leurs délégations, attendent passivement le mot de MM. de Beust et Andrassy. Vous allez voir que l'attention publique va se fixer, dans toute l'Europe, sur votre déclaration. Comptez, du

reste, sur nous pour lui faire porter tous ses fruits. »

Je cite, pour terminer, une lettre que Rieger a adressée le 22 décembre 1871 à M. M. Ubicini, pour répondre à une lettre du 20 octobre dont nous ne possédons malheureusement pas le texte.

« Je dois vous applaudir de votre entreprise (*sic*) qui rend un service effectif à une cause que je crois aujourd'hui de première nécessité pour la France, celle de s'approcher du monde Slave — son allié naturel contre l'agression de la race allemande. Mais pour s'approcher de ce monde, pour gagner ses sympathies et lui vouer les siennes, il faut commencer par le connaître. Si la France a dû tant souffrir de nos temps (*sic*), c'est justement parce qu'elle s'est toujours suffi trop à elle-même et ne s'est jamais donné la peine de prendre connaissance de ses voisins, pour savoir apprécier les forces de ses ennemis et ses amis probables. A cette faute fatale il faudrait maintenant remédier d'une manière large : il faudrait établir à l'Université des chaires pour la connaissance de l'Orient européen... Mais je crois, qu'on trouve à Paris plus de moyens de s'instruire sur les peuples de l'Asie, de l'Afrique que sur la nation slave, la plus nombreuse du monde qui, dans quelques années, comptera cent millions d'hommes et qui possède plus que la moitié de l'Europe et toute une moitié de l'Asie¹... »

1. Cf. l'importante étude de M. Kazbunda : *Deux memoranda de Rieger* dans *Le Monde slave*, 1925, n° 7.

II

ÉTUDES ET PORTRAITS TCHÉCOSLOVAQUES

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE POPULAIRES EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Un proverbe allemand qui, à mon avis, exprime une profonde vérité psychologique, dit :

Le méchant n'a point de chansons. S'il était permis d'en conclure, *a contrario*, que celui qui chante est bon, il faudrait croire que le peuple tchécoslovaque est un des meilleurs du monde, car il possède des chansons innombrables. Je n'irai pas jusqu'à énoncer ce faux syllogisme : toujours est-il qu'il est peu de peuples doués d'un génie musical et poétique aussi profond que celui qui habite entre les crêtes boisées de la Sumava et les pics dénudés des Tâtras.

Tous les Français de passage à Prague, ont été

frappés « de ces vieux airs nationaux admirables de simplicité et de poésie », de cet « instinct musical, universellement répandu parmi les Bohêmes » (J.-J. Ampère).

M. André Tibal a recueilli quelques témoignages des Français venus à Prague vers 1832, époque où Charles X séjournait à Prague et où Chateaubriand est venu, par deux fois, le trouver. E. Quinet disait de cette nation qu'elle est « une folâtre Bohémienne au milieu du cercle grave des tribus germaniques ». Berlioz, qui s'y connaissait un peu, venu à Prague quelques années plus tard, comparait l'impression produite sur lui par ces chants populaires « à celle de l'air frais et embaumé par une belle nuit d'été » et n'hésita pas à écrire : « Je puis le dire, car c'est de notoriété publique, que les Bohêmes sont en général les meilleurs musiciens du monde. »

Resté pendant trois siècles sous le joug du système féodal, germanisateur en Bohême, en Moravie et en Silésie, magyarisateur en Slovaquie, le peuple tchécoslovaque s'est replié sur lui-même, et la musique et le chant étaient pour ainsi dire les seuls moyens d'expression de son âme. C'est dans la chanson populaire que l'âme nationale a survécu à travers les périodes tragiques de l'histoire du pays, c'est là qu'elle s'est conservée pour les temps plus heureux.

Et lorsque, au début du XIX^e siècle, quelques

grands patriotes se sont penchés, avec amour et avec angoisse, sur la nation qu'on croyait déjà agonisante, ils ont pu entendre de faibles battements de son cœur : malgré l'oppression, malgré les persécutions, malgré l'esclavage, le peuple tchécoslovaque chantait encore. Voilà pourquoi, dans la renaissance de la nation et de la littérature tchécoslovaques au xix^e siècle, qui a précédé la renaissance politique du xx^e, la poésie populaire a joué un rôle des plus importants.

C'est vers la poésie populaire que se tournent les premiers poètes de la renaissance nationale pour y chercher des modèles du style poétique sobre et naturel.

Sortis tous du peuple, ils savaient que c'était là que le vrai génie de la nation s'était sauvé à travers toutes les vicissitudes et toutes les persécutions politiques et religieuses. Dès 1823, *Jan Kollár*, le poète de la fraternité slave, publie un recueil de chansons de son pays slovaque. De son côté, *Frantisek Ladislav Celakovsky* recueille, dès sa jeunesse, de la bouche du peuple tchèque, des chansons qui le séduisent par leur charme mélodieux, par leur gaité saine, par leur touchante sincérité et par leur simplicité classique d'expression. Il s'en inspire pour écrire son délicieux *Écho des chants tchèques*. Plus tard, *Karel Jaromir Erben*, le poète de la *Guirlande*, sauve, avec une méthode scientifique, deux mille cinq cents chansons tchèques,

et leurs mélodies « sur tous les tons et de tous les genres », au dire de Louis Leger. Le regretté patriarche des études slaves en France a donné, dès 1866, un volume de traductions de chansons populaires tchèques. En Moravie, le chanoine *Frantisek Susil* a recueilli plus d'un millier de chansons ; plus tard, le savant dialectologue *Frantisek Bartos* complète cette série par trois gros volumes, édités par l'Académie tchèque. En Bohême, en Moravie et Slovaquie, *MM. Kadavy, L. Kuba, Schneider, Cernik, Kunc, Janácek, V. Novák, Weiss, Novotny, Zich, Vycpálek* et d'autres ont noté des centaines de chansons fournissant aux philologues et aux musiciens une riche matière à études. Une commission spéciale, sous la direction de *M. Zdenek Nejedly*, s'occupe de la classification scientifique de ce matériel énorme.

Cependant tous ces efforts, qui se prolongent depuis un siècle, n'ont pas suffi à épuiser cette mine dont les trésors se renouvellent toujours, empruntant leur force au fonds de lyrisme qui est dans l'âme nationale. Car, il faut bien le dire, la poésie populaire tchécoslovaque est lyrique avant tout. Soit que les circonstances historiques ne l'aient pas permis, soit que le génie national s'y soit opposé, la nation tchécoslovaque n'a jamais eu de poésie épique dans le genre des chansons de geste : le génie de la race semble être essentiellement lyrique.

Il est naturel que le chant populaire soit surtout l'apanage des peuples qui vivent en un contact intime avec la nature et sont encore, pour ainsi dire, en enfance. En Bohême, qui est un pays de vieille civilisation et où les progrès de la vie moderne ont été très trapides — n'oublions pas que la Bohême est un pays en grande partie industriel —, la chanson populaire tend à disparaître depuis longtemps, et, dès 1864, Erben constate ce fait. La chanson populaire est, en effet, une fleur trop délicate pour supporter la fumée des fabriques et des locomotives. A ce point de vue, la Moravie, surtout dans l'Est et dans le Sud, et la Slovaquie tout entière ont été plus heureuses. Il y a, dans les montagnes de la Moravie et de la Slovaquie, des coins perdus où le chemin de fer n'a pas encore pénétré et où les sources de la poésie populaire ne sont pas encore taries.

On y chante toujours.

Si, un jour, vous allez en Tchécoslovaquie, je vous engage beaucoup à faire une excursion dans un des villages slovaques du sud de la Moravie. Installez-vous, par exemple, dans la coquette station balnéaire de Luhacovice et rayonnez un peu dans les villages des environs. Vous n'y trouverez pas de « palaces », mais, en revanche, un peuple sain et d'une gaité naturelle, gardant toujours son costume pittoresque, pimpant, aux couleurs éclatantes, orné d'admirables broderies. Si vous arrivez

un soir d'été, vous verrez les beaux gars slovaques qui, rentrés des champs, se promènent lentement sur la grand'route, se tenant enlacés par-dessus les épaules, à travers le village qui s'endort. Et, dans la demi-obscurité baignant les maisonnettes toutes peintes d'ornements rouges et bleus, vous verrez leurs silhouettes mâles en costume de rude toile blanche, et vous entendrez leurs chansons, tour à tour plaintives et gaies, pleines tantôt de langueur et de mélancolie, tantôt d'une verve ardente.

Vous en entendrez d'autres, le dimanche, après les vêpres, lorsque les jeunes gens et les jeunes filles se rassemblent au cabaret du village pour danser au son des violons. C'est une vraie féerie que de voir ces gars et ces fillettes dans leurs costumes ressemblant à un champ de tulipes en fleurs, sautillant et se balançant au rythme de vieilles danses ; à chaque instant, un cri d'allégresse retentit, vigoureux comme le chant d'un coq, et un robuste garçon, prenant sa danseuse à la taille, la soulève au-dessus de sa tête, pour reprendre aussitôt la danse échevelée.

Vous en entendrez d'autres, si vous venez dans un village slovaque pendant les veillées d'hiver, d'autres encore à l'époque de la fenaison. Il m'est arrivé, au cours d'une excursion dans les environs de Lubochna, en Slovaquie, de faire l'ascension d'une montagne dont le sommet déboisé formait un vaste pâturage. De loin, j'entendais une étrange

harmonie : c'étaient des jeunes filles slovaques qui, ramassant le foin, chantaient, sans jamais avoir appris la musique, à trois parties, de suaves mélodies qui se répercutaient dans les montagnes.

Dans ce pays, la chanson n'est pas encore morte : il y a toujours, dans la masse du peuple, des poètes inconnus, des jeunes filles qui expriment leurs joies ou leurs chagrins en improvisant des chansons nouvelles ou en créant au moins de nouvelles variantes des chansons anciennes.

Ainsi, toutes les péripéties de la vie du peuple se traduisent par des chansons.

« Il y a, dit Louis Leger en parlant du recueil d'Erben, des chansons enfantines, des rondes, comme nous dirions en français, puis des complaintes relatives aux divers événements de l'année rustique, puis les chansons d'amour, puis les chansons nuptiales, les chansons à boire, les chansons satiriques, les chansons relatives à diverses professions, aux travaux, aux aliments du paysan, les chansons militaires, les ballades ou complaintes et les chansons funéraires. Il y en a, comme on voit, pour tous les actes de la vie, pour toutes les conditions, pour toutes les humeurs. Épigramme et élégie, rires et pleurs, grossièreté rustique et naïveté charmante, tout s'y trouve. » On pourrait encore ajouter, à ce répertoire, des Noëls, des chansons à danser, des chansons de la fenaison (*trávnice*) et des chansons de brigands. Depuis les

chansons d'une folle gaité et d'une humeur espiègle jusqu'aux cris d'une douleur ou d'une mélancolie désespérées, depuis les ballades où l'on sent le poids tragique de la fatalité jusqu'à des couplets lestes et même grivois, c'est une incomparable richesse de poésie et de mélodies douces, suaves et gracieuses, plaintives, langoureuses et tristes, passionnées et déchirantes.

Loin d'avoir un caractère monotone, les chansons du peuple tchécoslovaque présentent, au point de vue musical et poétique, de profondes divergences correspondant au caractère respectif des groupes ethniques qui composent la nation.

Ainsi, les chansons tchèques expriment, pour la plupart, le caractère gai, enjoué, l'humeur « bon enfant » des habitants des campagnes de Bohême : le pays assez fertile, une certaine aisance ne laissent pas le paysan s'absorber dans l'abattement. Ce sont, en grande partie, de joyeux rythmes de danse, de gentils couplets qui ne manquent pas d'humour, de finesse et d'esprit, de courtes chansons pleines de bonhomie.

Il est évident que le caractère de la musique populaire change au cours des siècles et qu'il subit l'influence de la musique savante, surtout de la musique d'église. Aussi les plus vieilles d'entre les chansons populaires rappellent-elles les anciens chorals religieux. La musique d'église s'adapte d'ailleurs fort bien au caractère slave, enclin à

la rêverie et à la méditation. Ainsi, aux xv^e et xvi^e siècles, le rythme du chant populaire en Bohême est lent, la mélodie sérieuse, triste, rêveuse, et rappelle un peu les chants populaires d'Ukraine. A partir du xvii^e siècle, la musique laïque, italienne et française, pénètre en Bohême. Elle fait oublier les vieux modes d'église : composée exclusivement en tonalités majeures, elle apporte un rythme plus vif, un mouvement plus gai ; elle se prête à exprimer un état d'âme moins grave, plus léger, et prend, avec le xviii^e siècle, un ton plus mondain. L'influence de la musique profane, laïque, cultivée surtout dans les châteaux, se fait nécessairement sentir dans la chanson populaire et supplante celle de la musique sacrée.

En Moravie, province plus éloignée du centre de la vie musicale qu'était Prague depuis le xviii^e siècle, et surtout en Slovaquie, où le protestantisme avait maintenu les vieux chorals des Frères Bohêmes, la musique populaire était plus à l'abri de ces influences nouvelles. Ainsi, beaucoup de chansons slovaques présentent le curieux phénomène d'avoir conservé, jusqu'à nos jours, de vieux modes — dorien, lydien, phrygien, éolien — qui leur prêtent un charme étrange et, dans l'expression de la douleur surtout, quelque chose de poignant.

A l'encontre de l'égalité et de la pondération de la chanson tchèque, la chanson slovaque a plus de caractère dans l'expression de la gaieté aussi bien

que dans celle de la tristesse. Les Slovaques de Moravie et de la Basse-Slovaquie, dont j'ai déjà parlé et dont le costume pimpant et brodé, rutilant de couleurs, est si pittoresque, possèdent des chansons qui passent tour à tour d'une verve endiablée à une profonde tristesse. Buveurs de vin, danseurs infatigables, ils sont presque tous d'excellents chanteurs et musiciens.

Moins heureux que ces fils des plaines ensoleillées, les habitants de la Slovaquie, condamnés à la vie rude et pauvre de montagnards, ayant souffert d'une longue oppression, ont des chansons d'une mélancolie désespérée. Ce sont souvent des pleurs et des sanglots qu'on entend dans leurs mélodies aux intonations originales, d'une prenante beauté.

Les instruments de musique dont le peuple se sert ont également eu, sur le caractère des mélodies, une grande influence ; il y a beaucoup d'airs qui, visiblement, portent l'empreinte de l'instrument avec l'accompagnement duquel ils ont été chantés. Le savant professeur *Otokar Hostinsky* estime que le quart des mélodies notées par Erben a été inspiré par la musique de la cornemuse. La cornemuse était autrefois, en effet, aussi populaire en Bohême et en Moravie qu'en Bretagne ou en Écosse. Aujourd'hui, la musette se fait rare : je ne connais guère que deux ou trois vieux cornemuseux dans le pays des Chodes, aux environs de Domazlice, et autant au sud de la Moravie.

D'autres mélodies n'ont pu être inspirées que par le son plaintif du violon. Telle autre chanson rappelle, par ses accents solennels et majestueux, le son de l'orgue. En Moravie du Sud et en Slovaquie, le caractère différent des chansons tient, presque autant qu'au tempérament du peuple, à l'emploi du *cymbalon*. Cet instrument à cordes qu'on bat avec des baguettes, très répandu en Slovaquie et en Hongrie, où il est un élément indispensable de tout orchestre tzigane, se prête admirablement à l'accompagnement des airs slovaques, d'un rythme très varié, tour à tour lent et précipité.

Les bergers slovaques, qui passent, comme ceux des Alpes ou des Pyrénées, tout l'été sur la montagne, égayent leur solitude en jouant d'un instrument spécial nommé *fouïara*. C'est une sorte de grande flûte rustique dont le registre est limité à l'étendue de la voix humaine et dont les intervalles fixes ont également eu beaucoup d'influence sur les mélodies slovaques. Accroupis autour de leur feu, les pâtres slovaques passent leurs soirées à chanter, au son de la *fouïara*, des complaintes sur le brigand Janosik et ses onze compagnons, ou de tristes chansons d'amour. Puis, enveloppés de leurs manteaux de bure, ils se couchent près de leurs brebis, sous le ciel étoilé, pour rêver de leur douce *galanka*...

J'ai dit la richesse et la diversité de sujets dont s'inspirent les chansons populaires tchécoslovaques.

Les plus belles d'entre elles cependant traitent presque toutes ce thème éternel et suprême de la poésie humaine — l'amour :

Amour, mon Dieu, amour,
Où est-ce que les hommes te trouvent ?
Tu ne crois pas dans les forêts,
On ne te sème pas dans les champs...

On ne sait d'où il vient, mais il est là, il règne en souverain sur les cœurs et les remplit, à son gré, de bonheur indicible ou de désespoir. A tout cela, la chanson du peuple sait donner une expression très poétique, souvent étonnante de fraîcheur, de tendresse et de lyrisme.

Quoi de plus joli que cette petite chanson où un jeune garçon apostrophe sa bien-aimée :

Si tu étais, mon Annette,
A moi toute
Je mettrais du beau pavage
Sur la route.
Je mettrais des dalles nettes
Où marcheraient tes petits pieds,
Mon Annette¹.

Écoutez cet autre couplet d'un gars peut-être un peu trop conscient de sa mâle séduction.

Lorsque je vais au-dessus de la ferme
Au-dessus de la ferme pour labourer,
Il passe plus d'une fille brunette
Qui lance un regard et veut m'attirer.

1. Pour les mélodies, voir mon album : *Chansons populaires tchécoslovaques*, harmonisées par M. J. Kricka, Éd. Henn, Genève, 1922.

J'ai dit de quelle faveur la cornemuse et ceux qui savent bien s'en servir jouissent en Bohême. Voici le vœu d'une jeune fille tchèque :

Si m'épousait, grâce à Dieu,
Rien qu'un bon cornemuseux,
Sa musette porterais
Et son pain je gagnerais.

Quoi de plus poétique que ce sanglot d'une pauvre fillette tchèque qui, regardant le ciel étoilé, exhale le chagrin de son cœur oppressé par cette mélodieuse plainte :

O ma petite étoile, si tu connaissais l'amour,
Si tu avais un cœur, ô ma petite étoile d'or,
Tu pleurerais des étincelles !
Tu pleurerais avec moi, pleurerais la nuit entière.
Voyant qu'à cause de la dot d'or d'une riche fiancée
On me séparera de mon bien-aimé.

« N'est-ce pas une roulade de rossignol, éclatant au sein d'une nuit d'été? », demandait, il y a plus d'un demi-siècle, Paul de Saint-Victor, dans un article consacré à la poésie populaire tchèque, qu'il avait connue à travers les traductions de Louis Leger. Et il continuait : « La strophe elle-même semble une fusée solitaire lancée vers le ciel et retombant en larmes d'argent sur le pâle visage d'un amant en pleurs. »

Quelle tristesse dans cette chanson d'une fillette slovaque délaissée :

Belle vallée ! Belle vallée !

Hé ! à quoi me sert-elle,

Puisque celui qui m'est cher n'y est pas ?

Mon Dieu, mon père !

Hé ! dans cette triste vallée

Personne ne me demande : Qu'as-tu donc, fillette ?

Qu'est-ce que j'ai ?

Oh ! j'ai mal à la tête

A cause de toi, mon ami, parce que nous nous sommes
[aimés...]

Voici une chanson de Moravie dont il n'est pas difficile de dater l'origine : elle a dû s'échapper de la gorge, serrée d'angoisse, d'une jeune fille au moment où les armées de Napoléon s'approchaient d'Austerlitz, ou plutôt de Slavkov, puisque tel est le nom de cette petite ville tchèque à jamais mémorable :

Au jardin, sous la ramée,

Sanglotait la bien-aimée :

« Oh ! Les Français qui vont armés

Prendront bientôt mon bien-aimé !

Le Français, nul ne l'affronte,

Trois chevaux toujours il monte.

Viens ! un bâton te défendra,

Mon tablier te cachera ! »

« Ton tablier, Mariette,

N'abritera pas ma tête.

Je suspendrai là mon bâton.

Adieu ! C'est l'heure. Nous partons. »

Il part et passant la porte

Les clefs de mon cœur emporte,

La clef de mon cœur affligé,

S'en va aux pays étrangers.

Près du puits, puisant l'eau claire,
 Pleurant des larmes amères,
 « Mon Dieu, disait-elle, ah ! quel jour,
 Quel jour reviendra mon amour ? »

Mais malgré tous les tourments de l'amour, c'est avec une profonde mélancolie que la femme slave en voit s'éloigner le temps. Triste, elle écoute le bruit des forêts et regrette le temps perdu :

Les monts retentissent, les forêts mugissent.
 Quel abîme emporte ma jeunesse morte ?

Ma jeunesse passe, ma beauté s'efface,
 Mes jeunes années sont trop tôt fanées.

Ma jeunesse entière est comme une pierre
 Tombant loin du monde dans une eau profonde.

Mais dans l'eau qui coule la pierre encore roule ;
 Ma jeunesse, ô peine ! rien ne la ramène.

Mais s'il y a des jeunes filles trahies et délaissées, il y en a aussi d'insensibles et de cruelles. Tout le monde connaît la vieille chanson française « Qu'as-tu fait à la fontaine, mordieu, Marion ? », où l'infidèle, malgré l'habileté de ses réponses, finit par être tuée par l'amant jaloux. Voici le texte d'une charmante chanson morave qui en forme un pendant plus idyllique, mais tout aussi fin, car les femmes ont, sous toutes les latitudes du globe, le même génie d'invention. C'est le monologue d'un

jeune homme qui ne comprend que trop tard son infortune :

Je t'ai cherchée à la maison,
 Tu n'y étais pas.
 Tu étais allée faucher les blés
 Qui n'étaient pas encore mûris.

Je t'ai cherchée à la maison,
 Tu n'y étais pas.
 Tu étais allée mettre en gerbes les blés
 Qui n'étaient pas encore fauchés.

Je t'ai cherchée à la maison,
 Tu n'y étais pas.
 Tu étais allée rentrer les blés
 Qui n'étaient pas mis en gerbes.

Je t'ai cherchée à la maison,
 Tu n'y étais pas.
 Tu étais allée battre les blés
 Qui n'étaient pas encore rentrés.

Je t'ai cherchée à la maison,
 Tu n'y étais pas.
 Tu étais allée dans la montagne
 Chercher un autre amant.

Cependant, la mélancolie d'un amour trahi prend souvent, chez les hommes, par un brusque retour, un ton de mépris, de bravade et de révolte. L'amant éconduit ou trahi se raidit et n'hésite pas à annoncer à la cruelle qu'il n'a point l'intention d'en faire une maladie. Le bon Dieu a créé d'autres jeunes filles, plus jolies encore, qui ne demandent qu'à consoler l'amant dédaigné. On retrouve très sou-

vent dans les chansons ce geste de crânerie masculine sous lequel se cache quelquefois une profonde souffrance. Parfois, l'idylle amoureuse tourne au tragique, témoin cette belle complainte dont le refrain lugubre est généralement modulé en chœur, tandis qu'une voix chante le récit :

Yano dans l'eau ruisselante, eïa hoï !
Lave ses deux mains sanglantes — bojé moi¹,

Qu'as-tu donc fait, dis mon brave, eïa hoï !
D'où vient le sang que tu laves, bojé moi ?

J'ai tué sur la croisée, eïa hoï,
La tourterelle posée, bojé moi.

En roucoulant à toute heure, eïa hoï,
Elle faisait que je pleure, bojé moi.

Tu n'as pas mis la colombe, eïa hoï !
Mais ta belle dans la tombe, bojé moi.

Va, cours, Yano, dans la plaine, eïa hoï !
Sous tes yeux vois ton domaine, bojé moi.

Dans la plaine il s'avance, eïa hoï !
Voit deux arbres — deux potences, bojé moi !

La coquetterie, la légèreté, la médisance, l'infidélité, la disproportion de fortune, l'entrée du jeune homme au séminaire — voilà les raisons de la rupture entre amants ; mais la grande cause du chagrin d'amour, c'est la guerre, la guerre qui sépare impi-

1. Mon Dieu!

toyablement les amoureux, emmenant les jeunes gens pour quatorze, et, plus tard, pour sept longues années. Sous le régime autocratique de l'Autriche, les enrôlements se faisaient par force, jusqu'au xix^e siècle. Un district devait fournir tant d'hommes à l'armée, coûte que coûte. Les riches avaient la possibilité de payer une rançon, de sorte que c'étaient toujours les fils des pauvres paysans qui devaient marcher.

Endosser l'habit blanc de soldat autrichien, c'était pour le jeune homme tchèque ou slovaque un coup fatal du destin. Cela voulait dire ne plus jamais revoir son village natal, son père, sa mère, sa bien-aimée ; cela voulait dire sacrifier sa jeunesse et, très souvent, sa vie, sans savoir pourquoi.

Enrôlé par force, servant à contre-cœur, obligé de se battre sans savoir pourquoi, sous le commandement brutal d'officiers allemands ou magyars, le jeune homme tchécoslovaque ne montre aucune ardeur belliqueuse ; les chansons de départ, très nombreuses, sont empreintes d'une profonde tristesse. Il est dur de quitter un vieux père, une bonne maman et une douce amie, lorsqu'on n'est pas animé et guidé par l'idée de la patrie en danger. Pendant trois siècles, les Tchécoslovaques n'étaient, en Autriche, que chair à canon. Depuis les guerres turques jusqu'à la guerre mondiale, le peuple tchécoslovaque a versé des torrents de sang, du Rhin jusqu'à Varsovie, de la Belgique jusqu'à Belgrade,

et pourquoi ? Pour la plus grande gloire du Saint-Empire germanique, pour la plus grande gloire des Habsbourgs qui le détestaient et le méprisaient.

Voilà pourquoi les chansons des descendants des Hussites montrent si peu d'ardeur guerrière. Mais le peuple était trop asservi et trop loyal pour se révolter. Il accepte la fatalité et se contente d'exhaler sa souffrance dans des chansons d'une mélancolie atroce qui fend le cœur.

Lisez ce dialogue d'un fils avec son père :

« Mon bon vieux papa, payez la rançon pour moi, payez-la, pour ne pas me laisser partir en guerre, on n'y est pas bien.

— Mon fils bien-aimé, combien te demande-t-on, combien te demande-t-on pour te laisser rentrer ?

— Mon bon vieux papa, quatre cents écus, quatre cents écus ; ensuite on me laissera rentrer.

— Mon fils bien-aimé, qu'on me donne un délai, qu'on me donne un délai, je n'ai pas une telle somme sous la main.

— Mon bon vieux papa, je ne peux pas attendre, je ne peux pas attendre, il faut marcher.

Nous irons trois cents lieues au delà de Vienne, je verrai le Français et tout son pays.

Je vous enverrai une lettre, une lettre écrite ; chaque mot en sera baigné de larmes. »

Quelle affreuse tristesse dans ce couplet si simple :

Les froments mûrissent et les blés.
On part pour la guerre — et j'y vais.
Ei, mon sang tout rouge, hélas ! je répandrai
Dans les sillons verts et dans les prés...

Parmi les chansons militaires slovaques, quelques-unes datent du xvii^e et du xviii^e siècle, du temps où les peuples de l'Autriche défendaient l'Europe contre le danger turc.

En voilà une qui est classique dans sa sombre concision :

Près de Belgrade, un cheval noir,
Près de Belgrade, un cheval noir,
Et sur ce cheval, et sur ce cheval

Toute mon armure.

Veux-tu savoir, ma mie, quel est mon dîner ?

Veux-tu savoir, ma mie, quel est mon dîner ?

Du rôti de cheval, de l'eau du Danube —

Voilà mon dîner,

Veux-tu savoir, ma mie, quel est mon lit ?

Veux-tu savoir, ma mie, quel est mon lit ?

Arrivé au campement — une pierre sous ma tête —

Voilà mon lit.

Veux-tu savoir, ma mie, quelle sera ma confession ?

Veux-tu savoir, ma mie, quelle sera ma confession ?

Je tomberai de cheval, la tête la première —

Voilà ma confession.

Veux-tu savoir, ma mie, quelles seront mes funérailles ?

Veux-tu savoir, ma mie, quelles seront mes funérailles ?

Les tambours battent, les canons turcs grondent —

Voilà mes funérailles.

Une autre chanson, originaire de la Moravie, celle-là, dit :

O Belgrade, Belgrade, frontière turque,

Oh ! le fils de plus d'une maman y est couché.

Oh ! que la maman dont le fils est en guerre

Regarde, tous les matins, le soleil.

Si le soleil est rouge, son fils est sabré,

Et s'il est assombri, son fils est enterré.

Ainsi, on retrouverait, dans les chansons, des souvenirs de toutes les campagnes des trois siècles derniers. Une chanson slovaque ne dit-elle pas :

A la frontière de France
Git la tête de mon frère.
Elle y git, elle y git toute tailladée,
Écrasée par des sabots de chevaux.

Je suis loin d'avoir épuisé le thème des chansons militaires. Je pourrais en citer une quantité, exprimant toutes un regret, une lourde amertume, car, pendant des siècles, les jeunes filles slovaques ont versé des larmes sur le chemin qui conduit à la caserne de Prespurk (Bratislava), pendant des siècles, des mamans tchèques ont pleuré leurs fils perdus, Dieu sait pourquoi, aux quatre coins de l'Europe. Je me contenterai de citer ces couplets d'une chanson militaire tchèque, qui expriment avec un sarcasme cinglant, d'un calme glacial, toute la tragédie du soldat tchèque au temps de la domination autrichienne :

On creusa un fossé long de trois cents toises ;
On les prit par la tête, et pan ! au fond du fossé.
Sur leurs corps, on mit de la chaux vive,
De la chaux vive, de l'eau fraîche :
Voilà, soldats, votre récompense !

Mais quittons ce sujet morose pour retourner aux chansons d'amour.

A la campagne, l'amour est généralement idyl-

lique. Dans les chansons tchèques, les amants se contentent d'échanger des baisers ; en parfait galant homme, le garçon tchèque en dit rarement davantage :

Il n'y a pas au ciel autant d'étoiles
Que ma mie m'a donné de baisers,
Il n'y a pas, il n'y aura jamais
Autant d'étoiles.

Parfois, le jeune homme vient frapper, le soir, à la fenêtre de la chambrette de sa bien-aimée : il sait l'art d'apprivoiser le chien, en lui jetant des morceaux de pain, pour ne pas compromettre sa bonne amie. En Slovaquie, les amants ont un sang plus chaud, un cœur plus ardent et les visites clandestines dans les chambrettes sont plus communes :

Annette, mon âme, ne tousse pas,
Qu'on ne me trouve pas auprès de toi —

dit le jeune homme à sa *galánka*,

On me prendrait mon chapeau et mon manteau,
Toi-même on te prendrait à moi, Annette ;
Que deviendrais-je sans toi ?

Et dans une autre chanson, il demande à son amie :

Dis-moi, fillette, dis-moi la vérité,
Où te trouverai-je demain soir ?
— Dans la cour, sur le foin,
On se couvrira de ton manteau —

lui répond-elle avec une franchise pleine d'innocence.

J'ai été souvent étonné de l'indicible tendresse qu'exhalent les chansons populaires, tendresse accentuée encore par l'emploi fréquent des diminutifs propres à toutes les langues slaves. Ainsi, dans une chanson de Moravie, le jeune homme prie sa fiancée de ne pas se marier avec un autre ; la jeune fille lui répond :

Comment pourrais-je me marier à un autre,
Puisque c'est à toi que j'ai juré l'amour,
J'ai juré la fidélité jusqu'à l'éternité éternelle,

O mon âme.

O viens, viens, viens vite,
Respire, respire, respire sur mon front,
Que ta respiration guérisse

Mon âme...

Presque toujours, ces liaisons finissent par un mariage qui, lui aussi, est un prétexte à quantité de chansons, jolies et touchantes, où la jeune mariée, coiffée du bonnet, fait ses adieux à sa maman.

Une fois mariée, la jeune femme reste fidèle à son mari. Dans une belle chanson slovaque, lorsque son mari lui demande :

Dis-moi, ma bien-aimée, quand finira notre amour ?

elle lui répond :

Notre amour finira le jour où je serai morte et où tu
[seras veuf.

et l'on peut l'en croire, car, parmi toutes les chansons tchécoslovaques que je connais, je n'en sais guère qu'une seule où la jeune femme slovaque, mariée contre son cœur, se plaint de son malheur, et c'est toute une tragédie intime :

Déjà, je suis mariée et tout est fini.
 Déjà, un joug pesant est attaché à mon cou.
 Il faut le porter jusqu'à ma mort
 Et oublier le temps où j'étais jeune fille.

O ma liberté, ô mon trésor,
 Mille fois je t'ai déjà pleurée.
 O ma liberté viens, reviens vers moi,
 Et console mon cœur attristé.

Lorsque je vois deux jeunes gens ensemble,
 Je ne sais plus que devenir.
 Dois-je m'en aller par le vaste monde
 Ou bien suivre le garçon aux yeux noirs ?

Même malheureuse dans le mariage, la femme tchécoslovaque ne se plaint pas et désormais elle devient une bonne mère, elle chante de douces berceuses à ses petits, et l'amour maternel remplit tout son être. Même mort et enterré, le cœur maternel continue à battre pour l'orphelin, témoin cette plainte qui est un morceau classique dans sa simplicité poignante et naïve :

L'ORPHELIN

A peine sur terre
 L'enfant perd sa mère.

Sitôt qu'il raisonne
Voit qu'on l'abandonne.

— Oh, papa ! mon père !
Montrez-moi ma mère. »

— Elle est enterrée
Pas loin de l'entrée. »

L'orphelin espère,
Court au cimetière.

D'une épingle, il creuse
La tombe poudreuse.

De l'ongle il gratte,
Tout en pleurs éclate :

— O, mère chérie,
Un mot, je t'en prie. »

— Non, je dois me taire
J'ai le front sous terre.

Une dalle écrase
Mon cœur qui s'embrase.

Rentre ! Une autre mère
Est dans la chaumière. »

— Non, cette étrangère
Ne vaut pas ma mère,

Trois fois elle tâte
Mon pain et ma pâte.

Vous, beurrée et fine
Faisiez ma tartine.

Quand elle me peigne
La tête m'en saigne,

Vous, peignant ma tête,
Me faisiez risette.

Mes pieds elle attrape
Au baquet et frappe.

Vous, dans l'eau qui brille,
Baisiez mes chevilles.

Lavant ma chemise
M'insulte et méprise.

Vous, lavant mes braies,
Chantiez, toujours gaie. »

— Enfant, cher et tendre
Rentre ! A l'aube tendre
Je viendrai te prendre. »

L'enfant rentre, appuie
Sa tête qui plie.

— Oh, père ! mon père !
Je revois ma mère.

Ma mère chérie
Pâle et si jolie. »

— Oh ! que veux-tu faire :
Tu n'as plus de mère.

Je ne vois personne
Et tu déraisonnes. »

— Oh ! papa, mon père
Préparez ma bière.

A Dieu, ma pauvre âme,
 Mon corps sous la lame,

Sous terre, pour faire
 La joie de ta mère. »

Premier jour, il tombe ;
 Deuxième, il succombe ;
 Troisième, entre en tombe.

Sur le cœur maternel, il existe une vieille complainte slovaque d'une étrange beauté et dont la traduction en prose ne peut donner qu'une faible idée. Elle date du temps des invasions turques en Slovaquie :

Dans une vallée, le vent souffle.
 Dans l'autre vallée, des flocons de neige volettent.
 Dans la troisième vallée, une veuve bâtit une maison,
 Bâtit une maison, peint des fleurs tout autour.
 Les Turcs passent, s'arrêtent devant la maison,
 S'arrêtent devant la maison, appellent la veuve :
 — Veuve, jolie veuve, laisse là ta maison,
 Laisse là ta maison et viens avec nous ! »
 — Monsieur, mon bon monsieur, j'irais volontiers.
 Mais j'ai mes enfants, mes pauvres orphelins.
 Où vais-je les mettre ? »
 — Mets l'un chez ton frère, l'autre chez ton beau-frère,
 Et le troisième, le tout petit, nous l'emmènerons. »
 — Mes enfants, mes enfants chéris, Dieu vous garde,
 Dieu vous garde : moi, je m'en vais. »
 — Petite mère chérie, donnez-nous un liard ou deux,
 Un liard ou deux pour acheter du pain. » [pied du mur,
 — Mes enfants, mes enfants chéris, asseyez-vous au
 Asseyez-vous au pied du mur, mendiez votre pain. »
 Arrivé au pied des montagnes, son fils se mit à pleurer,
 Son fils se mit à pleurer, son maître à se fâcher.

— Veuve, jolie veuve, si tu veux nous suivre encore,
Il faut laisser ton fils ici. »

La veuve aussitôt courbe un bouleau,
Y attache son fichu, y dépose son fils.

— Mon fils, quand le vent soufflera,
C'est ta mère, mon petit, qui te bercera.

Mon fils, quand la feuille tombera,
C'est ta mère, mon petit, qui t'habillera.

Mon fils, quand l'étoile se lèvera,
Tu te diras : voici ma maman qui vient. »

Et lorsqu'ils furent à deux bonnes lieues du bois,
Le Turc lui demanda : « As-tu donc du chagrin ? »

— Oui, j'ai chagrin, chagrin de mon plus jeune,
Mon plus jeune, ma petite fleur la plus chère. »

Et seulement quand ils étaient déjà loin, par delà les
Le cœur de la veuve lui fit soudain mal. [montagnes,

La veuve leva au ciel ses bras blancs :

Son pauvre cœur se fendit du chagrin de ses petits.

Mais on aurait tort de croire, d'après les citations que j'ai données, que toutes les chansons tchécoslovaques ont un air triste et mélancolique. J'ai déjà parlé de l'espièglerie et de la bonne humeur des chansons tchèques, qui ont souvent beaucoup d'esprit gouailleur. Dans les chansons traduites par L. Leger, Paul de Saint-Victor en a choisi un échantillon qu'il appelle « un petit chef-d'œuvre de malice railleuse et rustique ». J'en emprunte un passage : Un garçon faisait paître les chevaux ; le sommeil l'a surpris et les chevaux sont entrés dans les seigles. Son maître accourt et l'injurie :

« Que fais-tu, coquin, que fais-tu ?

Tes chevaux sont dans mes seigles !

— Je ne suis pas un coquin,
 Je suis le fils d'une honnête mère,
 Si quelque autre que vous me traitait ainsi,
 Je l'arrangerais bien.

J'ai servi sept ans chez vous
 Et je n'ai rien perdu
 Si ce n'est une cheville,
 Et je vous l'ai payée.

J'ai servi sept ans chez vous
 Et je ne vous ai rien volé,
 Si ce n'est un petit fromage,
 Et encore je suis tombé du grenier en le prenant.

J'ai servi sept ans chez vous
 Et vous ne m'avez rien donné
 Si ce n'est une vieille chemise,
 Et encore avez-vous pleuré en me la donnant.

J'ai servi sept ans chez vous
 Et personne n'a rien à dire sur moi,
 Si ce n'est peut-être votre Bietoulinka
 Mais ce n'est pas elle qui dirait rien.

Elle le voudrait
 Qu'elle ne le pourrait pas.
 Car c'est elle-même qui me conduisait
 Au jardin pour y cueillir des roses. »

Ah ! les garçons tchèques ! Fiers, hâbleurs,
 moqueurs, ils vont jusqu'à parodier les airs d'église
 pour confesser leur faiblesse envers le beau sexe :

O Seigneur mon Dieu,
 Ne me punissez pas trop.
 En me levant le matin
 Je prie très peu
 Je devrais bien me repentir,
 Mais les jeunes filles ne m'en laissent pas le temps...

Si leur belle les quitte, ils s'en consolent vite, car ils ne se piquent pas eux-mêmes d'une fidélité excessive :

Au château de Kourim,
 J'ai une jolie fillette,
 Je l'aime bien.
 Je l'aime bien, je l'aime bien,
 Tant que je l'ai dans mes bras.
 Aussitôt que je la lâche,
 Je songe à une autre.
 — J'en prends Dieu à témoin.

Il y en a il est vrai qui, par dépit, se font soldats, d'autres qui se font prêtres, comme ce jeune homme de Poutim, qui chante :

Comme je quittais la ville
 Près de moi passaient deux jeunes filles
 Qui disaient : Hé ! l'écolier !
 Tu n'es pas dans les premiers !

— Ne vous moquez pas, ô jeunes filles,
 Il vaudrait mieux me laisser tranquille,
 Car je ne puis vous aimer,
 Il me faut étudier.

Attends ma mie, quelle tristesse
 A Poutim je m'en vais dire la messe,
 M'en vais dire au Seigneur,
 La première en ton honneur.

A l'autel voici le livre d'heures
 Mon Annette sent son cœur qui pleure.
 Pour ton infidélité
 Va-t'en pour l'éternité

D'autres se contentent de souhaiter à l'infidèle que le « tonnerre la casse en deux » pour son amour perfide, mais, généralement, ils se consolent assez vite. Comme ce sont souvent les ragots des vieilles femmes qui sont la cause de la rupture, les plaisanteries, souvent assez cruelles, se rabattent sur leur dos. Ainsi, une chanson souhaite :

Aux vierges, des violettes,
 Aux jeunes gens, des roses,
 Des pâquerettes aux veuves,
 Des orties aux vieilles !

Aux vierges, le paradis,
 Aux jeunes gens, le ciel,
 Le purgatoire aux veuves
 Et l'enfer aux vieilles !

Une chanson slovaque s'apitoie avec ironie sur le sort des vieilles femmes en enfer :

Les pauvres vieilles femmes,
 Que deviendront-elles en enfer ?
 Celles qui n'ont point de dents,
 Comment feront-elles pour grincer ?

La chanson ne ménage pas non plus les méchantes femmes ; écoutez ce soupir d'un Slovaque :

Ma femme est peu tendre,
 Qu'en ferai-je, hélas !
 Mes bœufs, je peux les vendre,
 Ma femme, non pas !

Des bœufs, on réclame
Cent écus partout,
On a d'une femme
A peine cinq sous !

Un autre échangerait volontiers sa vieille femme contre une plus jeune, et offrirait encore au preneur un jardin potager et trois arpents de petits pois, à condition qu'on le débarrasse de ce « vieux prodige ». Un autre encore se plaint du mariage qui est « pire qu'une prison ». Car, la prison, papa ou maman l'aideraient à en sortir, mais seul le Bon Dieu peut débarrasser d'une femme.

Mais il faut en rester là, car je pourrais faire des citations à l'infini. Je voudrais cependant dire encore quelques mots sur un groupe de chansons slovaques qui méritent une attention particulière : j'ai déjà fait allusion aux *chansons de brigand* qui glorifient les exploits du légendaire brigand slovaque Yanosik et de ses onze compagnons.

Le personnage de Yanosik est historique. Il naquit à Tarchova, dans le comitat de Trencin. Son père, bien que serf, l'envoya faire des études à Kezmark. Un jour, appelé au chevet de sa mère mourante, le jeune séminariste rentre à la maison. Le magnat le fait appeler ainsi que son père, pour une corvée. Les deux hommes refusent, ne voulant pas quitter la mourante. On les emmène de force au château et le magnat fait donner cent coups de bâton à chacun

d'eux. Le vieillard expira sous les coups. On jeta le cadavre et le jeune homme tout en sang sur une voiture à fumier et on les ramena chez eux. La mère ne survécut pas à son mari. Une fois guéri, Yanosik ne rentra plus au séminaire : il réunit onze compagnons aussi hardis que lui et se réfugia avec eux dans la montagne, pour se venger des magnats, oppresseurs du pauvre paysan slovaque. Brigand noble et chevaleresque, fort et courageux jusqu'à la folie, il devint la bête noire des grands seigneurs hongrois. Bien qu'il n'eût jamais tué, il était redoutable aux riches ; par contre, il était très bon pour le petit peuple slovaque qui l'adorait et l'entourait de légendes : ainsi, on racontait qu'il possédait une ceinture, don d'une fée, et qui lui donnait la force de cent hommes. Lorsque ses compagnons lui amenaient un étudiant, celui-ci devait d'abord faire un sermon ; ensuite, Janosik le récompensait par un morceau de drap qu'on ne mesurait pas à l'aune, mais « d'un hêtre à l'autre », ou bien par quelques poignées de ducats et puis le relâchait. Pendant plusieurs années, Yanosik et ses « montagnards » bravèrent l'autorité et l'on fit vainement plusieurs expéditions militaires contre eux. Cependant, il finit par se laisser prendre, à cause de la ruse d'une vieille qui avait jeté des petits pois par terre pour le faire glisser. Il fut jugé, condamné à mort et supplicié à Kosice en 1713.

« Il avait, dit la chanson, trente-cinq livres de fer

aux pieds, et cependant, il dansa et fit sept fois le tour de son gibet.

« Et en dansant, il sauta encore, s'élançant au-dessus du croc où le bourreau devait le pendre. »

Dans la mémoire du peuple slovaque, le souvenir de Yanosik, symbole de la révolte contre l'injustice et l'oppression, persiste jusqu'à nos jours. Il y a une sombre grandeur dans certaines de ses chansons, dont je ne citerai que celle-ci :

Heï ! La forêt qui gronde
 Au bruit de l'ouragan !
 Fils d'un père honnête,
 Je dois être brigand.

Heï ! Je dois être brigand
 Pour venger les vices,
 Les crimes des seigneurs,
 Et faire justice.

Heï ! Pour faire justice,
 Pour sécher les larmes,
 Il n'y a qu'un remède,
 Châtier par les armes.

Le personnage de Yanosik a inspiré un drame à M. George Mahen et de belles pages de prose à Jirasek et à Milos Jiranek sans parler des poèmes slovaques de S. Chalupka, de Jan Botto et de Janko Kral.

Je suis loin d'avoir épuisé mon thème qui présente au point de vue psychologique, ethnologique, lin-

guistique, poétique et musical, toute une série de sujets d'études. Je crois cependant en avoir indiqué quelques-uns.

Par son lyrisme profond, par sa simplicité classique, par son esprit et par son ingénuité, la poésie populaire tchécoslovaque m'a semblé mériter cette attention, car nulle part le génie de la race ne se manifeste avec plus de sincérité.

LA POÉSIE TCHÉCOSLOVAQUE CONTEMPORAINE

Pendant tout le xix^e siècle, les littérateurs et les poètes tchécoslovaques étaient un peu comme ces soldats de l'Ancien Testament : d'une main, ils construisaient l'édifice de la littérature nationale, de l'autre, ils tenaient un glaive pour repousser les attaques de l'ennemi. Et encore ne suffisait-il pas d'être une sentinelle toujours en éveil : il fallait en même temps faire l'éducation du peuple, il fallait une prédication de toutes les minutes, un appel qui ne se lassât pas.

Mais surtout et avant tout, il fallait avoir la foi, une foi ardente, cette foi qui transporte les montagnes, pour accomplir le miracle de la renaissance d'une nation presque anéantie.

Et c'est, au milieu d'une époque utilitaire et matérialiste, une grande consolation que de voir triompher cette foi idéaliste, que d'assister à la victoire de l'esprit humain et de la poésie sur la force brutale et sur l'oppression.

Car, il ne faut pas en douter, si la nation tchécoslovaque a pu reprendre sa place parmi les nations libres de l'Europe, si l'antique Bohême a pu ressusciter, c'est parce que ses écrivains et ses poètes avaient, depuis plus d'un siècle, préparé la voie à ses hommes d'État.

Cependant, cette atmosphère de lutte politique et nationale, cette présence éternelle du danger, cette obligation constante d'être sur la défensive, cachait, pour les poètes, certains écueils. Elles auraient pu les entraîner à l'abus de la tirade patriotique, à une certaine étroitesse de vues dictée par le soin légitime de conserver le caractère national à l'abri des influences étrangères.

Le problème est d'ailleurs d'une importance capitale pour un petit peuple entouré d'éléments étrangers : comment garder le caractère spécifique de la race, comment rester fidèle aux traditions nationales sans se fermer au courant d'idées européennes ?

Théoriquement, la réponse est difficile. Mais tous les grands poètes tchèques ont su résoudre ce problème par une intuition de génie : tout en restant profondément Tchécoslovaques, ils sont devenus de bons Européens.

Et c'est de ceux-là que je veux parler pour tracer ici les silhouettes de quelques poètes tchécoslovaques contemporains dont l'œuvre, par sa valeur artistique, morale et philosophique, dépasse le cadre

étroit de leur pays et devrait appartenir à l'Europe entière.

Les vingt dernières années du XIX^e siècle ont résolu, d'une façon définitive, la question de la renaissance nationale tchécoslovaque. Il s'agissait, alors que les bases du développement futur étaient posées, d'approfondir les idées, de mettre toute la vie intellectuelle du pays à l'unisson de l'Europe moderne. L'époque du romantisme était finie. La vaste et admirable œuvre poétique de *Jaroslav Vrchlicky* (1853-1912), qui avait orienté la pensée tchèque vers l'Occident, avait à jamais empêché tout provincialisme étroit dans la littérature tchèque. Ce que Vrchlicky et son école ont fait dans le domaine de la poésie, le philosophe *T. G. Masaryk*, actuellement Président de la République, l'accomplit dans le domaine de la pensée. Il secoua les esprits, les consciences, les fit sortir de la torpeur et de la routine, et éleva l'idée nationale à une conception universelle :

« L'idée tchèque, disait-il, consiste à résoudre les rapports des hommes et des nations *sub specie æternitatis*. La nation tchèque, la nation des Frères Bohêmes, doit aspirer à l'infini. »

Le philosophe du réalisme humanitaire a trouvé un précieux collaborateur et ami en *M. J.-S. Machar*. *M. Machar* débuta en 1887. Ses trois premiers livres, réunis plus tard sous le titre collectif de *Confiteor*, sont pleins d'un pessimisme un peu mélanco-

lique, un peu moqueur, où il y a du Heine et du Musset. Mais bientôt le poète, que les circonstances ont forcé de s'expatrier pour vivre à Vienne, oubliant ses tristesses personnelles, adresse à sa patrie, comme jadis Ovide ses *Tristium ex Ponto*, vingt épîtres sous le titre : *Tristium Vindobona*. Quelques-unes de ces missives sont, avec quelques pièces de Neruda, de Bezruc et de Dyk, ce que l'inspiration patriotique et politique a donné de plus beau à la poésie tchécoslovaque. Il faut lire le poème *Au sommet du Kahlenberg* pour comprendre les sentiments d'affreuse amertume et de haine désespérée que la frivolité de la capitale danubienne inspirait aux Tchèques avant la guerre. Mais, à côté des pièces d'un patriotisme ardent et douloureux, le sens critique et l'amour courageux de la vérité dictent au poète des strophes pleines de sarcasmes violents contre la vie publique de son pays. Le même sens critique, appliqué à la vie sociale, lui inspire ce beau livre de commisération pour le sort de la femme, intitulé : *Ici devraient fleurir des roses...*

Une sérieuse étude de l'histoire a amené M. Machar sur une voie nouvelle : comme, jadis, Victor Hugo dans la *Légende des siècles*, comme Jaroslav Vrchlicky dans les *Fragments de l'Épopée*, il veut donner, lui aussi, sa conception de l'histoire de l'humanité. Mais chez lui, ce ne sera plus le rêve voluptueux d'un artiste romantique ou d'un philo-

sophe éclectique évoquant des scènes du passé pour le plaisir poétique : la synthèse philosophique de Machar sera en même temps une reconstitution, une critique et un jugement du passé. Aussi son cycle porte-t-il le titre : *La Conscience des siècles*. Avec un art très sûr et avec une rare force plastique il évoque et fait revivre les grands personnages de l'humanité et reconstruit les époques évanouies. Il se grise de la vie saine et radieuse de l'antique Grèce, il exalte Rome, la Rome des Empereurs, qu'il rend admirablement dans sa puissance et dans sa décomposition. Il adore la vie, la force et le soleil jusqu'à haïr cette religion ascétique, cette religion de la passivité et de la mort qu'il appelle le *poison de la Judée*. Libre penseur irréductible, il s'incline respectueusement devant le doux pêcheur galiléen, mais n'accepte ni sa morale, ni son Église.

Ce poète de la lignée voltairienne, qui est en même temps un brillant journaliste et un polémiste redoutable, a donné dernièrement deux livres relatifs à l'histoire de France : le volume intitulé *Eux* est une série de portraits et de scènes de la Révolution, tandis que l'autre, portant le titre : *Lui*, est consacré à Napoléon I^{er}. Ces deux volumes de vers font preuve d'une profonde pénétration de la psychologie de l'époque qu'ils reconstituent avec une vivacité surprenante.

Il était naturel que la jeune République ne laissât pas se morfondre à Vienne le poète qui a tant

contribué à sa création et qui connut, pendant la guerre, les « douceurs » des prisons autrichiennes. M. Machar a siégé, dès le coup d'État, à l'Assemblée Nationale Législative, et il a rempli, pendant cinq ans, les fonctions d'inspecteur général de l'armée tchécoslovaque, en collaboration intime d'abord avec le regretté général Pellé, puis avec le général Mittelhauser.

Machar a puissamment réagi contre l'éloquence quelque peu verbeuse de l'école de Vrchlicky. Se servant de la langue de tous les jours, très simple et très naturelle, il tombe quelquefois dans le défaut contraire, frisant dangereusement la prose. Mais il a le mérite d'avoir rendu au verbe sa valeur intrinsèque et d'avoir renouvelé le sens psychologique, social et démocratique dans la poésie tchécoslovaque. Espérons qu'il reviendra encore à la poésie, qu'il a délaissée depuis quelques années pour se consacrer entièrement à ses devoirs de soldat et de citoyen.

Vers la même époque où Machar envoyait de Vienne ses ardentes et amères missives, une autre voix retentit venant de Silésie, du pays noir de houille et de hauts fourneaux, pour attirer l'attention de Prague sur le sort des Tchèques de cette région. L'homme qui a poussé ce cri d'alarme et de désespoir se cachait sous le pseudonyme de *Petr Bezruc* (pron. Bezroutch) et n'a jamais écrit qu'un seul livre, *Les Chants de Silésie*, mais ce livre est

unique par sa force et par son originalité. C'est un terrible réquisitoire contre le régime autrichien qui écrasait les malheureux mineurs tchèques de Silésie sous le triple joug de germanisation, de polonisation et de l'exploitation sociale.

Tel un prophète de l'Ancien Testament, Bezruc surgit pour secouer les consciences endormies et pour lancer au visage de l'opresseur la terrible accusation de soixante-dix mille parias :

Moi, Pierre Bezruc, Bezruc de Tesin,
Musicien ambulancier et violoneux fou,
Révolté dément et chantre saoul,
Je joue et je chante pendant que les marteaux réson-
nent, De Vitkovice, de Frydlant, de Lipina.

La joie de vivre n'existe pas pour le poète : dès sa jeunesse, il porte dans son cœur une sanglante blessure : l'oppression de son peuple. Son violon n'a qu'une corde : la lourde respiration de soixante-dix mille frères condamnés à mort. Toute la souffrance de sa race s'est concentrée dans son cœur : il la chante en rythmes frustes, martelés, en une langue rude, colorée de patois silésien.

Il a su renfermer, dans son petit volume, toutes les doléances séculaires de sa race. Sur l'unique corde de son violon, le rhapsode anonyme du désespoir, de la haine et de la révolte a joué quelques airs qui marquent un des sommets de la poésie sociale contemporaine.

Avec la poésie de M. Antonin Sova (né en 1864)

nous quittons la manière réaliste. Il est vrai que ce grand poète symboliste et spiritualiste a débuté par de fins paysages dans le style du Coppée des *Promenades et Intérieurs*, mais il a bientôt changé de ton. Fils de l'époque névrosée de la fin du siècle, doué d'une sensibilité presque malade, il finit par se révolter contre la blessante réalité. Dans son *Ame brisée*, il créa le type du décadent tchèque ; c'est un type profondément différent d'un Durtal ou d'un des Esseintes. Ce n'est pas l'abus du raffinement, ce n'est pas le dégoût d'un rassasié qui tourmentaient les jeunes gens tchèques vers 1900 : leur énergie vitale était rongée autant par le doute et par l'analyse que par la faim intellectuelle. Ils étouffaient dans l'atmosphère trop provinciale de leur patrie opprimée et ils désespéraient à la pensée que jamais, peut-être, leur nation ne pourrait parvenir au plein épanouissement de ses forces. *L'Ame brisée* forme ainsi un des plus intéressants documents psychologiques de cette époque crépusculaire, de cette douloureuse crise morale que la jeune Bohême traversait à la fin du siècle dernier. Ce ne sont plus des vers, c'est du sang qui jaillit du cœur déchiré du poète en cette langue nouvelle, nerveuse, passionnée et merveilleusement musicale de ses *Tristesses apaisées*.

M. Sova a surmonté le pessimisme national qui embrumait ses vers. Lorsque, en 1897, le célèbre historien allemand Mommsen conseillait aux Alle-

mands d'Autriche de casser les crânes des Tchèques, le jeune poète lui répondit par une missive poétique, pleine d'un sublime orgueil patriotique, flétrissant avec indignation la rapacité insolente de l'impérialisme germanique.

Peu à peu, le poète surmonte les crises de pessimisme de sa jeunesse, il quitte les hauteurs glacées des solitudes où il s'était réfugié. Il revient dans la vallée terrestre, vers l'homme. Avec une force de visionnaire, il salue, en un noble élan lyrique, l'avenir heureux de l'humanité. Des livres de symbolisme social alternent avec des recueils de poésie intime, d'un lyrisme douloureusement tragique. Depuis les *Luttes et destinées* (1910), le poète a presque vaincu sa souffrance humaine; et comme purifié par sa douleur, il chante l'homme nouveau. Il se mêle aux foules, à la vie fiévreuse de l'époque moderne, il exalte l'énergie créatrice, le travail, qui est « la prière des bras ». Il a retrouvé la joie simple, ses souvenirs d'enfance; ses douleurs, rachetées, se sont couchées, « tels des fauves domptés », à ses pieds. Il s'incline humblement devant Dieu, il se penche vers la terre natale et lui déclare son amour (*Chants de mon pays*, 1918). Une sérénité ardente, une vague d'amour pour tous les vivants, si humbles qu'ils soient, une foi généreuse dans l'avènement final de la fraternité humaine baignent, comme une clarté radieuse, les derniers volumes du poète (*Fraternité saignante*, *Le Prin-*

temps du poète, Poèmes d'un cœur non égoïste, Espérances et douleurs).

Dans ce sublime élan qui fait de lui un frère de Verhaeren, M. Sova trouve un accent analogue à celui auquel aboutit l'évolution d'un des plus puissants poètes de l'heure présente, M. *Otokar Brezina* (né en 1868).

C'est dans un coin perdu de Moravie que ce rêveur des mondes inconnus vit parmi ses livres, loin de l'agitation de la vie littéraire de Prague. Fortement nourri d'études mystiques dans les textes hindous et chrétiens, possédant une connaissance très solide de la philosophie et de la science modernes, il a consacré sa vie solitaire aux rêveries métaphysiques de la plus haute envolée. En dix ans, de 1895 à 1905, il a publié cinq livres de poésie et un volume d'essais, et, ayant dit ce qu'il avait à dire, il s'est renfermé dans le silence et dans la méditation.

Son premier recueil, les *Lointains mystérieux*, était encore tout imbu de tristesse personnelle. Dans des rythmes majestueux où une savante esthétique parnassienne s'unit à une sensibilité toute moderne, le poète nous dit la monotonie grise de sa vie extérieure, l'éblouissante splendeur du rêve et les vertigineuses extases spiritualistes où son âme se réfugie. Mais à mesure qu'il mûrit, il se détache de la terre pour pénétrer plus avant dans les mystères de l'Inconnu. Sa poésie se purifie des derniers vestiges du limon terrestre pour planer, à

grands coups d'aile, dans les régions immatérielles de la pensée.

Tout en restant soumise aux lois de la logique, elle se transporte au milieu des mondes où elle observe, émerveillée, le fonctionnement mystérieux de ce Tout grandiose où rien ne disparaît sans renaître sous une forme nouvelle. Dans ces visions supraterrestres, le poète s'incline devant l'éternelle loi divine qui régit et unit, en une harmonie parfaite, tous les phénomènes de la vie cosmique. Il pense humblement à des milliers d'âmes fraternelles et chante d'extatiques hymnes en l'honneur de l'humanité qui pense, qui travaille et qui souffre, de cette humanité qu'il embrasse dans un élan de sublime fraternité. Son dernier volume : *Les Bras*, n'est qu'un hymne, solennel comme la voix d'un orgue, pour glorifier la Vie. La douleur de l'existence s'efface devant la foi métaphysique du poète qui s'écrie, touchant à l'absolu :

Pour le mystère de la douleur, de la mort et de la renaissance — il est doux de vivre.

Ce mysticisme sublime, on en trouve l'explication si l'on songe que Brezina, comme Sova d'ailleurs, est le fils de cette Bohême du sud qui avait été le berceau des réformateurs et des mystiques tchèques du Moyen Age. C'est cette flamme mystique qui consumait les âmes des Hussites qui semble jaillir des somptueuses strophes du plus grand poète tchèque contemporain.

Je passe aux poètes de ma génération, qui sont aujourd'hui en pleine maturité. Nous sommes sortis tous de cette époque névrosée de la fin du siècle. Toutes les influences, tous les systèmes, toutes les littératures ont inquiété notre jeunesse : le charme langoureux des symbolistes et des décadents français, le dilettantisme renanien, les brumes ibsésiennes, le mysticisme russe venaient tour à tour troubler nos vingt ans. Des problèmes sociaux et nationaux aggravaient nos crises morales, et le sentiment de l'indifférence de l'Europe pour la cause de notre nation nous poussait vers un pessimisme désespéré.

Les uns, séduits par la grâce morbide de la décadence, se réfugiaient dans la tour d'ivoire et chantaient mélodieusement l'inconsolable tristesse de leur jeunesse, la beauté chimérique du rêve et la vanité de l'illusion, la séduction de la mort et de la dissolution, comme ce malheureux *Karel Hlavacek*, mort de phtisie à vingt-quatre ans, ou *J. Karasek*, un des plus impeccables ouvriers du vers tchèque.

D'autres, réagissant contre cette atmosphère de serre chaude et de dépérissement, retournent à la vie, à la nature, à la réalité, à l'action. Ainsi, *Viktor Dyk*, qui est une des plus captivantes physionomies littéraires et politiques de la Tchécoslovaquie actuelle. Dès ses débuts, il se distinguait, parmi une génération qui affectait de se désintéresser de la politique, par un sentiment patriotique

très aigu. C'est ce sentiment qui fit de lui le poète de l'énergie nationale et la conscience vivante de la nation, et qui lui a assigné un rôle rappelant celui que Maurice Barrès a joué en France.

L'idée de l'honneur de la nation devint l'axe de sa pensée et de sa poésie. Pendant vingt ans, il poursuivit, par de cinglants sarcasmes, tout ce qui était mesquin et lâche dans la vie publique tchèque, brandissant très haut le drapeau de l'indépendance nationale. Aussi profondément que Bezruc, il souffrait de la douleur de sa race et de la honte de l'esclavage.

« Maudite soit la terre qui porte les lâches, s'écriait-il, et la mère qui leur donne la vie ! Maudit soit le bourreau qui martyrise sa victime, mais trois fois maudit qui se laisse martyriser ! » Il continua à défendre cet idéal pendant la guerre, et, du fond de la « tour de mort » de Vienne où il était emprisonné, il adressait à la nation son admirable missive : *La terre parle*, où, par sa bouche, la Patrie conjure ses fils de la défendre, de ne pas l'abandonner.

L'appel du poète fut entendu. M. Dyk a revu son pays. Il siégea à l'Assemblée Législative, il siégea au Sénat, où il continue d'être le gardien de l'honneur national, « poussé par un feu sacré qui est le stimulant éternel de l'évolution morale ».

Le rêve d'une patrie indépendante a également hanté l'œuvre lyrique d'*Otakar Theer*, interrompue pendant la guerre par la mort du poète, au moment

où son cœur chevaleresque, son audace intellectuelle et ses recherches des rythmes nouveaux ont donné les plus beaux résultats. Son idéalisme, qui avait choisi comme devise les mots *Quand même*, servant de titre à son dernier recueil, tendait vers l'absolu, avec une obstination et une volonté passionnées.

Il y a quelque chose de plus haut que la vie :
La mort pour la grandeur et pour la beauté.

Ces deux vers de sa tragédie *Phaëton*, gravés sur sa pierre tombale, résument les aspirations de ce beau poète, prématurément enlevé à la poésie tchèque.

Plus sobre d'expression, mais également passionné, M. *Karel Toman*, un de ces chemineaux maudits de la famille villonienne, aimés par les Muses, chante les révoltes et les mélancolies de sa jeunesse vagabonde dans des strophes concises d'un charme singulier. A mesure qu'il mûrit, son art atteint à une perfection et une pureté classiques. Les révoltes apaisées, la bonté, la sagesse et une simplicité profondément humaine se font jour dans l'œuvre de Toman : ce vagabond impénitent a su trouver, pour dire son attachement au sol natal, des accents inoubliables d'une éloquence retenue, virile et chaste.

L'étroite surveillance que l'absolutisme militaire autrichien exerçait pendant la guerre sur la littéra-

ture tchèque eut cependant une conséquence salutaire : elle nous a sauvé du fléau de la poésie patriotique. Les quelques pièces d'inspiration patriotique que nous ont données MM. Dyk, Kricka, en Bohême, le grand Hviezdoslav et Razus, en Slovaquie, n'ont rien à voir avec le genre de déclamations nationalistes : leur éloquence grave est toute intérieure. Le seul qui ait pu donner libre cours à son élan patriotique, c'est M. *Rudolf Medek*, dont le livre *Le Cœur de Lion* a été composé dans des circonstances toutes particulières. Parti au front en uniforme autrichien, M. Medek, jeune homme de vingt-trois ans, passa, dès les premiers combats, à l'armée russe et devint un des premiers officiers des légions tchécoslovaques en Russie ; il prit part à tous les engagements ainsi qu'à la légendaire retraite de soixante mille Tchécoslovaques à travers la Sibérie qui est une des plus admirables pages de l'histoire de la grande guerre. C'est en Sibérie, pendant la lutte avec les bolcheviks, qu'il écrivit son livre ; il chanta cette glorieuse anabase avec un bel élan pathétique qui n'a rien de faux parce que l'auteur a vécu ce qu'il chante, parce qu'il était prêt à signer son livre de son sang.

Le poète qu'une grande partie de la jeunesse d'aujourd'hui considère comme son maître et qui, bien qu'approchant de la cinquantaine, a le privilège de rester jeune, c'est M. *Stanislas K. Neumann*. Il a traversé une évolution des plus intéressantes.

Impliqué à dix-huit ans dans un fameux procès politique que l'Autriche avait intenté en 1893 à la jeune génération tchèque pour l'intimider, il connut la prison, qu'il évoque dans son livre de début, intitulé avec ironie : *Nemesis bonorum custos...* Puis il chanta, non sans quelque naïveté, mais avec une belle éloquence lyrique, sa haine et son mépris du bourgeois, ses juvéniles rêveries individualistes, ses utopies anarchistes, sa généreuse compassion pour les foules de prolétaires affamés et désespérés. Il eut des velléités décadentes ; il glorifiait Satan ; mais, un beau jour, il déserta la capitale, ses cénacles et ses cafés, pour aller s'installer en Moravie, au sein des forêts. Il devint un naturiste fervent. Il exalta le soleil, la nature féconde, puissante, créatrice, la vie trépidante des villes, avec son bruit de trolleys, de machines : de ces chants walt-whitmanesques, il n'y avait plus qu'un pas à la glorification des masses ouvrières, à la poésie collective, voire même collectiviste. M. Neumann est un de ceux qui ont le besoin de la révolte dans le sang : il siégea à l'Assemblée Législative, il passa même au ministère de l'Instruction Publique après le coup d'État, mais l'éternel révolté qu'il est a déserté le bureau pour aller organiser l'éducation intellectuelle de la jeunesse communiste. Il est difficile de dire où s'arrêtera l'évolution de cet esprit changeant, sans cesse à la recherche du nouveau. Toujours est-il que son

œuvre diverse et abondante contient une quantité de pages d'un beau lyrisme, d'une émotion très sincère et d'une éloquence admirable.

J'ai dû omettre, dans ce bref exposé, nombre de poètes de beaucoup de talent et qui feraient l'honneur de n'importe quelle littérature européenne. J'aurais dû parler des fins symbolistes comme MM. *Jan de Wojkowitz* ou *Jan Opolsky* ; j'aurais dû dessiner les intéressants profils de *François Gellner*, de *Georges Mahen*, de *Frania Sramek*, poètes de l'amour, de la femme et de la chair, de ses déceptions et de ses amertumes ; j'aurais dû présenter la poésie fruste, saine et robuste de *Joseph Holy* et de *Petr Kricka*, la subtilité raffinée de *Richard Weiner* et la virtuosité savante et tourmentée d'*Otokar Fischer*.

Je me borne à signaler l'étroite parenté qui existe entre la jeune poésie tchécoslovaque et les tendances du groupe unanimiste en France : sous ce rapport, le lyrisme simple et profond de M. *Miroslav Rutte* est très caractéristique.

Les derniers venus — je parle de la génération d'après guerre — sont encore trop jeunes pour qu'on puisse porter sur eux un jugement définitif. Ils semblent osciller entre un primitivisme un peu facile et entre les rêves de la religion communiste. Quelques-uns de ces poètes ont cependant écrit des pages qui dureront. Il faut, dès maintenant, retenir les noms de MM. *Hora*, *Seifert*, *Pisa*, *Nezval*, et, sur-

tout, celui de *Georges Wolker*, mort en janvier 1924, à l'âge de vingt-quatre ans, « avant qu'il pût, au combat, dégainer son cœur », comme il a dit lui-même dans l'épithaphe trouvée dans ses papiers.

Ce qui me paraît être certain, c'est que les jeunes sauront garder le feu du flambeau sacré que leur transmettent leurs grands aînés, pour défendre et pour maintenir la liberté reconquise de la nation.

PRAGUE ET LES POÈTES TCHÈQUES

Le premier chroniqueur de la Bohême, le vieux *Cosmas*, parlant de la fondatrice légendaire de la ville de Prague, *Libusa*, qui est pour les Tchèques un peu ce que sainte Geneviève est pour les Parisiens, ce bon vieux chroniqueur, dis-je, a mis dans la bouche de la princesse *Libusa* une prophétie qui débute par ce vers latin :

Urbem conspicio fama quæ sidera tanget [étoiles. »
« J'aperçois une ville dont la gloire s'élèvera jusqu'aux

Reprises par Smetana, et revêtues d'une mélodie dont son génie avait le secret, ces paroles ont, dans la dernière scène de son opéra *Libusa*, le sens d'une véritable prophétie et d'une ardente déclaration de foi et d'amour. Prague, sa gloire et sa grandeur sont devenues, pour les Tchèques, synonymes de la gloire et de la grandeur de la Patrie, et tous les poètes tchèques ont chanté leur amour pour la ville aux cent tours, la « petite mère » des villes, Prague

dorée. Ils l'aimaient d'un amour d'autant plus jaloux qu'elle était humiliée, bafouée, oubliée.

Aujourd'hui, Prague est redevenue la capitale vivante d'un pays indépendant. Le château de ses rois qui, majestueusement, domine la ville, et qui, désert pendant des siècles, ne servait plus que de retraite aux rois déchus ou ayant abdicqué, comme Charles X ou Ferdinand V, est rendu à la vie. Le Président de la République et le ministre des Affaires Étrangères l'habitent maintenant et les belles salles d'apparat s'animent, de temps à autre, d'une foule élégante.

Pendant de longues années, nous avons été accoutumés à regarder, tous les soirs, la masse sombre du château se dressant sur la vallée de la Vltava. Pendant des années et des années, nous avons toujours vu cette masse silencieuse s'ériger, obscure et muette, vers les nues, avec, au-dessus, les grands clochers de Saint-Guy qui étaient comme des bras élevés vers le ciel dans une prière muette... Ce fut donc une sensation étrange et poignante que de voir s'éclairer, le soir, aux premiers jours qui suivirent le coup d'État, cette file interminable de fenêtres. Ces petites pointes d'or qui s'alignaient au-dessus de la ville assoupie, c'était un peu comme des étoiles dont la lumière vacillante serait la promesse d'une radieuse journée.

Le quartier du château, Hradcany, a, il est vrai, perdu un peu de sa poésie mélancolique. Il y avait,

dans le silence désertique de ces vastes cours du château, je ne sais quelle grandeur-tragique. Mais une fanfare joyeuse de clairon mesurant la cadence des pas alertes d'une compagnie de fantassins tchécoslovaques, cela ne vaut-il pas mieux que la triste et mélancolique rêverie de la grandeur évanouie ? Et puis, il chante la victoire, ce clairon, et puis, il chante le présent et l'avenir, ce présent qui nous appartient, cet avenir qui est à nous, cet avenir qui doit être aussi grand que le passé.

Cependant, ce présent et cet avenir ont été préparés par de longues années d'un patriotisme ardent et douloureux, d'un amour profond de la Patrie et de sa vieille capitale aux destinées tragiques.

On comprendra mieux les sentiments que les Tchèques ont depuis toujours nourris pour Prague, en lisant quelques extraits des poètes. Je cite d'abord un passage tiré de Neruda : le poète Jan Neruda était enfant de ce quartier de Mala Strana si pittoresque à l'ombre de la cathédrale gothique, avec ses rues pleines de vieux palais déserts, qui montent à pic vers le château royal. D'antiques et mystérieuses légendes, de tragiques souvenirs historiques semblent peser sur cet amas de toits enchevêtrés, de pignons pointus, de balcons bizarres, de mornes couvents, de palais silencieux. Cette vieille Prague, comme Neruda l'aimait ! Chaque maison lui était familière, il connaissait chaque arbre des jardins princiers qui, deux fois l'an, ouvraient aux profanes

les lourds vantaux de leurs portes, il était amoureux de son quartier et comme halluciné par sa beauté grandiose et tragique. Tout enfant, chaque dimanche, il s'échappait de la maison paternelle pour monter au clocher de la cathédrale Saint-Guy qui domine la ville et ses environs. Voici comment il décrit lui-même ses escapades :

« Un escalier abrupt, en colimaçon : il y faisait noir comme dans un four ; de-ci, de-là, un tout petit jour donnant sur l'intérieur sombre du clocher. En quelques minutes, me voilà arrivé aux cloches. Une courte halte — le temps d'une brève caresse à la gigantesque cloche de Sigismond, le temps de tirer un peu la corde de sa voisine Josèphe, et de nouveau, à l'assaut, plus haut ! Mes genoux tremblaient, ma poitrine haletait, mais plus j'étais haut, plus je montais vite, jusqu'à ce que, soudain, la lumière se fit et j'entrai dans la galerie si brusquement que le guetteur sursauta et jura. Tout mon cœur frémissait, mes joues brûlaient, le souffle me manquait presque, mais — oh ! que c'était beau. Ah ! Prague, Prague, que j'aimais pour sa beauté avant même d'avoir pris conscience de ce sentiment, Prague était là, au-dessous de moi, baignée de lumière, de reflets bleuâtres, la Vltava, comme un ruban d'argent, la plaine, les collines tout autour, jonchées d'émeraudes et de saphirs — j'aurais voulu boire tout cela d'un long regard. »

Voici maintenant un passage du roman *Jan Maria*

Plojhar, de Jules Zeyer, passage qui révèle une autre forme de patriotisme douloureux et qui est aussi une déclaration d'amour à la ville de Prague. Le héros du roman se trouve en compagnie de quelques jeunes officiers, le patriotisme de *Plojhar* paraît superficiel à ces jeunes gens, il leur semble une bizarrerie d'un goût assez douteux. Son admiration pour les beautés de Prague était une pose aux yeux de ces aimables garçons à l'horizon étroit, pour lesquels Vienne, avec ses valse caressantes, avec son atmosphère de frivolité, avec son élégance banale, est la ville la plus séduisante du monde. *Plojhar*, qui est le type d'un désenchanté, d'un décadent, se décide à quitter Prague et à aller habiter une petite maison de campagne que sa mère lui avait léguée. Malgré lui, les officiers l'entraînent à passer une dernière soirée. Au cours d'une conversation, l'un d'eux exprime grossièrement, en présence de *Plojhar*, son dédain pour Prague; *Plojhar* relève le propos.

« Ah ! dit le Viennois avec un calme apparent, mais sa voix tremblait un peu, quel mélancolique marin ! Ne vous emballez pas, s'il vous plaît, si j'ai offensé votre Prague royale, comme vos ridicules journalistes aiment à l'appeler. »

Il prononça le mot « royale » d'un ton moqueur. « Nos journalistes sont peut-être ridicules, mais Prague n'en est pas moins une reine, répartit Jan-Maria; et ses yeux s'enflammèrent. Une reine humiliée, il est vrai, une reine qui pleure, telle Hécube,

sur ses fils déchus. Son manteau de pourpre est en haillons, mais c'est pourtant une reine, tandis que votre Vienne fardée, ornée de faux bijoux, n'est qu'une courtisane entretenue. »

Il parlait si haut que tout le monde s'était tu. Le Viennois se tut, lui aussi, un instant, puis, avec un ricanement grossier, il proféra une de ces insultes brutales que la racaille viennoise, à quelque classe sociale qu'elle appartienne, aime à lancer contre les Tchèques.

« Chien ! », s'écria Jan-Maria, lui jetant son képi au visage. Les deux adversaires sautent sur leurs armes. De furieux coups de sabre sont échangés. Lorsque les autres officiers réussirent à les séparer, tout deux étaient blessés. Le Viennois avait le visage balaféré, Jan-Maria était grièvement atteint à la poitrine. Le sabre avait touché les poumons...

Quand il quitte son lit après plusieurs mois de maladie, Jan-Maria sent qu'il ne vivra plus longtemps. Il se décide à aller mourir sous le ciel bleu de l'Italie.

Jaroslav Vrchlicky, quoi qu'on dise, est la plus noble figure poétique du XIX^e siècle tchèque. Malgré le cosmopolitisme de sa pensée qui planait sur tous les siècles et sur toutes les civilisations de l'univers, il était un patriote ardent. Nul n'a chanté avec plus d'émotion et de piété la Patrie tchèque, la majesté de ses forêts, la fertilité de ses champs, la beauté simple de ses hameaux ; nul ne s'est incliné plus

humblement devant cette reine majestueuse de splendeur ; nul n'a chanté avec plus d'enthousiasme grave ce pays « des larmes, du sang, des pensées et des actes, grand dans sa richesse, plus grand dans sa chute », cette vieille Bohême qu'il apostrophe ainsi :

« Assise sur un pré fleuri, consciente de ta puissance, tu t'adosses tranquillement contre les flancs abrupts de tes montagnes. — Les parois nus des rochers te servent de fauteuil gigantesque — ton front est enveloppé de forêts vierges en guise de voile ; — à tes pieds, frais d'humidité, un océan d'épis moutonne — jusqu'à l'horizon bleu, où montagne à montagne — ta garde impénétrable — étend le bras, comme pour danser une ronde. »

Et le cœur de ton cœur, cette admirable Prague !
 Qui n'y entendrait pas les battements de ton cœur ?
 Car elle est le trésor où ta main peut puiser
 Des bijoux pour ta robe, du pain pour ton esprit.
 Sois heureuse, ô mère, en la voyant florissante et
prospère ;
 Elle est vraiment ton cœur, ton haleine, ton esprit.
 — Le pays est le bras laborieux,
 Elle est le cerveau qui pense.

Le poète épris de la beauté de la forme, le grand magicien ès lettres qu'il était, le virtuose du vers tchèque voulait chanter la ville adorée en des vers d'une forme orientale, témoin ce ghazel :

D'une rose orientale puis-je fleurir ton front,
ô Prague ?

Et il semble au poète découvrir le Sort inconnu
de la Ville :

Ton sort immortel, ô Prague,
ton sort lui-même était devant moi,
noble et triomphant...
Et je vois... Peu à peu
les siècles s'évanouissent, et les armées nomades
dont l'armure sanglante scintillait au soleil...
Je vois disparaître ma triste époque
qui avait accepté la servitude,
et je vois disparaître dans les ténèbres
mon ombre et l'ombre de ceux que j'ai connus,
mais je vois naître des centaines
et des centaines d'hommes nouveaux,
en marche vers notre but,
partant, l'âme en révolte, vers la conquête,
se ruant en avant, puissants comme la foudre...
Sans interrompre la lignée,
ils nous suivent, ceux qui portent dans leurs têtes
les germes des rêves nouveaux...
Sans fin, ils marcheront vers l'éternité...
Les uns s'éteindront... mais d'autres flamberont...
Et, brandissant haut leurs flambeaux,
ils désarmeront ceux qui s'embusquent dans les téné-
[bres...

On dirait que le rêve des Millénaires hussites revit
dans l'âme du poète, compatriote d'ailleurs des
rêveurs Taborites, ce rêve un peu confus, mais si
généreux, d'un avenir meilleur de l'humanité... Et
Prague, la ville aimée, la ville tragique, la ville au
grand passé, marchera à la tête de l'humanité vers
cet avenir radieux.

Avec une éloquence plus sobre et plus précise,
mais animée de la même foi et du même amour, le

regretté Otakar Theer, dans son admirable poème
Ma Bohême, apostrophe la ville :

Toi,
Prague,
notre mère à tous,
cœur ardent, battant pour tous,
toi où, comme vers une cible, convergent
tous nos éclats de rire, et tous nos gémissements !
Puisses-tu rester ainsi,
fraîche et odorante,
toujours rajeunie d'un sang nouveau,
aspirant au sublime,
prête aux sacrifices,
puisses-tu rester ainsi —
pour le Passé qui erre sous tes arcades,
pour l'Avenir qui se trame au-dessus de tes cent tours !

M. ALOÏS JIRASEK

*Le véritable patriotisme, ce n'est pas
seulement l'amour du sol ; c'est l'amour
du passé.*

FUSTEL DE COULANGES.

Nulle part, peut-être, l'âme tchèque n'a trouvé une expression plus vraie, plus belle, plus harmonieuse que dans l'œuvre de M. Aloïs Jirasek, œuvre qui condense dans leur plénitude tous les désirs, toutes les aspirations, toutes les espérances, toute la foi, bref, tout le génie de la race. Le peuple tchèque l'a bien compris ; c'est dans les œuvres d'Aloïs Jirasek qu'il a appris à écouter la voix du pays natal, la voix d'innombrables aïeux qui sont nés, qui sont morts sur ce sol de la Patrie arrosé de leur sueur au labeur et de leur sang au combat. Le peuple tchèque aime ses œuvres, où il entend la parole douce et puissante de ses ancêtres, où il saisit l'esprit même de son histoire. Il n'est pas aujourd'hui de Tchèque quelque peu instruit qui ne connaisse au moins un livre de Jirasek.

Comme tous les grands créateurs, comme tous les grands hommes de la Tchécoslovaquie moderne, Jirasek tient par toutes les fibres de son être au sol du pays natal et au peuple dont il est issu. Il naquit le 23 août 1851, à Hronov, petite ville de la Bohême du nord-est, sur la frontière du Comté de Kladsko (Glatz), arraché par Frédéric II, avec la Silésie prussienne, à l'ancien royaume de Bohême. Le trait est à retenir : les patriotes les plus fervents dans tous les pays sont presque toujours venus des contrées frontières : il suffit de rappeler l'origine lorraine de Maurice Barrès. C'est un pays de rochers et de montagnes, riche en beaux sites, mais pauvre en terre labourable, un pays de petits fermiers et de tisserands. Le voyageur qui le traverse entend sortir de chaque maison le bruit d'un métier, devant lequel tous les membres de la famille, enfants ou vieillards, alternent depuis l'aube jusque fort avant dans la nuit. A l'époque de l'enfance de Jirasek, Hronov, qui est aujourd'hui un des centres de l'industrie textile de la région, était un petit bourg tranquille aux blanches maisonnettes de bois, couvertes de chaume ou de bardeaux. Sa maisonnette natale, blottie au-dessous de la grand'route, près de l'église au vieux clocher de bois, a subsisté malgré les changements survenus tout autour.

C'est dans ce pays que Jirasek, fils d'un petit boulanger, a passé son enfance de garçon pauvre. C'est à ce pays qu'il s'est attaché d'un amour

fidèle et touchant, c'est à lui qu'il a consacré une grande partie de son œuvre, et il y est toujours revenu, même lorsque le vieux bourg s'est transformé en une ville d'usines. L'ululement strident des sirènes n'a pas chassé le maître de ce beau coin de terre vers lequel l'appelaient tous les souvenirs de son jeune âge.

C'est le coin par où, jadis, Frédéric II descendit en Bohême ; c'est par là que, en 1866, Moltke mena ses régiments vers Sadova. A l'âge de quinze ans, Jirasek entendit les sons aigus des fifres prussiens et le grondement de la canonnade ; il vit le Kronprinz allemand traverser la place de Hronov et, après la lutte, sur les champs de bataille et dans les granges, des cadavres entassés.

De ces scènes, le futur peintre de larges tableaux guerriers a gardé un souvenir ineffaçable. Ces premières impressions développèrent chez lui le sentiment national qu'avait éveillé déjà un séjour dans la ville allemande voisine de Broumov, où il avait été envoyé au collège, pour apprendre l'allemand, selon la coutume du pays. Il termina ses études secondaires à Hradec Kralové, qui était un des foyers du nouveau mouvement patriotique et littéraire. Puis ce fut la Faculté des Lettres de Prague, où il étudia l'histoire et la littérature. Nommé ensuite professeur d'histoire au Collège de Litomysl, il y passa quatorze ans. Cette vieille petite ville provinciale, remplie de traditions historiques, ins-

pire les premières nouvelles dans lesquelles s'affirme sa maîtrise, surtout lorsqu'il dépeint la vie bourgeoise d'avant 1848, en tableaux d'un charme vieillot. Enfin il est nommé à Prague et il continue à écrire et à enseigner. Au bout de trente ans de professorat, il prend sa retraite pour s'adonner plus activement encore à la littérature. Telle est, dans ses grandes lignes, cette vie digne et simple, toute remplie d'un labeur ininterrompu, d'un effort artistique incessant.

Le génie d'Aloïs Jirasek est de ceux qui, comme des fruits, mûrissent lentement au soleil d'été pour avoir, à l'approche de l'hiver, toute leur saveur.

En effet, il fallut plusieurs années au jeune poète débutant de 1871 pour trouver sa véritable vocation épique.

D'abord il dut vaincre en lui les influences du romantisme, de Walter Scott, de Mickiewicz et de Kraszewski, qui avaient laissé des traces sensibles dans ses premières nouvelles et qui pourtant permirent à son premier grand roman, *Skalaci* (la famille des Skalak), de révéler déjà une force d'observation réaliste qui surprenait chez un auteur de vingt-trois ans. Le sujet de *Skalaci* est un épisode de la sanglante insurrection des paysans contre le comte Piccolomini à Nachod, en 1775. Dans ce récit de la lutte désespérée des pauvres paysans affamés contre le despotisme arbitraire du régime féodal, l'auteur aborda pour la première fois le problème

qui ne cessera plus de l'intéresser — celui du mouvement des masses populaires. Il reprendra un jour, dans *Les Têtes-de-chien*, un sujet semblable.

Peu à peu, il abandonne le romantisme qui attribue aux personnages représentatifs le rôle prépondérant dans l'histoire, car il comprend que, pour donner une idée juste et exacte d'une époque, il faut tenir compte du sourd travail des idées dans le peuple. Aussi ce ne sont pas les grands personnages historiques isolés à la façon romantique qui sont les héros de ses œuvres suivantes : c'est le peuple tchécoslovaque tout entier, dans sa gloire, dans son abaissement, dans son admirable renaissance.

Mais ce ne fut pas sans peine que Jirasek arriva à sa nouvelle conception du roman. Tenté par la grandeur de l'époque hussite pendant laquelle le petit peuple tchègue avait si héroïquement tenu tête à l'empereur, au pape, à toute l'Europe, il écrivit ce roman : *Une glorieuse journée*. Sa tentative était encore prématurée. Ce n'est qu'une première ébauche de l'œuvre qu'il composa quinze ans plus tard, le roman *Contre tous*, apothéose de l'héroïsme hussite.

Les années de préparation lui ont servi à écrire une longue série de nouvelles et de romans ; les montagnes natales, la vieille ville de Litomysl avec ses traditions, divers épisodes du passé de la Bohême en fournissent les sujets. Je ne puis ici les

citer tous et devrai me contenter de mentionner quelques-uns de ces ouvrages.

Dans *Les Contes de la Montagne*, il dessine vigoureusement, avec une sobriété saisissante, des types de paysans tchèques, sans dissimuler les travers de leur caractère, comme par exemple cet entêtement passionné, si caractéristique de la nature tchèque, que l'on trouve dans la nouvelle intitulée *La Race sauvage*. Le vieux paysan Kvirenc, brouillé avec sa famille, ne veut pas permettre à sa fille et à son gendre de puiser de l'eau dans son puits. Ceux-ci portent plainte et le tribunal décide en leur faveur. Furieux d'avoir perdu son procès, le vieux se jette dans le puits pour empêcher ainsi sa fille de boire de cette eau, dans laquelle son père s'est noyé.

Parmi les nouvelles inspirées par le séjour à Litomysl, j'en citerai qu'une, intitulée *Une Histoire de Philosophes*. L'expression « philosophe » est employée ici dans le sens d'« étudiant en philosophie ». La nouvelle, qui est un petit chef-d'œuvre de grâce mêlée de tragique, donne un tableau de l'effervescence et de la nervosité de la jeunesse des écoles tchèques aux approches de 1848. La petite ville aux mœurs encore patriarcales où se déroule l'action a fourni les modèles de quelques figures inoubliables : ce sont comme de fragiles porcelaines de Saxe que ce Monsieur Roubinek qui semble résumer en lui tout l'esprit borné de la

bureaucratie de Metternich, ou cette excellente Mademoiselle Élise, la bonne mère des « philosophes », ses pensionnaires¹.

Les idylles bourgeoises ne retinrent pas longtemps Jirasek. Peu à peu, allant plus avant dans l'histoire, il est séduit par le type du hobereau tchèque du xv^e siècle qui, ayant pris au temps des guerres hussites le goût des armes, se résigne difficilement à la tranquille vie de gentilhomme campagnard et préfère aller guerroyer avec les Polonais contre l'Ordre Teutonique ou même s'engager au service de l'étranger. C'est ici que se placent les ouvrages : *Au service de l'étranger* et *Le Bûcher de Tchevo*, qui montrent déjà une connaissance parfaite de l'art hussite de la guerre, art créé par Jean Zizka l'Aveugle. Plus tard, dans sa vaste trilogie : *La Confrérie*, Jirasek reprendra ce type de guerrier par goût et par habitude, et il créera des personnages d'une grandeur, d'une sévérité morale et d'une vaillance qui rappellent les classiques exemples de l'histoire romaine.

L'œuvre la plus importante de cette période est le roman *Les Têtes-de-chien*². C'est encore une œuvre de jeunesse (1884), et pourtant elle est, par la largeur de la manière épique, par la force de l'évoca-

1. Traduction française de M. CHOLLET (Ed. Orbis, Prague).

2. Traduction française de GEORGES TILCHER et E.-F. MALOUBIER, préface de H. JELINEK. Paris, 1923 (A la Société d'Édition « Les Belles-Lettres »).

tion historique, par l'intensité du pittoresque et de la couleur locale, très caractéristique du génie de Jirasek. Dans l'original, cette couleur locale est rehaussée par l'emploi du dialecte paysan, charme qui malheureusement échappe à toute possibilité de traduction.

Le titre du roman est le sobriquet de la vaillante tribu tchèque des *Khodes* qui habite la région de la Bohême limitrophe de la Bavière. Gardiens préposés à veiller sur les passages frayés à travers les immenses et profondes forêts de la Choumava, les *Khodes* avaient reçu des rois de Bohême, en échange de leurs précieux services, une liberté civique presque complète. Ils relevaient directement de la couronne, représentée par le grand juge royal qui siégeait au château des *Khodes* à Domazlité. Une tête de chien — signe de vigilance — ornait leur drapeau, d'où leur sobriquet. Après l'année fatale de 1620, Ferdinand II, au mépris des lettres de majesté accordées aux *Khodes* par ses prédécesseurs, vendit les libres paysans aguerris, pour une somme de 56.000 florins, au baron Lammingier qui les traita en serfs corvéables et taillables à merci. Soixante ans durant, les *Khodes* s'efforcèrent, par des insurrections et par des plaintes adressées à Prague et à Vienne, de défendre leurs libertés. En 1668, le fils du baron de Lammingier obtint, contre eux, un décret annulant leurs privilèges et les condamnant au « silence éternel ».

Une fois encore, cependant, ce silence fut rompu. Se serrant autour du vaillant Jan Kozina et du géant porte-drapeau Mateï Prjibek, les Khodes se soulevèrent, pour la dernière fois, espérant obtenir la justice. Ils furent vaincus et Kozina fut pendu sur la grande place de Plzein.

Avec une sombre force épique, M. Jirasek a évoqué ce tragique épisode de l'histoire nationale qu'on ne peut lire qu'avec une émotion profonde. Sans donner encore sa pleine mesure, le jeune romancier y fait déjà preuve d'une rare maîtrise dans la résurrection du passé, dans le dessin des caractères.

Cette maîtrise s'affirme dans le roman *Les Rochers* où le jeune maître s'est encore penché sur la douloureuse période qui suivit le désastre de 1620. Racontant le sort d'une famille noble d'émigrés, il sut présenter, dans un raccourci admirable, tout le tragique du sort de la nation après la bataille de la Montagne-Blanche. Malgré son profond sentiment de tristesse, il ne glisse jamais dans l'élégie sentimentale lorsqu'il dit le martyr de sa patrie. Bien au contraire, il cherche à deviner les gages d'un meilleur avenir, la force cachée sous les ruines, force qui n'apparaîtra qu'un siècle plus tard, lors de la grande renaissance nationale.

Dans les deux derniers romans qui, par la solidité harmonieuse de leur construction ainsi que par la profondeur du sentiment humain, appartiennent à ses meilleures œuvres, l'auteur était déjà parvenu à

posséder pleinement ses moyens artistiques. A une connaissance très sûre de l'âme humaine et à la science du passé il joignait un art également puissant de romancier réaliste. Dès lors il était de taille à aborder de grandes œuvres embrassant toute une époque. La forme d'un simple roman ne suffisait plus à ce dessein : il lui fallait désormais composer des cycles de romans.

L'époque hussite, la plus glorieuse page de l'histoire de Bohême, se présentait à l'auteur : tâche énorme dont seuls les historiens peuvent apprécier les difficultés. S'appuyant sur les recherches minutieuses du maître historien Tomek, il fit dans la trilogie *Parmi les courants* un tableau très pittoresque, très captivant en même temps que très vrai, des temps troublés qui précédèrent et déterminèrent le mouvement hussite. Toute l'époque est là : la vie à la cour, la vie universitaire, l'agitation religieuse ainsi que l'effervescence générale provoquée par les débauches du clergé et par l'insolence toujours croissante des étudiants et des maîtres allemands, auxquels les statuts de l'Université de Prague donnaient la prépondérance sur les Tchèques, en résumé, tout ce qui contribua à provoquer cette terrible explosion du patriotisme, de la fierté nationale, du sérieux moral et du zèle religieux qu'on nomme les guerres hussites. Cette œuvre, entachée encore çà et là de restes d'influence romantique, n'a pas de héros dans le sens courant

du mot. C'est une foule de personnages parmi lesquels on rencontre de grandes figures historiques, le roi Venceslas IV, l'archevêque Jean de Jenstejn, le jeune maître Jean Hus, le jeune hobereau qui devint plus tard le grand capitaine Jean Zizka ; mais ces hommes sont encadrés par une foule vivante, grouillante et bariolée d'étudiants, de prêtres, de courtisans, de bourgeois, de truands, de paysans, de laquais. C'est le pays entier qui est le héros du roman.

Depuis, Jirasek est resté fidèle à cette conception. Après avoir montré les causes de l'orage hussite, il a peint ensuite, dans le roman *Contre tous*, la plus glorieuse page de l'épopée tchèque, la conflagration elle-même. Profondément outragée et blessée dans son orgueil de race et dans son sentiment de justice par le supplice de Jean Hus, indignée de voir l'Église corrompue s'ériger en arbitre moral, la nation se leva et courut aux armes.

Dans le poignant tableau de la victoire des Hussites sur les Croisés à la Montagne de Vitkov, près de Prague, le roman s'élève et devient une apothéose de la force nationale triomphante. La description de la bataille est d'ailleurs un morceau classique et peut soutenir sans crainte la comparaison avec les plus célèbres passages de ce genre.

Cette évocation intégrale du passé est couronnée, dans la troisième partie du roman, par le tragique et sombre tableau du fanatisme sauvage de la secte

mystique qu'on appela plus tard les Adamites et qui fut cruellement exterminée par Zizka. Il serait difficile de citer des pages rendant avec la même intensité et la même sobriété la frénésie érotique, la fureur collective d'une masse en délire, avide de sang, hallucinée et excitée jusqu'à la folie par le fanatisme religieux. Seul, à mon avis, depuis Jirasek, le grand romancier russe M. Méréjkovsky a atteint cette puissance troublante dans son *Pierre et Alexei*, où il étudie les diverses aberrations mentales des sectes mystiques russes du xvii^e siècle.

Un troisième grand roman de Jirasek se rattachant à cette époque porte le titre *La Confrérie*, et le sous-titre *Trois rhapsodies*. Ce vaste triptyque dépeint la lamentable dissolution des dernières troupes hussites qui, tenant encore la Slovaquie, s'efforçaient de sauver l'héritage du jeune roi Ladislas des entreprises des Magyars conduits par Hunyad.

Jusqu'à ce roman, Jirasek s'était appuyé, dans ses ouvrages, sur les recherches des historiens tchèques comme Tomek et Sedlacek. Avec la *Confrérie*, il abordait un terrain vierge, inexploré, sauf quelques travaux d'historiens magyars, écrits avec un parti pris indéniable. Force lui fut donc de fouiller lui-même les archives et de faire la double besogne de savant et de romancier. Il la mena à bonne fin et créa une œuvre à la fois d'érudition et d'imagination, de savant et d'artiste.

Historien impartial, il suit la décadence et la décomposition fatale de la Confrérie, depuis la glorieuse victoire remportée par elle sur Hunyad, depuis les belles journées où le capitaine tchèque Pobera de Lom avait osé brûler les faubourgs mêmes de Budapest, jusqu'à la dispersion complète des troupes démoralisées, l'austère rigueur hussite de leurs chefs s'étant laissée amollir par les charmes d'une belle Hongroise catholique qui les trahit. Par ce personnage séduisant de la traîtresse « Maria la Hongroise », l'auteur, à qui on aurait pu faire le reproche de ne peindre que l'amour idyllique, a créé un beau type de femme sensuelle et passionnée avec tout son charme félin.

Dans ce livre, l'art épique de Jirasek atteint à son apogée. Ces farouches condottieri hussites, tchèques et slovaques : Jiskra, Pobera, Talafus, les frères Kozic, Aksamit, sont campés avec une sûreté, avec une vérité surprenantes. On vit avec eux ; on entend leurs cris de joie, de fureur, de haine et d'amour, leurs lourdes plaisanteries ; on voit leurs gestes, on comprend leur engouement pour la vie guerrière, et l'on finit par aimer ces rudes gaillards qui, au fond, ne sont que de bons garçons naïfs, terriblement braves. On ne peut s'empêcher d'admirer la force créatrice de l'auteur, qui a su ressusciter et faire revivre ces figures oubliées, et l'on partage sa mélancolie au spectacle de tant d'héroïsme inutilement gaspillé.

Après avoir célébré, dans cette série de romans hussites, l'héroïsme guerrier de la nation, Jirasek voulut s'incliner devant un autre héroïsme, tout d'abnégation, de sacrifice, de travail et de dévouement à l'idée nationale. Dans les cinq grands tomes de son roman *F. L. Vek* il a érigé un monument à ces obscurs ouvriers qui accomplirent le miracle de la renaissance tchèque à l'aube du XIX^e siècle, à ces héros presque anonymes qui réussirent à réveiller la conscience du pays engourdi par deux siècles d'oppression et de germanisation. Cette vaste composition groupe autour du protagoniste — un humble patriote — toute une cohue de personnages et reconstitue avec une étonnante fidélité historique toute la vie de Prague à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Le fin connaisseur du « rococo » pragois a su rendre, tantôt avec humour, tantôt avec émotion, le charme d'une époque crépusculaire, éclairée déjà par la lueur des temps nouveaux. L'œuvre entière est édifiée sur les résultats des recherches historiques personnelles de l'auteur ; néanmoins, la poussière des archives n'a nullement altéré l'éclat et la fraîcheur de l'ouvrage. Le vaste et beau tableau de mœurs intitulé *Chez nous* est consacré à la chère province natale du maître. Là, peu à peu, nous assistons à son réveil. Et l'éveilleur, c'est le curé Havlovicky, une âme pure, un noble idéaliste qui souvent souffre au milieu de ses paroissiens bornés, intolérants et

superstitieux. Nous suivons pas à pas son dévouement, ses efforts pour assurer un meilleur avenir au peuple qu'il instruit, au peuple dont il améliore l'existence sociale et dont, enfin, il réveille la conscience nationale. C'est une œuvre touffue et exquise à la fois, où l'auteur nous apprend tout sur la vie, les mœurs, l'âme et le caractère du peuple. Il nous dit l'admirable endurance du pauvre montagnard dans sa lutte éternelle contre la terre peu fertile, l'existence des malheureux tisserands exploités par les entrepreneurs, la passion fatale qui entraîne ces pauvres diables au dangereux métier de contrebandier, l'oppression féodale, l'absolutisme de Metternich : c'est toute l'époque qui revit dans ce roman auquel l'expérience, les traditions de famille et les souvenirs personnels de l'écrivain prêtent un accent inimitable de profonde vérité.

A l'époque d'humiliation qui suivit la défaite de la Montagne-Blanche, Jirasek avait déjà consacré plusieurs œuvres, notamment les *Têtes-de-chien* et *Les Rochers* ; mais il attendit jusqu'à sa soixantième année avant d'aborder dans son ensemble ce sujet tragique de la patrie crucifiée. Ce n'est qu'en 1915 qu'il donna, dans le roman *Les Ténèbres*, un tableau grandiose de la Bohême meurtrie, ligotée, plongée dans un sommeil léthargique et livrée sans défense au fanatisme des Habsbourgs et de leurs acolytes jésuites. Jamais le travail de l'historien et celui de l'artiste ne se sont fondus dans un ensemble aussi

parfait. Par la composition magistrale qui embrasse la vie du pays sous tous ses aspects, par le large souffle épique, par le poignant intérêt romanesque, psychologique et idéologique, ce livre seul suffirait à assurer l'immortalité à son auteur. La critique la plus farouche a dû s'incliner devant cette œuvre si profondément humaine qui réalise, à côté de *Salammbô* et de *Guerre et Paix*, un nouveau type de roman historique.

Paru au commencement de la guerre, ce livre est devenu une sorte de bible où le peuple tchèque, aux heures les plus angoissantes de la grande épreuve qui devait lui apporter la liberté ou le replonger à tout jamais dans l'esclavage, a puisé le réconfort moral et la foi dans l'avenir.

Pendant la guerre, la censure autrichienne saisit le premier volume du roman *Le Roi hussite*, inspiré par la grande figure du roi Georges de Podiebrady. Avec la même maîtrise que dans *Les Ténèbres*, l'auteur, triomphant des difficultés de son thème où la diplomatie et la politique tiennent une place si grande, évoque les préliminaires de la lutte engagée par le Roi de Bohême contre le Pape d'un côté et contre l'hérésie des Frères Moraves de l'autre. Le public tchèque attend avec impatience la suite de ce roman, qui doit comprendre trois volumes.

A plusieurs reprises, le grand poète épique s'est montré un puissant dramaturge.

Sa première pièce, *La Voïnarka*, en donnant un

tableau très vivant des mœurs villageoises expose un conflit tragique de l'amour et de la tendresse maternelles dans le cœur de la femme. Il y a dans son drame *Un Père*, pièce rigoureusement réaliste et d'une solide construction, des scènes d'une sombre grandeur et des caractères dessinés avec une force rare. Dans le personnage central du vieux paysan bigot et rapace, l'auteur a créé un type profondément humain, car son avarice, qui ne recule devant aucune dureté, même envers ses enfants, lui est dictée par un désir invincible de reconquérir le sol que ses pères avaient possédé. Cet étrange attachement à la terre, si fréquent chez les paysans, entraîne la mort de son fils et la ruine de tous ses espoirs. *Un Père* a été représenté, en janvier 1920, au Théâtre du Parc à Bruxelles (trad. H. Jelinek).

Le reste du théâtre de M. Jirasek a été écrit, pour ainsi dire, en marge de son œuvre de romancier et la complète. Ainsi *L'Émigré* traite du douloureux conflit de la foi et du patriotisme chez les descendants des tchèques protestants exilés. Jadis, leurs pères avaient dû quitter le pays avec Comenius ; les fils revenaient avec les armées de Frédéric II qui apportaient, il est vrai, la liberté de la conscience, mais en même temps la germanisation complète. La trilogie dramatique. *Jean Hus, Jean Zizka, Jean Rohac* donne, sous forme d'une série de scènes puissantes et profondes et dans un raccourci drama-

tique, tout le sens philosophique de l'époque hussite. Se souvenant de la destinée tragique des Slaves de Poméranie, due en grande partie à leurs discordes intestines, et voulant donner à ses compatriotes un sérieux avertissement, il compose la poignante tragédie *Gero*. Enfin, sa *Lanterne*, apporte au répertoire tchèque une œuvre des plus charmantes. Dans ce conte dramatique, la grâce fragile et mièvre du XVIII^e siècle est très heureusement combinée avec le charme mystérieux des légendes populaires et on a eu raison de dire que c'est le *Songe d'une nuit d'été* rêvé par un Tchèque. Une sérieuse allégorie du destin national est cachée dans ce riant conte de fées, sans toutefois en détruire l'illusion poétique. Deux volumes de *Mémoires* complètent l'œuvre de l'écrivain dont nous n'avons cité que les livres les plus caractéristiques. Ses œuvres forment jusqu'à présent 44 volumes.

J'ai dit que l'œuvre de Jirasek tient par toutes ses fibres au sol natal, à l'histoire du pays, aux traditions et aux idées qu'à consacrées le sang des ancêtres. Par cette inébranlable fidélité à l'idéal de la liberté nationale qui l'inspire tout au long, Jirasek était destiné à devenir un apôtre d'énergie nationale. Le sort lui a réservé une grâce rare : après avoir, pendant quarante ans, éduqué, consolé et fortifié le cœur de sa nation en évoquant son glorieux et triste passé, il fut appelé à entrer lui-même activement dans l'histoire. Aux heures les plus som-

bres de la grande guerre, quand de nouveau se jouait le sort de la nation tchécoslovaque, tout le pays, spontanément, salua comme son chef intellectuel l'écrivain qui était la vivante incarnation de ses aspirations vers la liberté.

Tandis que dans les plaines de la Russie les soldats tchécoslovaques, instruits par ses romans, accouraient sous le drapeau blanc-rouge et se groupaient autour de M. Masaryk pour accomplir l'incroyable et héroïque anabase de Sibérie, le vieux maître, le premier, signa le manifeste des écrivains adressé aux hommes politiques fléchissants, et le 13 avril 1918, dans une manifestation inoubliable, leva son bras pour jurer, au nom de la nation, fidélité à l'idéal de la liberté. C'est à lui que le général Gaïda dédie ses mémoires de l'immortelle campagne des légions tchécoslovaques en Sibérie. C'est par sa bouche que les écrivains tchèques souhaitent la bienvenue au Président Masaryk le jour où le grand exilé rentre dans la capitale libre d'une République indépendante. Membre de l'Assemblée Législative, il fut bientôt élu sénateur de Prague, nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Prague et citoyen de presque toutes les villes tchèques de la République. Son buste est placé au foyer du Théâtre National et le soixante-dixième anniversaire de sa naissance fut une véritable fête nationale.

Malgré tous ces honneurs, M. Jirasek est resté ce qu'il a toujours été : un homme exquis de bonté et

de simplicité, qui n'est heureux que lorsqu'il peut se réfugier dans sa modeste petite maison de campagne au fond de ses montagnes natales de Hronov où, tout jeune, il a gardé les vaches et les chèvres de son père.

Arrivé au seuil de la vieillesse, le grand rénovateur du roman historique peut tranquillement regarder en arrière : peu d'écrivains ont si bien mérité et de l'art et de leur patrie.

L'ŒUVRE DE M. K.-M. TCHAPEK-KHOD

Il semble que le nom de Tchapek soit destiné à faire pénétrer la littérature tchèque à l'étranger. On connaît déjà celui de Karel Tchapek, le jeune et brillant dramaturge dont les pièces, traduites en douze langues, font le tour du monde. Cependant, on aurait tort de confondre l'heureux auteur de *R. U. R.* avec M. K.-M. Tchapek-Khod, qui est un des plus puissants et des plus originaux romanciers de ce temps.

Né en 1860 près de Domazlitse, en Bohême, M. Tchapek-Khod est issu de la vaillante race de Khodes dont M. Aloïs Jirásek, dans les *Têtes-de-chien* avait chanté l'héroïsme¹. Si M. K.-M. Tchapek a ajouté à son nom de famille ce qualificatif de Khod, c'était non seulement pour empêcher la confusion avec son jeune homonyme, mais encore pour témoigner de sa fidélité aux traditions de sa race.

La carrière littéraire de M. Tchapek-Khod est des

1. Cf. plus haut, l'étude sur A. Jirasek.

plus intéressantes. Ayant débuté dans le journalisme politique, il acquit la réputation d'un polémiste redoutable et redouté, d'un critique d'art pénétrant et averti, mais son roman *Au fond de la troisième cour*, et ses nouvelles n'obtinrent qu'un succès d'estime. Ce n'est qu'à l'approche de la cinquantaine qu'il attira, avec son roman *Gaspard Lén, vengeur* (1908), l'attention de la critique. On comprit qu'on se trouvait en présence d'un robuste talent de trempe balzacienne, d'un génie original, reflétant la vie un peu déformée, comme dans un miroir concave, mais avec une force d'expression et avec une intensité surprenantes. Ayant affirmé sa puissance dans plusieurs volumes de nouvelles, l'auteur lance, coup sur coup, trois grands romans : *La Turbine*, *Les Aventures d'Antoine Vondreïts, poète*, et *Indra père et fils*, qui le placent d'emblée au premier rang des romanciers tchèques contemporains et en font le véritable créateur du roman pragois. Que nous sommes loin, dans son œuvre, de ces personnages idylliques de la petite bourgeoisie de Prague qu'évoquait jadis Jan Neruda dans ses classiques *Contes de Mala Strana* et, suivant ses traces, M. M. Ignace Herrmann et M. A. Simacek ! Et combien les héros en chair et en os de M. Tchapek diffèrent des ombres dont le néo-romantisme de M. Jirji Karásek avait peuplé la vieille cité gothique et baroque, ou bien, enfin, des fictions mondaines de Václav Hladik ! M. K.-M. Tcha-

pek-Khod a eu le courage et la force de voir la cité moderne surgir de ces assises, avec ses accès d'américanisme, avec sa pulsation fiévreuse. Il sait mêler, avec une fantaisie des plus capricieuses, la vie moderne à la poésie et au pittoresque des vieux quartiers, sans dédaigner le piment de l'élément populaire et faubourien. Je connais peu de romanciers capables d'évoquer, avec la même acuité de vision des foules entières d'individus appartenant à tous les milieux, à toutes les conditions, depuis les artistes jusqu'à la plus basse pègre, et moins encore qui soient capables d'enchevêtrer, au cours de l'intrigue romanesque et de la façon la plus naturelle du monde, le sort de ces représentants des classes les plus diverses.

Il y a, dans l'observation de M. Tchapek-Khod, un besoin presque scientifique de documentation précise. Il possède des connaissances qui étonnent les spécialistes dans tous les sujets — et Dieu sait s'ils sont nombreux et divers ! — qu'il lui arrive d'effleurer. Cette supériorité l'entraîne quelquefois à des longueurs, mais il en résulte une richesse de vocabulaire presque rabelaisienne, donnant à sa langue une saveur sans pareille.

Si, dans *La Turbine*, il étudiait la grandeur et la décadence d'une famille de grand industriel pragois, avec un intérêt de naturaliste et avec une sorte d'impassibilité morale, l'auteur s'élève à un tragique émouvant dans ce vaste tableau de la vie de

bohème pragoise qu'est son *Vondreïts*. Là, M. Tchapek-Khod se montre un puissant évocateur non seulement de la réalité extérieure, mais de l'âme humaine en lutte désespérée contre la fatalité qui, chez lui, prend toujours un caractère de méchanceté grimaçante. On dirait presque que, par un parti pris de pessimisme, il trouve un plaisir amer à dépeindre de pauvres créatures humaines se débattant, impuissantes et grotesques, sous la dure poigne du sort et que sa face se contracte, à ce spectacle, d'un rictus mi-douloureux, mi-diabolique. C'est avec une précision de mathématicien, avec une logique imperturbable, qu'il conduit l'intrigue pour mener ses personnages à la catastrophe finale, laissant le lecteur haletant et écrasé par la puissance de son imagination créatrice, à preuve cette dernière partie de *Vondreïts* où le tragique mêlé de grotesque s'élève à une véritable grandeur.

Le héros du roman, Antoine Vondreïts, pauvre poète famélique dont le talent a sombré dans des vapeurs alcooliques et qui a passé sa vie à se débattre contre la misère et contre l'humiliant esclavage de la chair où le tient une grossière juive, servante de cabaret, meurt phthisique et se marie, *in articulo mortis*, avec cette créature à laquelle, toute sa vie, il voulait échapper. De cette scène, l'imagination de l'auteur a su faire un tableau d'un grotesque sinistre et que seul, un puissant cerveau d'artiste a pu inventer.

Cette puissance d'imagination constructive et fantaisiste à la fois se fait jour, avec plus d'éclat encore, dans le roman *Indra père et fils*. Rarement la cruauté raffinée de la fatalité a été exprimée avec autant de force que dans l'histoire invraisemblable et pourtant si logique des deux Henri (Indra) Pavák, père et fils. Le roman est en même temps une pénétrante étude des mœurs pragoises pendant la guerre. La scène où, dans un café, deux officiers autrichiens à demi ivres provoquent Henri Pavák fils qui, absorbé dans une conversation amoureuse, avait omis de se lever pendant que l'on jouait l'hymne autrichien, restera documentaire, aussi bien que ses conséquences tragiques pour le héros du roman : cassé de son grade d'officier de réserve, envoyé au front comme simple soldat, il paie de la perte de la vue l'audace d'avoir désobéi à un officier austro-allemand. Mais cela n'est plus du roman : c'est de la réalité que nous n'avons que trop vue et qui, souvent, fut plus cruelle encore. Je n'aurais qu'une critique à formuler à propos de ce remarquable ouvrage, critique que l'on pourrait adresser d'ailleurs à tous les autres romans de l'auteur : quelquefois, les épisodes prennent des proportions qui compromettent un peu l'équilibre de l'ensemble, malgré la saveur, l'esprit et l'originalité dont M. Tchapek-Khod ne se départit jamais.

Vilém Rozkotch, qui suivit « Les Indra », est l'histoire d'un sculpteur de talent qui, las de manger

de la vache enragée, poussé par son fougueux tempérament, fait des efforts pour sortir de la bohème et de la misère du faubourg natal et pour se caser dans les milieux de la bourgeoisie aisée. Ce jeune arriviste malgré ses mésaventures tragi-comiques et toutes ses défaillances, reste sympathique. Après un mariage grotesque avec une jeune fille bourgeoise et hystérique il retombe, plus pauvre que jamais, dans les bas-fonds de son faubourg où on rejette l'apostat : lorsqu'il veut s'approcher de nouveau de la jeune faubourienne qui avait été sa maîtresse et son modèle, et qui avait inspiré sa plus belle œuvre, elle le repousse froidement, lui lançant à la tête le mot de « salaud ». Mais Rozkotch est déjà trempé dans les plus rudes épreuves : son passage dans les milieux des parvenus n'a altéré ni sa probité foncière, ni sa robuste santé morale, ni sa conscience d'artiste. Fortifié par ses désillusions, il repartira un jour, avec plus d'énergie encore, à la conquête de son idéal d'artiste qui a survécu, immaculé et radieux, dans son cœur, malgré toutes les vicissitudes de son équipée. Car Rozkotch est comme un arbre à qui on a coupé le branchage inutile : il poussera plus haut, droit vers le soleil.

Mais les romans de M. Tchapek-Khod ne se racontent pas, et qui a dit les aventures de son héros n'a rien dit ; car chacun de ses romans est une évocation de la vie multiple et infiniment variée de la cité, et c'est précisément cette « multiplicité »

de la vie, si j'ose m'exprimer ainsi, pour parler avec l'auteur lui-même, qui est, pour lui, le plus haut précepte de la composition. Il veut, d'après son aveu, « épuiser, jusqu'au fond même, le courant de la vie pragoise à une certaine époque et ne rien omettre de ce qui, dans les aventures de Rozkotch, peut aider à mieux évoquer les deux milieux différents, celui dont il est sorti et celui dans lequel il est entré ». Ainsi, il brosse, autour de son héros, tout un monde qui vit, qui respire et qui grouille, et, suivant l'exemple de Balzac, il introduit dans son roman des personnages de ses ouvrages précédents, pour accentuer davantage la continuité de la vie. Si j'ai formulé quelques réserves sur l'architecture des ouvrages antérieurs à *Rozkotch*, je suis heureux de constater que les digressions ont disparu dans celui-ci, aussi bien que dans ce petit chef-d'œuvre *L'Humoresque*, qui est composé avec un art consommé, comme une sonate, sur le thème de la célèbre « Humoresque » de Dvorak. Il faut citer encore le petit roman *Le Moulin à vent*, qui est, sous la forme romanesque, une très originale confession de l'auteur sur sa conception de l'art et sur sa façon de travailler, et, parmi les recueils de nouvelles, le livre intitulé *Ad hoc!* où il n'y a pas de nouvelle qui ne renferme une tragi-comédie et qui n'ouvre une profonde perspective sur le gouffre de l'âme humaine.

LE ROMAN DE GUERRE TCHÈQUE

La libération du peuple tchécoslovaque n'est pas un fait dû uniquement à la constellation politique pendant et après la grande guerre : une préparation morale et qui s'est poursuivie depuis plus d'un siècle a précédé la reconstitution, sous une forme moderne, de l'ancien royaume de Bohême. Cette œuvre de préparation morale de la nation fut accomplie, avant tout, par la littérature.

Nulle part l'influence de la littérature n'a été plus profonde qu'en Tchécoslovaquie, et si la nation peut, aujourd'hui, respirer librement, si elle a retrouvé sa place au soleil, c'est à ses littérateurs et à ses poètes qu'elle le doit, autant qu'à ses hommes politiques. C'est la littérature qui a façonné l'âme de la jeunesse, de cette jeunesse qui a formé les admirables légions tchécoslovaques en Russie, en France, en Italie. Depuis plus d'un siècle, tous les poètes, tous les romanciers, tous les dramaturges de valeur avaient été hantés de l'idéal de la liberté nationale. L'idée de la Patrie, glorieuse jadis,

ligotée, humiliée et bafouée à présent, était pour ainsi dire l'idée fondamentale de la littérature du dix-neuvième siècle. Ce thème éternel, tous les poètes, tous les romanciers le reprenaient tour à tour, depuis le chantre de la solidarité slave, Jean Kollar, jusqu'au poète symboliste Antonin Sova et au farouche barde silésien Petr Bezruc. Les grands poètes cosmopolites Jaroslav Vrchlicky et Jules Zeyer eux-mêmes sentent la cuisson du fer rouge de la servitude nationale et ils sont, au fond, d'ardents et douloureux patriotes. Les plus spirituels des poètes tchèques, Karel Havlicek, Jan Neruda, J. S. Machar et Viktor Dyk, trouvent, dans la politique même, une source vivante d'inspiration lyrique. En Slovaquie, le puissant Hviezdoslav et le délicat Ivan Krasko ont des accents presque prophétiques pour stimuler la haine de leur peuple contre l'impitoyable oppresseur magyar. En Bohême, Aloïs Jirasek crée une forme nouvelle du roman historique pour évoquer la grandeur du passé national, et devient l'éducateur des générations qui ont réalisé la reconstitution de l'État national.

Il est donc naturel que, la liberté une fois reconquise, on n'oublie pas ces traditions. Malgré notre indépendance, nous ne nous sentons pas assez en sûreté pour ne plus songer à garder ce trésor acquis au prix de tant de sacrifices. Les terribles épreuves de la guerre, les héroïques faits d'armes

sont encore trop près de nous et ceux qui y ont pris part ont encore des choses à nous dire pour nous éclairer sur le passé récent et pour nous diriger dans l'avenir. L'admirable épopée de l'armée tchécoslovaque en Russie et la légendaire retraite des soixante-dix mille Tchécoslovaques à travers la Sibérie, accomplie au milieu de circonstances invraisemblables, a donc, aux yeux du public, le double charme d'une épopée nationale et d'exotisme.

Cette glorieuse page de la grande guerre a trouvé un poète et des romanciers qui ne sont pas restés au-dessous de leur tâche.

I

Dès 1914, M. *Rodolphe Medek* partait pour le front de Galicie. A la première occasion, il passe à l'armée russe, comme des milliers de Tchèques. Il échange son képi autrichien contre une fourajka russe, devient un des organisateurs de l'armée tchèque en Russie, prend part à tous les combats de la brigade tchèque, est blessé à Zborov, se bat à Bakhmatch, traverse la Sibérie pour rentrer à Prague avec les galons de colonel après avoir fait le tour du monde. En Sibérie il avait publié un volume de vers, composé et imprimé par ses camarades. Ce volume, intitulé *Le Cœur de lion*, est d'une belle éloquence et d'un admirable élan lyrique ;

ce n'est pas le pathos creux et déclamatoire, mais la confession d'un homme qui a donné des preuves de ses convictions et qui est prêt à signer de son sang ce qu'il écrit ; c'est le chant juvénile d'une race jeune qui entend vivre librement sur le sol de sa patrie. Rentré dans son pays, le poète se fait romancier : après avoir raconté, dans le *Dragon rouge*, l'état d'esprit de la jeunesse tchèque avant la guerre, il évoque, dans *Les Grandes Journées*, la vie des volontaires tchèques transfuges de l'armée autrichienne, leurs premiers combats en Galicie où l'on se servait d'eux comme éclaireurs, jusqu'à la bataille de Zborov, pendant l'offensive de Broussilov. Avec un art très personnel et très sûr, il suit les symptômes inquiétants de la dissolution matérielle et morale des armées russes pendant la révolution de Kerensky, jusqu'à la bataille de Zborov où la première brigade tchécoslovaque put prouver son héroïsme.

Comme tous les romans de guerre, *Les Grandes Journées* n'ont pas de héros central proprement dit. C'est toute une compagnie d'assaut qui est au centre de l'action. Cependant, il y a une différence fondamentale entre le roman tchèque et les romans de guerre français, comme ceux de Barbusse ou de Dorgelès. Les auteurs français sont portés à ne voir que le côté hideux de la guerre, la douleur, la souffrance, la misère, la brutalité de la bête humaine déchaînée, et ils mettent toute la séduction de leur

art et toutes les ressources de leur talent à cette peinture. Le poète de la révolution tchécoslovaque, qui cependant a dû également passer par toutes les horreurs de ce grand carnage que fut la guerre, n'en parle qu'en passant ; lui et ses compagnons, hallucinés parla grandeur du but, qui est la liberté de leur patrie, semblent n'y attacher aucune importance. Ils vont à la mort presque gaiement, avec un stoïcisme déconcertant. Ce qui les fait souffrir ce n'est pas le froid, la faim, la misère, c'est l'idée qu'ils sont forcés de combattre, dans les tranchées d'en face, d'autres Tchèques, leurs pères et leurs frères peut-être qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas osé comme eux passer à l'ennemi ; c'est le spectacle navrant de la veulerie, des désordres, de la trahison, de la décomposition de l'armée russe. S'ils se sentent malheureux, c'est à l'idée de la défaite russe qui entraînerait l'écroulement de leur rêve de libération de la Patrie.

Il y a, dans le livre, quelques scènes inoubliables : le passage de deux Tchèques à l'ennemi, la nuit de Noël, à travers le barbelé et un champ de mines ; le désarroi causé dans l'état-major russe par la nouvelle de la révolution ; le suicide du général Sipov ; les scènes de Kiev dans les premiers jours de la révolution. Tout cela écrit d'un style alerte, léger et vivant, a un accent de profonde vérité, la valeur d'un document historique en même temps que la puissance d'une œuvre d'art.

Par la foi indomptable qui l'anime, par son idéalisme, par son culte du courage, de la santé, de la jeunesse, de la beauté physique et morale, ce roman est peut-être plus encore qu'une œuvre d'art : il est une action et un beau témoignage de la renaissance de l'âme tchèque moderne.

Le troisième volume, qui s'appelle *L'île dans l'orage*, embrasse la période qui va de la dislocation du front russe sous Kerensky jusqu'à la bataille de Bakhmatch, le 13 mars 1918, où l'armée tchécoslovaque, refusant d'accepter la Paix de Brest-Litovsk, put échapper à la tentative d'encerclement des Allemands. C'est la période de formation, de repos, de débats et de négociations, d'attente et d'incertitude : incertitude politique. Tout autour de la petite île, la mer bouillonne, houleuse et menaçante ; ses vagues éclaboussent l'armée sans l'ébranler. Les soldats tchécoslovaques sont forts ; ils tiennent bon. Ils ont leur idéal commun, leur belle fraternité et leur idole à tous : le professeur Masaryk. Il est pour eux ce que Moïse était, jadis, pour les Juifs dans le désert. Au milieu de la débâcle qui les environne, la foi dans la sagesse du chef les sauve : ils sont persuadés que, guidés par lui, ils retourneront dans la patrie libérée.

Il va sans dire que quelques-uns d'entre eux n'échappent pas à la contagion. Il se trouve dans leurs rangs quelques intellectuels accessibles à la gangrène de la veulerie ambiante, quelques ambitieux qui succombent à la tentation d'une carrière

rapide du côté bolchevique, mais la masse reste intacte et c'est le simple soldat, issu du peuple, qui résiste le mieux : son cœur, guidé par son simple bon sens, le garde contre toutes les folies. « Imagine-toi, ce type (il s'agit du soldat « Monsieur Kodl », un bon géant, issu d'un faubourg de Prague) a la foi. En quoi ? Il ne le sait pas lui-même. Comment l'appeler, cette grande divinité métaphysique ? Il ne dit qu'un mot immense : Justice. Eh bien, il croit à la justice, il croit en Dieu et en sa protection, il croit à ce miracle... »

C'est cette foi que tous ont partagée, depuis les officiers jusqu'au dernier des volontaires, qui fait de cette armée une île dans l'océan. Et telle est la puissance morale de la foi que cette poignée d'hommes — qu'est-ce donc que 50 ou 60 mille hommes au milieu de l'immense Russie ? — aurait peut-être pu, à un moment donné, sauver la Russie chancelante, former une Ligue contre le défaitisme et contre les éléments de dissolution. Il y a, dans le roman de M. Medek, plusieurs passages qui témoignent que les Russes patriotes, désespérant du sort de leur pays, s'accrochaient à cet espoir suprême et conjuraient les Tchécoslovaques de sauver la Russie. Était-ce vraiment possible ? M. Medek lui-même ne répond pas à cette question d'une façon décisive. Quoi qu'il en soit, c'est un bel hommage rendu à l'héroïsme et à la discipline des légions tchécoslovaques.

Au point de vue de la forme, le roman de M. Medek est comme l'image de l'atmosphère qu'il décrit. Il y a, au fond, peu d'action proprement romanesque et le personnage central, le volontaire tchécoslovaque Budecius, est plutôt un observateur critique qu'un acteur. Se servant du hasard de ses déplacements, l'auteur nous fait assister à la retraite de l'armée russe, après la débandade de Galicie ; du quartier d'hiver de l'armée tchécoslovaque dans une ville d'Ukraine, il nous mène à Kiev déchirée par la guerre civile ; à Moscou, il nous fait voir des scènes dramatiques, des débats passionnants ; il fait défiler devant nous une foule de personnages, de soldats tchèques, d'officiers russes, de révolutionnaires ; il nous fait entrevoir des destinées tragiques, sans toutefois concentrer cette vie débordante autour d'une intrigue romanesque centrale. La description a presque disparu, tout se passe en dialogues, en débats, et quel débats ! des débats vraiment russes, un peu confus comme les idées de cette époque trouble et incertaine. M. Medek a mis beaucoup d'art à varier la scène et le ton des discussions et son roman m'a mieux éclairé sur la psychologie de cette période de l'histoire russe que toutes les études et tous les articles de revue que j'avais lus jusqu'ici.

II

Si M. Medek est le poète et le barde inspiré de la grandeur morale, de l'idéalisme, de l'esprit de sacrifice et de l'héroïsme de l'armée tchécoslovaque en Russie, son jeune camarade M. *Joseph Kopta* en serait plutôt l'historien analytique. Les deux jeunes officiers ont assisté, à peu de chose près, aux mêmes événements, ressenti les mêmes émotions ; et cependant, *La Troisième Compagnie* de M. Kopta diffère sensiblement de l'œuvre de M. Medek. Le vaste ouvrage de M. Kopta — il compte plus de 700 pages — se rapproche beaucoup plus, comme facture, de Barbusse ou de Dorgelès. Comme le titre l'indique, c'est le roman d'un être collectif, d'une unité de guerre, où l'individu ne forme qu'une petite parcelle. Là où M. Medek tâchait de donner la psychologie de toute l'armée, au milieu de l'immense Russie en folie révolutionnaire, M. Kopta étudie les répercussions de la crise sur sa compagnie. Là où M. Medek étudie, sur quelques individus, leur renaissance morale, l'évolution qui changeait des êtres passifs en héros dont l'âme se fondait, dans une explosion sublime, avec la volonté collective de la nation, M. Kopta suit avec patience, au jour le jour, l'existence de ceux qui composent sa compagnie, laquelle n'est d'ailleurs qu'une parcelle de l'armée ; il nous présente, un à un, dans la promiscuité fraternelle de leur existence, une série

de types de soldats, dans leurs quartiers d'hiver dans un village d'Ukraine, dans les combats, au milieu de la contagion révolutionnaire et bolchevique, pendant les luttes dans l'Oural, pendant l'interminable et dangereuse traversée de la Sibérie, au milieu de l'hostilité sournoise des bolcheviques, jusque dans les toundras sibériennes où la compagnie arrive décimée, affaiblie physiquement et moralement par quatre années de fatigue, de combats, d'espairs et de déceptions. M. Kopta n'a pas l'optimisme triomphant de M. Medek, peut-être parce qu'il regarde de trop près un petit groupe d'individus. Ainsi il lui arrive ce qui est arrivé à Barbusse et à Dorgelès : ayant rétréci son champ de vision, il voit de plus près l'individu et sa misère, il voit l'horreur et la souffrance, les faiblesses humaines, les défections et les trahisons ; il voit aussi, de plus près, la simple grandeur humaine du sacrifice et du dévouement. Chez lui, l'héroïsme des soldats, privé de l'auréole de l'enthousiasme, prend la grandeur tragique de la fatalité, du devoir, de l'évidence. M. Kopta est peut-être plus documentaire que M. Medek ; il est peut-être plus près de la vérité humaine, mais l'est-il aussi de la vérité historique ? A-t-il saisi et rendu le sens général de l'admirable anabase à laquelle il a pris part lui-même ? Toutes les actions individuelles, bonnes ou mauvaises, qu'il a su rendre avec tant d'art, avec tant de sincérité et, souvent, avec de la profondeur,

n'avaient-elles pas un sens philosophique et historique plus profond et plus général? Nous n'avons pas, il est vrai, assez de recul, nous sommes trop près des événements pour pouvoir répondre à cette question, mais je crois qu'au point de vue philosophique le déterminisme fataliste de M. Kopta ne suffit pas à expliquer les faits.

Après cette réserve, ajoutons tout de suite qu'au point de vue littéraire la méthode de M. Kopta a des avantages qui ne sont pas à dédaigner : se concentrant plutôt sur l'homme, l'auteur nous introduit plus intimement dans la vie matérielle et morale des volontaires tchécoslovaques, et il y a dans son roman des épisodes d'un tragique émouvant par la simplicité et atteignant quelquefois à la grandeur, tel celui de la mort du pauvre Tchègue Vycpálek qui, risée de toute la compagnie, apparaît soudain comme un héros. C'est un des secrets de l'art de M. Kopta que de savoir se pencher avec amour sur les âmes frustes et simples de ses camarades, de suivre les méandres quelquefois assez bizarres de leur pensée. Et quand on s'est donné la peine de comprendre, on est moins prompt à juger. M. Kopta a consacré beaucoup de pages à expliquer la psychologie de quelques volontaires qui, séduits par les théories bolchevistes, hésitaient entre la libération de leur peuple et la religion nouvelle qui promettait la liberté et le bonheur de toute l'humanité. Il a dessiné avec fermeté le sort tragique

de Strnad, type de raisonneur intelligent à la volonté affaiblie, ou le personnage du mineur socialiste Randa qui, après bien des combats intérieurs, se décide à quitter ses camarades pour suivre la voie de Lénine, ou la figure de l'officier Benda, qu'un mal incurable rend felleux et incapable de sacrifice. Par contre, il y a dans le roman toute une série de personnages de volontaires hallucinés par l'idée de la Patrie et souffrant douloureusement de voir la dissolution de la Russie qu'ils aiment, tels le commandant de la troisième compagnie, Ivan Suk, admirable de courage, de volonté et d'abnégation, le jeune officier Jerábek, poète enthousiaste, fougueux, et sous les traits de qui il n'est pas difficile de deviner M. Medek.

Le livre de M. Kopta, vivant, riche, varié, est d'une lecture toujours attachante, d'un intérêt qui ne faiblit pas un instant. Les débats et les discussions, naturellement, ne manquent pas, — ne sommes-nous pas en Russie au temps de la révolution? — mais l'architecture du roman n'en souffre pas. Quant à la richesse de l'action, du mouvement et de la scène toujours variée depuis l'Ukraine jusqu'au delà de Baïkal, il y a peu de romans aussi passionnants. Et dans ces paysages, moujiks d'Ukraine, comtes polonais, officiers russes, princes du Caucase, étudiants révolutionnaires, agitateurs bolchevistes, espions autrichiens, courtisanes et médecins russes, cosaques, commissaires des

soviets, quelle foule vivante et bariolée, grimaçante et tragique, entourant le héros multiple du roman, *La Troisième Compagnie*. Comme M. Medek, l'auteur n'a pas hésité à dessiner, d'après nature et en les désignant par leurs noms, plusieurs personnages historiques : ainsi, il nous laisse un portrait vivant du romancier humoriste Jaroslav Hasek, auteur de l'inénarrable *Bon soldat Svejek*, et il fixe, en quelques traits, les silhouettes du D^r Langer, de Prokop Maxa et d'autres personnages vivants qui ont joué un rôle dans l'épopée tchécoslovaque. L'intérêt documentaire de son ouvrage n'en a été qu'augmenté.

Avec M. Kopta, une nouvelle personnalité entre parmi les romanciers tchèques, et, disons-le, une personnalité des plus puissantes et des plus sympathiques. Quand on a donné, comme ouvrage de début, un roman comme *La Troisième Compagnie*, on a devant soi un bel avenir.

III

Le troisième d'entre les poètes de la révolution tchécoslovaque, M. F. Langer, n'est pas un nouveau venu. Avant la guerre déjà il comptait parmi les espoirs de la prose et du théâtre tchèques, et les récents succès qu'il a remportés au théâtre dans ces deux dernières années par la comédie *Un chameau passe par le chas d'aiguille* et par le drame *Les Gens de la zone*, ont justifié ces espoirs.

Après avoir passé, à ses débuts, par la sévère discipline du néo-classicisme, il a été amené, par tout ce qu'il a vu et vécu en Sibérie et en Russie, à renoncer à son art pour l'art quelque peu exclusif.

La confrontation brutale avec la souffrance humaine — n'oublions pas que M. Langer est médecin — lui a ouvert les yeux sur certains côtés de la vie qui avaient, jusqu'alors, échappé à l'artiste ; l'âme russe, qu'il avait connue à travers le roman, s'est révélée à lui dans des circonstances particulièrement dramatiques, et non seulement l'âme russe : il eut une rare occasion de pénétrer au plus profond de l'âme tchèque parmi ses camarades qui, une fois échappés à l'enfer de la guerre, étaient volontairement accourus, comme lui d'ailleurs, sous les drapeaux de l'armée tchécoslovaque.

Tout cela a donné à son esprit et à sa sensibilité je ne sais quelle profondeur humaine, je ne sais quelle teinte de bonté, de sagesse réfléchie, de générosité douce et attendrie qui font un des principaux charmes de son livre de guerre, intitulé *Le Chien de la deuxième compagnie*.

Raffinement d'artiste ou modestie ? Pour raconter ses expériences de l'épopée tchécoslovaque de Sibérie, M. Langer a choisi non pas la forme du roman, comme MM. Medek et Kopta, mais celle d'un conte cyclique et, plus spécialement, celle d'un conte pour les jeunes gens.

Son livre, en effet, porte comme dédicace : « Aux enfants de mes chers camarades, légionnaires de Russie. »

C'est donc l'histoire d'un beau chien yakout qui, son maître mort pendant un voyage sur les rives de la Léna, se tourne, guidé par son instinct de conservation, vers le Sud, à travers les plaines désolées de la Sibérie. Après plusieurs journées de course, il a atteint, amaigri et exténué, la ligne du Transsibérien. Un grand nombre de malheureux chiens vivent autour d'un train militaire tchécoslovaque arrêté sur la voie. Un sous-officier tchèque, ayant remarqué le bel animal, le nourrit, l'apprivoise, et désormais c'est, entre le chien et l'homme, une amitié à la vie et à la mort.

Fidèle, intelligent, intrépide, Raf — c'est ainsi que le chien fut nommé par son maître — rend à la compagnie tchécoslovaque un signalé service en découvrant une bombe dissimulée dans le balast par les bolcheviques et destinée à faire sauter le train.

Dès lors, Raf est inscrit sur les registres de la compagnie et touche régulièrement sa ration de pain et de viande, égale à une demi-portion de soldat. Arrivé à Vladivostok, il s'embarque avec son maître, et lorsque celui-ci retrouve sa famille, le chien yakout, né dans les steppes glacées du cercle polaire, devient le sage compagnon des enfants de son maître, dans la fertile vallée de l'Elbe.

Cette histoire simple, qui ferait songer à Jack London, n'est, au fond, qu'un prétexte : elle fournit la trame à une série de tableaux tantôt tragiques, tantôt idylliques, émouvants toujours et qui donnent, en un raccourci admirable, l'essentiel d'une des plus étonnantes aventures militaires de l'histoire. Dans ce film fantastique de 8.000 kilomètres, M. Langer a su découper des paysages et des épisodes inoubliables dont quelques-uns comptent, à mon avis, parmi les plus belles pages que la grande guerre ait inspirées.

Je voudrais pouvoir citer tout au long l'histoire du légionnaire Rocejdl. Fait prisonnier avec un camarade par des bandits sibériens au cours d'une escarmouche près de Rybinskoë, il fut ligoté et jeté sur un traîneau. Quelques heures après, les bandits décidèrent de se débarrasser des deux Tchèques. D'un coup de revolver, ils leur fracassèrent le crâne et, les ayant dépouillés de leurs vêtements et de leurs bottes, ils jetèrent leurs corps inanimés dans la neige. Au bout de quelque temps, l'un des deux soldats reprit connaissance. La balle, tirée à bout portant, ne l'avait pas tué ; seulement, une moitié du visage avait été emportée. Malgré l'horrible blessure et la perte de sang, la volonté de vivre persistait. Le soldat se leva et se mit à marcher nu-pieds et demi-nu, se dirigeant, d'après le soleil, vers la ligne du chemin de fer où il espérait rencontrer quelque patrouille tchécoslovaque. Il

avait une trentaine de kilomètres à faire à travers la neige, par un froid terrible.

« Ces trente kilomètres, écrit M. Langer, ces quinze heures de marche dans la neige valaient bien les trois ans de solitude de Nansen dans les glaces du pôle...

« C'était, dans une moitié de la tête, le bruit d'une turbine à vapeur, tandis que l'autre était vide comme une blague sans tabac. Un lourd fardeau de neige sans cesse grossissant s'attachait aux linges gelés qui enveloppaient ses jambes, c'est à peine s'il pouvait décoller ses pieds du sol. Mais il marchait toujours. Le soleil, il est vrai, chauffait un peu son dos; cependant, il grelottait, car un courant d'air glacial tombait sur sa poitrine.

« Même de l'œil sain et sauf qui lui restait, il ne voyait pas clair. Il ne distinguait, devant lui, que la blancheur de la neige que traversait, telle l'aiguille aimantée d'une énorme boussole, l'ombre de lui-même, lui montrant son chemin... Il marchait, marchait toujours. Il était exténué, il avait des étourdissements... A chaque instant, il tombait, et se traînait longtemps sur le ventre avant de pouvoir, s'appuyant sur les bras et sur ses jambes, se redresser péniblement et continuer sa marche chancelante vers le remblai du chemin de fer.

« Ce n'était plus un homme qui marchait à travers la steppe. C'était le symbole de la dure volonté que doivent posséder les races qui veulent survivre,

saines et intactes, à des siècles de souffrance et d'oppression, le symbole du grand désir de vivre, de l'immense amour de la vie, de la foi en la mission et la tâche future, qui, seule, peut conduire tout un peuple, toute une race, des ténèbres vers la lumière. Et c'était plus encore, ce qui marchait alors à travers la steppe : un symbole de toute l'humanité, de l'énergie qu'elle met à pénétrer dans les lointains inconnus sans mesurer ses forces, le symbole de sa marche audacieuse vers l'avenir, vers cet avenir où l'appelle le désir d'une vie meilleure que celle d'hier et celle d'aujourd'hui... »

Le cavalier Rocejdl fut sauvé. Un bon moujik, conduisant son traîneau, a aperçu, tantôt marchant, tantôt titubant, tantôt rampant, un monstre blanc qui n'avait qu'une moitié de visage. Il le recueille et le ramène au train tchécoslovaque.

Il y aurait d'autres épisodes à citer dans ce livre qui, sous la modeste apparence d'un conte pour jeunes gens, ouvre de profondes perspectives sur l'âme des animaux et, plus encore, sur celle des hommes. Il le fait avec un optimisme serein et doux, sérieux et souriant à la fois. L'auteur n'hésite pas à écrire, à propos de la guerre, les lignes que voici :

« Jamais autant que dans cette guerre, qui cependant a causé plus d'horreurs que les plus grands volcans et les plus terribles tremblements de terre, les hommes n'ont senti si clairement qu'il faut, ici-bas, aimer quelque chose de bon, quoi que ce soit.

Jamais autant que dans cette guerre, qui cependant dépassait tout en cruauté de massacres, on n'a fourni plus souvent la preuve que l'homme est capable de donner sa vie pour un autre homme, de sacrifier une existence pour en sauver beaucoup et celle de beaucoup pour en sauver une. Et jamais non plus l'homme n'a su aussi humblement donner sa vie pour l'espoir lointain d'un meilleur avenir de la génération nouvelle et pour l'inconcevable et mystérieuse grandeur de la vision de Justice et de Liberté.

« Un cœur vraiment humain est plein de bonté. »

De telles paroles ont du poids sous la plume d'un homme qui a dû voir, comme M. Langer, jusqu'au fond, l'horreur de la guerre, et on ne saurait assez le féliciter de ce livre plein de beauté, de sagesse, de bonté et de foi dans l'humanité.

M. VIKTOR DYK

I

Si la révolution tchécoslovaque à l'étranger a trouvé son poète et son romancier dans M. Rodolphe Medek, c'est dans l'œuvre de M. Viktor Dyk que la révolution à l'intérieur a trouvé son expression la plus profonde et la plus émouvante.

Poète lyrique, épique, dramatique, journaliste, chroniqueur, critique, traducteur, homme politique, député, M. Viktor Dyk est une personnalité trop compliquée pour qu'on puisse réduire son activité multiple à une formule. Aussi n'ai-je l'intention de suivre, dans ces lignes, qu'un côté de son génie poétique, celui qui pendant vingt-cinq ans a fait de lui un hérétique et un révolté, qui lui a dicté ses plus cinglants sarcasmes, mais qui, en même temps, a fait de lui le poète de l'énergie nationale et la conscience vivante de la nation.

Il naquit en 1877 à Sopka, près de Melnik, au pied des coteaux couverts de vignes qui donnent un vin âcre. La silhouette majestueuse de la mon-

tagne de Rip, d'où, suivant la légende, l'aïeul de la nation, Cech, aurait pour la première fois regardé ce beau pays, assistait, de loin, aux jeux de l'enfant. Dans cette fertile plaine, traversée par la coulée lente de l'Elbe,

Le culte de l'infini a poussé dans l'âme faible.

Mais quelques kilomètres plus loin vers le Nord, à Libéchoy, on parlait déjà une autre langue, celle de l'ennemi ; là, devant la statue de « l'Empereur Germanisateur » Joseph II, l'enfant comprit soudain ce qu'était « l'invasion d'une race étrangère ».

Ainsi, dès son enfance, M. Viktor Dyk porte en lui un patriotisme douloureusement ému.

M. Dyk est bien le fils de notre génération, de cette époque confuse et névrosée dite « fin de siècle », où tant d'idées, tant de problèmes se heurtaient et s'entre-choquaient. Le mouvement « progressiste » venait d'être paralysé par la terreur du procès d'Omladina. La politique du parti Jeune-Tchèque avait renié la jeunesse trop radicale ; nous allions écouter, jeunes étudiants de première année, le professeur Masaryk, qui nous parlait de la crise du nationalisme libéral ; en littérature, nous subissions, d'un côté, l'influence du scepticisme de Machar ; de l'autre côté, le charme morbide des poètes symbolistes et décadents nous séduisait. Le socialisme, le réalisme de Masaryk, Huysmans, Garborg, Przybyszewski, Ibsen, Nietz-

sche, Tolstoï, Marx, nous grisait jusqu'à l'indigestion. Et le résultat ? Chaos, confusion, doute, scepticisme précoce, criticisme impitoyable, et tristesse. Personne n'a mieux dit ces tragiques perspectives de désenchantement et de désespoir qui semblaient s'ouvrir devant nous à vingt ans, que M. Dyk.

Tendre, sensitif, doublé d'un froid analyste, il chantait son amertume et sa méfiance dans de courtes phrases acerbes, ironiques et acérées, d'une étrange musique suggestive. (*A porta inferi, La Force de la vie, Vanités, La Maîtresse de sept brigands, Guiseppe Moro, Les Rebelles.*) Mais, loin de s'enfermer dans une tour d'ivoire, le poète suit avec passion la vie publique ; il est intimement mêlé à toutes les crises littéraires, politiques et morales qui ont agité la Bohême. Dans un volume de nouvelles, *Le Bruit du barrage*, et dans deux romans, *La Mort de Hackenschmid* et *Décembre*, il donne une pénétrante étude de ces crises morales et intellectuelles qui troublèrent la jeunesse tchèque dans les dernières années du XIX^e siècle, au moment où la chute du ministère Badeni et la révocation des ordonnances relatives à l'emploi du tchèque dans la magistrature avaient provoqué une sanglante émeute à Prague (1897). L'auteur étudie cette explosion spontanée du patriotisme restée sans résultat, parce que les hommes politiques manquèrent d'énergie au dernier moment ou

reculèrent devant les responsabilités. Ces deux romans, où abondent les traits satiriques, ont une valeur presque documentaire sur la psychologie de l'époque, surtout dans la jeunesse universitaire. Ils sont une vigoureuse protestation contre l'abus de la critique et contre le rationalisme outré qui, parmi la jeunesse, dégénérait en mépris du nationalisme. Contre les théories internationalistes qu'il juge dangereuses pour le peuple tchécoslovaque menacé, l'auteur proclame hautement sa théorie de l'énergie nationale et son ardent désir de voir la nation grande, forte et fière.

L'honneur de la nation, compromis par les hommes politiques, devient la plus cuisante douleur du poète. Cet honneur, il le défend avec une énergie farouche ; en d'acribes épigrammes, en de mordants couplets, en de satiriques chansons, il attaque tout ce qui lui semble mesquin et lâche dans la vie publique, détruisant impitoyablement les glorioles, criblant de coups tous les partis politiques, au risque d'être parfois injuste (*Satires et Sarcasmes*, 1905). En 1910, il publie ses *Contes de mon village* ; employant, au sens ironique, ce titre qui, jadis, avait servi à Vitezslav Hálek pour un recueil de riantes idylles, M. Dyk a donné, dans ce recueil, un des plus puissants livres de poésie politique, qui rappelle parfois la véhémence des *Iambes* de Barbier et la force passionnée des *Châtiments* de Victor Hugo :

Maudite soit la terre qui porte les lâches,
et la mère qui donne le jour aux lâches !
Maudit soit le bourreau qui martyrise sa victime,
et trois fois maudit celui qui se laisse martyriser !

Cependant, il ne désespère pas. Malgré toutes nos fautes et celles de nos pères, le village tient encore debout. Tout n'est pas perdu. Mais il faut une action. Il faut des sacrifices. Alors, le poète se lance dans la politique active; il entre dans la rédaction de la *Samostatnost*, quotidien du parti du droit d'État (ancien parti progressiste), parle dans les meetings et dans les réunions publiques; il pose sa candidature au Parlement et échoue. Sans se décourager, il continue sa tâche, après avoir, dans *Campagnes perdues*, écrit un épilogue poétique et philosophique. Dans la préface du livre il professe, malgré tout, son optimiste, car *la force de l'esprit est illimitée...*

La guerre éclate. Le poète continue son œuvre. Son journal est supprimé dès l'automne de 1914. Il suspend, pour quelque temps, son activité de journaliste. Il publie des vers dans la revue *Lumir*, pour laquelle il écrit aussi une remarquable étude sur l'activité politique de Victor Hugo. Cependant, les événements se précipitent. Le front russe commence à s'effondrer. Le régime militaire austro-boche se fait de plus en plus dur. Le D^r Kramár, le D^r Rasin et le rédacteur Cervinka sont arrêtés. La presse tchèque, muselée ou terrorisée, se tait. La terreur triomphe.

Ne pouvant parler ouvertement, M. Dyk a recours à un subterfuge. Il commence à publier, dans les *Lidové Noviny*, de Brno, un roman intitulé *Les Mystérieuses aventures d'Alexey Ivanytch Kozoulinov*, où, sous forme d'un pastiche de Dostoïevsky, il se moque, avec autant d'esprit que de malice, de la justice militaire autrichienne. Pendant seize jours, tout alla bien. La censure n'avait pas compris. Mais ce qui devait arriver arriva. Par une lettre anonyme, un mouchard attira l'attention de l'autorité militaire sur « ce misérable persiflage de la situation en Autriche », ajoutant que « le tout-Prague russophile se moque de la naïveté de la censure de Brno ». Le procureur militaire, naturellement, ne pouvait hésiter. On arrêta la publication du roman, on perquisitionna chez l'auteur, sans résultat d'ailleurs.

Mais avant que l'instruction fût terminée M. Dyk était arrêté pour une autre affaire, en novembre 1916, et transféré, un peu plus tard, à Vienne, dans la « Tour de la Mort », où MM. Kramár, Klofác, Rasin et d'autres moisissaient depuis de longs mois.

Les Mystérieuses aventures restèrent inachevées. Le poète qui, du fond de sa prison, adressait à la nation le sublime poème *La Terre parle*, conjurant ses compatriotes de ne pas abandonner la lutte, continua l'œuvre, plus tard, mais sans retrouver le ton persifleur de son début. Il y était revenu, après sept ans, dans des circonstances tout à fait diffé-

rentes, et il publie aujourd'hui en volume ce roman qui eut des destinées si curieuses.

L'intérêt du livre est augmenté par l'acte d'accusation porté contre M. Viktor Dyk, comme auteur, et contre M. Arnost Heinrich, rédacteur en chef des *Lidové Noviny*, publié *in extenso* en tête du volume et qui est un monument immortel de ce qu'on appelait « justice » en Autriche pendant la guerre.

« Le 21 mai 1915, au soir, dit l'acte d'accusation dressé contre M. V. Dyk, plusieurs automobiles stoppèrent devant la maison du D^r Kramár, à Prague. Des officiers et des inspecteurs en descendirent qui arrêterent le D^r Karel Kramár. Bien qu'il eût plusieurs fois demandé les raisons de son arrestation, on ne lui répondit pas... »

« Conformément aux ordres du tribunal militaire royal et impérial, continue l'acte d'accusation, on a arrêté, le 19 décembre 1914, 26 membres du conseil municipal de Radnice (Bohême), inculpés d'avoir sciemment omis d'assister, le 18 août et le 4 octobre 1914, aux messes solennelles célébrées en l'honneur de Sa Majesté l'Empereur. Parmi les personnes arrêtées, il y avait aussi un juif, Julius Popper. Le procureur militaire... inculpait les accusés d'avoir, avec une intention démonstrative, omis d'assister aux messes commémorant l'anniversaire suprême et d'avoir, par cet acte public, lésé le respect dû à l'Empereur. Contre l'objection de Jules Popper qui dit qu'en sa qualité de juif il n'avait

aucune obligation d'assister à la messe catholique, l'acte d'accusation faisait état des circonstances suivantes : La confession d'un membre du conseil municipal ne joue absolument aucun rôle ; il devait, en compagnie des autres membres du conseil, assister aux messes solennelles. Car il s'agit, dans ces journées, de *rendre foi et hommage* au souverain, au chef suprême de l'État ; l'idée d'État passe avant tout, et les considérations d'ordre confessionnel doivent absolument lui céder le pas.

« Les accusés entendent voir une preuve de leur loyauté dans le fait qu'ils ont souscrit à l'emprunt de guerre... Le fait d'avoir souscrit à l'emprunt de guerre ne constitue pas un acte spécial de loyauté et ne peut être considéré comme tel, car la souscription était, vu la garantie de l'État et vu les excellents intérêts, une *affaire de premier ordre*.

« Par la décision du tribunal de la division territoriale de Prague en date du 21 juin 1915, n° 460/14, tous les accusés ont été relaxés, les poursuites contre le bourgmestre Karel Pick aîné, qui s'était suicidé avant le procès, ayant été suspendues. »

Après avoir ainsi exposé les faits historiques qui ont servi de base à l'auteur, l'acte d'accusation donne un compte rendu assez exact du roman, cherchant à montrer que l'auteur avait l'intention de se moquer de la justice autrichienne. A grand renfort de citations, il prétend que toute l'activité littéraire et politique de l'accusé tendait « exclusivement ou en

majorité » à la réalisation « de buts politiques basés sur le droit d'État de la Bohême, hostile à la Monarchie », et « à l'émancipation des pays de la couronne de Saint-Venceslas ».

Suit le rapport de la préfecture de police de Brno touchant le journal *Lidové Noviny*, très instructif, lui aussi.

« Les *Lidové Noviny*, organe du parti populaire-progressiste de Moravie, poursuivaient, avant la guerre, des tendances panslavistes, illoyales, anti-patriotiques et *franchement hostiles à l'État*. C'est d'une notoriété publique et on le voit dans beaucoup d'articles du journal.

«... Depuis la guerre, après quelque résistance au début, la conduite du journal a changé en ce sens que, sauf quelques cas isolés qui lui ont valu plusieurs avertissements et, deux fois, une suspension provisoire, les *Lidové Noviny* se sont soumis à la pression et n'ont plus rien tenté d'antiautrichien. *Mais cette conduite n'était pas active dans l'esprit autrichien; elle n'était que passive.*

« Il n'y avait qu'un moyen de faire départir le journal de cette passivité : depuis la mi-juin environ, notre bureau (la préfecture imp. et royale de police) composait lui-même des éditoriaux appropriés, patriotiques et loyaux, qu'il insérait dans les *Lidové Noviny*. »

On n'est pas plus franc. On n'est pas plus cynique non plus.

Qu'on me pardonne ces longues citations de la prose des juristes militaires autrichiens : l'échantillon était trop beau pour ne pas tenter.

L'auteur inconnu ne se trompait d'ailleurs pas sur le sens du roman de Viktor Dyk. Il enrageait seulement de l'avoir découvert trop tard et d'avoir laissé, pendant si longtemps, le public tchèque se régaler de cette lecture. Car c'est un véritable plaisir que de suivre le pauvre Kozoulinov, enlevé, au milieu de la nuit, par des gendarmes et transporté dans une prison inconnue, sans qu'il sache d'ailleurs pourquoi. L'ironie et les sarcasmes de l'auteur, cachés sous la forme bénigne d'un très habile pastiche du style du roman russe, percent à peine, mais c'était précisément le charme de l'œuvre que de découvrir le sens politique si adroitement mêlé à l'action. C'est presque avec une bonhomie souriante que l'auteur observe les tares morales d'un régime qu'il sait voué à la ruine. Par moments, cependant, les sarcasmes se font plus cinglants. Telles quelques pages relatives au cas Vorobtsov.

Le citoyen Vorobtsov avait la manie d'éternuer si bruyamment que des gens s'arrêtaient dans la rue. Il était fier de son art d'éternuer. Le rossignol chante, Vorobtsov éternue. Par malheur, il lui arrive un jour d'éternuer pendant une cérémonie patriotique. Les popes se retournent ; les archimandrites se retournent ; le gouverneur même se retourne, lui aussi. Vorobtsov est arrêté et traduit

devant la Haute Cour. Un général préside. « Pourquoi as-tu éternué ? » lui demande-t-il. Vorobtsov ne souffle mot. C'est tellement simple : le rossignol chante, Vorobtsov éternue. Le général s'emporte : « On connaît ces oiseaux-là ! Un joli sujet du tsar : il se moque des armes russes ! Mais on en aura bientôt fini avec les traîtres : Tu as éternué ; tu n'éternueras plus. » C'est fini, Vorobtsov sera pendu. Il ne comprend pas. Il n'a jamais mal parlé du tsar, il payait ses impôts, il s'inclinait jusqu'à terre. Il ne comprend plus rien ; il ne veut pas se confesser ; hébété, il se laisse conduire au gibet. Il est pendu pour haute trahison.

Il y a aussi la silhouette du juge d'instruction Nalymov, jouant avec les accusés la comédie de la bonhomie, d'une bonhomie sous laquelle se cache un bourreau avide de sang ; il y a le juif Radnitz, arrêté pour n'avoir pas assisté à la messe ; il y a le désopilant personnage du médecin militaire Arcade Philippov Loyaline, lequel, pour sauver la patrie, libérait de bons patriotes du service militaire, n'exigeant qu'une petite somme de quelques milliers de roubles ; le fait ayant transpiré, le tsar, ne comprenant pas le patriotisme de Loyaline, l'a fait incarcérer.

Le troisième prisonnier qui partage la cellule de Kozoulinov est le journaliste officiel Svierdiakov, surnommé Smerdiakov (Le puant) d'après le célèbre type créé par Dostoïevsky. Entré en scène vers le

milieu du volume, il fait bientôt oublier les autres personnages. La satire visant l'Autriche apparaît encore, au cours du récit, dans le personnage du démagogue Schmarylov (sous lequel il n'est pas difficile de reconnaître le D^r Smeral, « activiste » sous l'Autriche, communiste sous la République), pour céder entièrement le pas à l'histoire du grandiose bandit, de cet intellectuel dépravé qui est un des plus puissants types du mal que je connaisse.

L'auteur, qui avait commencé par un pastiche léger du style de Dostoïevsky, se rapproche peu à peu très sérieusement du grand maître du roman psychologique.

Ce changement complet de ton, dû en partie à l'interruption involontaire du travail, en partie aux événements survenus depuis en Russie, rompt incontestablement l'équilibre dans la composition du roman; on passe, assez brusquement, du persiflage au sérieux, de la satire politique au drame psychologique. Mais le lecteur n'a pas à se plaindre et les tragiques perspectives humaines que l'auteur ouvre devant lui le dédommagent largement du rire amer qui s'est tu. Il suivra avec une concentration passionnée cette monographie dramatique qui dépeint la lente croissance du mal dans le cœur d'un enfant qui n'était pas méchant et dont la vie a envenimé le cœur pour en faire un des plus répugnants échantillons de l'humanité; il admirera l'art du romancier, sa force d'évocation, la profondeur de l'introspec-

tion psychologique; il écoutera, sous le rythme de sa phrase serrée, sous la chaste retenue de son style, battre un ardent cœur de poète et d'homme.

II

L'autre jour, en rangeant de vieux papiers, j'ai découvert une enveloppe qui évoque bien des souvenirs. Elle portait, écrite de ma main, l'adresse suivante : *A Monsieur Adolphe Brisson, critique dramatique du « Temps », Paris*, et contenait un manuscrit intitulé : *L'année théâtrale en Bohême*.

C'était un article que mon regretté ami m'avait demandé pour son journal. Tout cela n'aurait rien d'extraordinaire, mais l'enveloppe en question, où l'adresse avait été rayée par une main énergique, porte un timbre administratif ainsi conçu : *Unzulässig. Wegen Kriegslage zurück.* (Intransmissible. En raison de l'état de guerre, retour à l'expéditeur.) Car j'avais envoyé ma lettre le 4 août 1914.

Ainsi, mon article n'a jamais paru dans le journal auquel il était destiné. L'ayant retrouvé par hasard, je l'ai relu et j'en détache un passage, consacré à *Don Quichotte assagi*, tragédie en cinq actes, de M. Viktor Dyk. Il y a juste dix ans que cette œuvre a été représentée : je continue à la considérer comme un des plus remarquables poèmes scéniques de la littérature tchécoslovaque et n'ai rien à changer à mon feuilleton dramatique de 1914.

*
* *

Lorsque Cervantès écrivit son célèbre roman, son intention n'était que de combattre l'influence néfaste des romans de chevalerie. Mais le personnage de Don Quichotte, qui ne devait être qu'une parodie, devint, sous la plume du poète de génie, un type humain d'une vérité immortelle. L'auteur se prit à aimer son héros et le doua de tant de générosité, de tant d'enthousiasme sublime, qu'il rendit l'Hidalgo sympathique et même admirable. Ainsi, contrairement peut-être aux intentions de son auteur, le personnage de Don Quichotte continue de vivre, même hors de son cadre et séparé du livre, d'une vie indépendante. Il devient le symbole des aspirations humaines à la grandeur, à la générosité ; le défaut de sens des réalités dont il est affligé perd son caractère comique et prend une valeur tragique : c'est de cette façon que Bouterwek, Barret, Sismondi, Gobineau, Gontcharov et d'autres ont, depuis, compris et interprété le personnage de Cervantès. M. Viktor Dyk, faisant de ce type le personnage central de sa tragédie, usait donc de son bon droit de poète. Malgré les divergences de conception, le poète tchèque a gardé les données principales de l'action du roman. Mais, grâce justement à ces divergences idéologiques, sa pièce n'est pas une simple adaptation scénique, mais une œuvre profondément originale. Elle devient une tragédie

de l'éternel conflit de la réalité et du rêve, une tragédie du désir humain de grandeur et de beauté, une tragédie des illusions anéanties.

Au fond de sa province, un obscur hobereau s'éprend de je ne sais quoi de grand. Il est las de vivre une vie qui se consume dans l'inaction. La grand'route l'attire, la grand'route dont le ruban blanc se déroule vers le nord, vers les lointains. Là-bas, peut-être, la gloire, l'amour l'attendent. Le fantôme lumineux de l'aimée l'appelle : Lève-toi, sois digne de ta Dulcinée. Don Quichotte décroche du mur une épée rouillée et, sans daigner prendre garde aux prières de sa gouvernante, de sa nièce, du curé et de maître Carrasco, il part aux conquêtes : « Je veux aller, dit-il, sans savoir où j'arriverai le soir, aller sans savoir qui je rencontrerai. Je veux changer de pays, voir des visages nouveaux. Il n'y a qu'une chose que je veux garder, sans changement, dans mon cœur : mon amour. Non pas l'amour dont on est coutumier ici. Mais un amour qui est la vie et la gloire... Aventures, combats, vous m'arrivez de loin... » Une foi inébranlable dans la beauté de Dulcinée guide le bon chevalier et prête de la force à ses bras. Il protège la vertu, il punit l'injustice, il redresse les torts.

Accompagné de Sancho Pança, il arrive dans la Sierra Morena. Il y rencontre deux malheureux, devenus fous par amour : un amant malheureux, demi-nu et affamé, qui passe ses jours et ses nuits

sur les cimes, racontant son infortune aux nuages et aux aigles ; une femme délaissée qui avait également caché sa douleur dans la solitude. Au moment où Don Quichotte admire la sublime grandeur et la fierté de leur douleur, il est témoin du rapprochement des deux épaves de l'amour. Trahis, chacun de son côté, ils se rencontrent et, de leur double infortune, un amour nouveau surgit. Les deux amants descendent de la montagne dans la vallée pour suivre leur bonheur, hélas, trop humain... Don Quichotte les regarde partir enlacés et ce spectacle l'attriste, sans, cependant, lui ôter la foi. Le grand, l'unique, l'immuable amour existe et Don Quichotte saura le trouver. Il se dirige vers Tobose, à la recherche de Dulcinée.

Le troisième acte se passe dans une forêt près de Tobose, que le chevalier atteint au milieu d'une sombre nuit. Deux malfaiteurs échappés des galères, qui vivent là, déguisés en ermites, en compagnie de la fille Dolorès, surprennent sa conversation avec Sancho Pança et devinent son mystère. Pour s'amuser de la crédulité du chevalier, la courtisane sort de l'ombre et lui fait croire qu'elle est la Dulcinée et qu'elle était allée à la rencontre de son chevalier. Elle lui impose encore trois ans de chevalerie héroïque. Ce n'est qu'après cette épreuve qu'elle sera à lui. Une bague et un long baiser doivent sceller leur promesse. Mais ce baiser ardent et pur, ce n'est plus de la comédie ; cette catin qui a

connu toutes les ivresses et toutes les débauches, prise dans son propre piège, succombe à la suggestion de l'exaltation du chevalier. Et lorsque, après le départ de Don Quichotte, un des galériens qui s'étaient follement amusés de ce qu'ils croyaient une farce, veut l'enlacer, Dolorès, prise de dégoût, le tue d'un coup de dague.

Elle avait cru au chevalier. Elle le suit à Barcelone où, au nom de Dulcinée, il accepte le combat avec Samson Carrasco, déguisé en chevalier. Elle assiste au combat. Au moment où Don Quichotte est presque vainqueur, voulant l'encourager, elle lui jette une branche de laurier. Hélas ! Don Quichotte tourne la tête vers l'inconnue : Rossinante fait un faux pas, le chevalier tombe. Voyant Don Quichotte vaincu, la lance brisée, Dolorès, soudain dégrisée, redevient la fille cynique qu'elle était. Comment Don Quichotte a-t-il pu succomber ? « Je ne crois pas au hasard, dit-il. Ce n'est pas sans raison que le nom de Dulcinée a perdu sa force. Aurais-je douté d'elle ? Aurais-je moins aimé ? Aurait-elle été moins présente à mon esprit ? Tout tient à l'amour. Nous sommes forts, tant que notre amour est fort. Dès qu'il faiblit, nous devenons faibles. » Ayant péché, ne fût-ce que par un regard, Don Quichotte a perdu son amour, ses espérances, tout.

Il ne lui reste plus — et c'est le dernier acte — qu'à rentrer dans sa province. Mais une vie sans gloire, une vie sans idéal, ce n'est plus une vie.

Don Quichotte languit, se consume, dépérit. Rien ne pourra plus le tirer de cet état : vainement, le méthodique maître Carrasco fait venir des musiciens ; vainement, la touchante fidélité de Sancho veut le distraire par de grivoises chansons. Alors Carrasco se décide à recourir au dernier remède : il amène Dulcinée, la véritable Dulcinée de Tobose. Mais où est le lumineux, le chaste, le passionné fantôme de la magique nuit de Tobose ? La vraie Dulcinée est une rude et robuste paysanne au teint hâlé, au visage dur. C'est Aldonza Lorenzo, fille de Laurent Corchuelo. Toute l'amertume de sa vie perdue, toute l'inanité de son rêve apparaît aux yeux de Don Quichotte. Il est brisé. « Que tout le monde rie ! Il n'y a rien de grand, n'est-ce pas, maître ? Il n'y a rien de beau, n'est-ce pas, Sancho ? Mais on peut s'asseoir sur la véranda et regarder le soir qui tombe. Lentement, sur la pointe des pieds, la nuit arrive... » Le curé est là. Il peut bénir l'union du mourant avec Dulcinée. Don Quichotte s'est assagi. La méthode de Samson Carrasco a réussi. Elle a même trop bien réussi. La tête de Don Quichotte se penche sur sa poitrine. L'incorrigible rêveur est mort.

Je ne sais si je suis parvenu, dans cette analyse, à faire ressortir l'étrange beauté et toute l'ironie tragique de cette œuvre si profondément humaine. Dans la pensée de l'auteur, elle n'était pas destinée à la scène. Cependant, la représentation, grâce à la

courageuse et intelligente mise en scène de M. Zavrel (mort depuis), a démontré sa vitalité scénique. Il y a, aux second et quatrième actes, des moments où l'action languit un peu, mais ce défaut est largement compensé par la belle ordonnance de l'ensemble, par la précision et la concision du style qui sont le propre du talent de M. Dyk, et par le mouvement du troisième et du cinquième acte. Le poète a su éviter le danger de l'abstraction schématique dans le personnage de Don Quichotte, dont l'idéologie est contre-balancée avec beaucoup d'esprit et d'humour par le gros bon sens de Sancho Pança.

Mais ce que j'apprécie le plus dans la pièce de M. Dyk, c'est le bel et pur élan d'idéalisme qui, par ce temps de veulerie et d'égoïsme matérialiste, donne à son beau poème la valeur d'une haute et noble action morale.

L'OEUVRE DE M. KAREL TCHAPEK

Avec la libération politique de la nation tchécoslovaque, il semble que la vaste conspiration du silence qui avait si longtemps étouffé sa voix a été rompue. Au moment où cette vieille nation, naguère encore noyée dans l'agglomération bigarrée de la monarchie austro-hongroise, reparaît sur la scène politique du monde, l'Europe commence à s'intéresser à sa vie intellectuelle, à son art, à sa musique, à sa littérature, à son théâtre. Elle constate, non sans quelque surprise, que le peuple tchécoslovaque a, depuis longtemps, dans tous ces domaines, dépassé la période préparatoire et atteint un niveau européen.

Cet éveil de l'intérêt a coïncidé, par hasard, avec le succès retentissant qu'obtint, au Théâtre National de Prague, la pièce *R. U. R.* de M. Karel Tchapek¹, représentée pour la première fois le 26 janvier 1921.

1. Transcription phonétique; en tchèque, ce nom s'orthographe : Capek.

Traduite aussitôt en plusieurs langues, elle a été jouée et applaudie à Vienne, à Berlin, à Varsovie, à Londres, à New-York, à Belgrade, à Budapest et en avril 1924, avec la remarquable mise en scène de M. Th. Komisarjevsky, à la Comédie des Champs-Élysées, à Paris.

Quel est donc cet homme à qui échet le redoutable honneur et la lourde responsabilité de représenter, aux yeux du monde civilisé, la littérature de son pays ?

Qu'il me soit permis, en ma qualité de son traducteur français, de le présenter.

Je ne pourrais mieux le faire qu'en passant la parole à l'auteur lui-même. En tête du livre intitulé « *Le Jardin de Krakonoch* » (1918) et où les frères Tchapek ont réuni un choix de leurs nouvelles de jeunesse, écrites de 1908 à 1911, on lit une « préface autobiographique » où l'on trouve, détaillés avec une simplicité charmante et une clairvoyance surprenante, tous les éléments de l'œuvre future des deux frères.

« Le jardin de Krakonoch », c'est le pays natal des auteurs¹, ce coin nord-est de la Bohême, au pied des Monts des Géants, pays qui avait déjà donné à la littérature tchèque deux grands noms chers entre tous : la triste et délicieuse Božena Niemtsova, et le puissant romancier historique

1. Karel Tchapek naquit le 9 janvier 1890 à Malé Svato-
novice (Bohême).

Aloïs Jirasek. Quant à Krakonoch, c'est, dans la légende populaire, le bon géant, l'esprit familier des Monts des Géants, et tout ce beau pays est un jardin miraculeux : « Vous y rencontrez de noirs blocs erratiques semblables à des fétiches », et le sol permien y est rouge presque comme du sang. Au printemps, une humidité argentée jaillit des rochers et des forêts, les sources murmurent et les torrents se précipitent, et je crois que nulle part au monde il ne pousse tant d'anémones, d'œillets barbés, de bruyère et de thym, de plantes amères, de parnassies et d'orchidées. Rares et mystérieux, l'aconit et le lys sauvage poussent dans les Monts des Géants ; puissant est le charme des fougères et d'étranges prêles. « Il y a, sur les montagnes, des châteaux en ruines avec de sombres geôles ; il y a des entonnoirs où, d'après la légende, des monastères se sont engloutis ; il y a des grottes à stalactites que les gamins peuvent découvrir ; il y a des puits de mine déserts qui tentent leur curiosité. »

C'est là que le paradis du monde s'est ouvert devant les yeux éblouis des deux gamins, toujours émus et toujours émerveillés de sa beauté mystérieuse.

Mais il n'y a pas que la nature : il y a, au fond de la vallée, hérissée de cheminées, des usines dont les sirènes annoncent le début et la fin de la journée. Des flots d'ouvriers y circulent en blouses bleues qui sentent la machine, l'huile, le métal, l'amidon

et la sueur. Tremblants de curiosité et de peur, les enfants regardent les machines, les quenouilles qui chantent « comme des milliers de moustiques métalliques », ils écoutent le clapotis des métiers, le bruit des dynamos, ils ont l'horreur du dentier des roues « qui avait déjà mâché tant de pauvres doigts humains ». Les garçons ont de trop bons yeux pour ne pas voir, autour d'eux, la misère, le vice, la saleté, bref toute l'horreur de la vie, et ne pas la confronter avec la richesse, la puissance et l'orgueil des millionnaires. Fils de médecin, ils voient à la maison les blessures, la maladie, la mort ; ils accompagnent souvent leur père dans ses visites et ils se rendent compte que les « beaux chemins qui vont par monts et par vaux mènent vers des maisons de douleur ». Ainsi, ils voient « en même temps la double face de la vie ».

Tout en aimant leur petit coin natal, ils rêvent à des aventures, à de longs voyages, et de leurs lectures de *Robinson Crusoë* et de Jules Verne, ils gardent une empreinte très profonde. Cependant, le livre qui les a le plus enchantés, c'était une *Histoire naturelle* illustrée...

Nous retrouverons tous ces éléments dans l'œuvre de Karel Tchapek, car, au fond, tout artiste reste un enfant et ne fait que développer le fonds qu'il avait ramassé dans sa jeunesse. L'aîné des frères, Joseph, après avoir passé quelque temps dans une fabrique textile, la quitte pour devenir peintre. Le

second, Karel, qui aimait une vie de contemplation, fait ses humanités à Hradec Králové (Königrätz), écrit des vers, passe à l'Université de Prague, puis à celles de Berlin et de Paris, acquiert le grade de docteur en philosophie et se consacre à la littérature.

Pendant quelques années, les deux frères travaillent et signent ensemble : « Les frères Tchapek ». Leurs petites nouvelles, chroniques et aphorismes surprenaient par la concision du style, par la hardiesse de l'esprit et le tour exotique et paradoxal de la pensée. Comme les auteurs étaient inconnus, on croyait à un pseudonyme, à une mystification. Cependant, il fallut bien se rendre à l'évidence : les frères Tchapek existaient réellement, en chair et en os. Bientôt, Joseph organise, avec quelques amis, le groupe le plus avancé de la peinture tchèque. Karel entre à la rédaction des *Narodni Listy* pour passer ensuite aux *Lidové Noviny* ; il collabore, avec M. Jaroslav Kvapil, à la direction du Théâtre Municipal de Vinohrady et, aidé par son frère, il organise quelques mises en scène des plus spirituelles et des plus amusantes.

Une curiosité inlassable, un besoin passionné de recherche, un désir inassouvi d'aventure intellectuelle, tel est, à mon avis, le trait fondamental de l'esprit des Tchapek. C'est cette lucidité extraordinaire, cette manière savante et consciencieuse de ses moyens et de ses buts qui déconcertait le lecteur

dans leurs premiers travaux; et puis, il y avait là une sorte d'exotisme technique, industriel, complètement différent de l'exotisme rêveur, romantique; exotisme des grands ports internationaux, des bourses, des usines; exotisme précis qui fait un des charmes de l'œuvre de M. Pierre Mac Orlan, de M. Valéry Larbaud ou de M. Paul Morand.

Cependant, il y a, sous le rationalisme logique et sous la précision calculée de leur premier livre, un courant lyrique qui trahit la jeunesse des auteurs; il y a, sous le cynisme voulu de leurs paradoxes, de la tristesse de vingt ans. Ce brillant jeu intellectuel ne pouvait pas suffire. Dans le second recueil de nouvelles : *Abîmes rayonnants*, le lyrisme prend déjà sa revanche sur la raison. Il se plie sciemment à la sévère discipline néo-classique. Empruntant, dans quelques nouvelles, le cadre italien à Boccace ou à Bandello, les auteurs le remplissent d'une sensibilité compliquée de l'homme moderne, et peu à peu, ils quittent le terrain de l'intellectualisme pour s'arrêter devant les abîmes inconnus du cœur humain, devant le mystère de la fatalité. Ils comprennent que ce n'est pas toujours la pensée qui dirige et qui régit la vie. Il y a des forces incalculables qui, souvent, nous font agir contre la logique; la vie se moque des lois, des prévisions et des calculs; il y a une ligne infranchissable à la raison humaine : le mystère.

Placés devant cette angoissante question, ils sen-

tent que la littérature n'est pas seulement une affaire d'esprit, de métier, de forme, mais qu'elle est une grande affaire de conscience et de foi. On ne peut pas répondre à deux à des questions de cette intensité : il faut que chacun y réponde à sa façon. Depuis, chacun des deux frères écrit pour son compte. L'aîné, d'ailleurs, de plus en plus absorbé par la peinture et la critique d'art, y répond par *Lélio*, livre d'un pessimisme lyrique et halluciné que le critique de sa génération, M. Mirko Rutte, qualifie d'œuvre « la plus caractéristique de l'expressionnisme tchèque », tandis que Karel publie le recueil de contes intitulé *Les Calvaires*. Une angoisse métaphysique se dégage de ces profondes études du subconscient, angoisse d'autant plus forte qu'elle contraste avec la banalité de la vie quotidienne dont l'auteur la fait sortir. Pas d'aventure extraordinaire : deux hommes se rencontrent sur la grande route au milieu d'une campagne déserte, enfouie sous la neige. Soudain, ils aperçoivent, à quelques mètres du bord de la route, l'empreinte d'un pied isolée au milieu d'un champ ; il n'y en a pas d'autre ni devant ni derrière. Intrigués, les deux hommes se mettent à chercher une explication naturelle de ce phénomène, mais plus ils se tourmentent à trouver des hypothèses plausibles, des conjectures raisonnables, plus ils sentent l'impuissance de leur raison devant le mystère. Ils comprennent qu'il y a des moments où une seule chose

serait vraiment naturelle et répondrait au besoin intérieur de l'homme : un miracle. « Si les choses se passaient ainsi qu'il est naturel à notre âme, *il se passerait des miracles !* »

Dans chacun de ses récits, il y a des hommes effrayés par quelque manifestation inexplicable de l'au-delà, des âmes qui attendent « un événement, une lueur soudaine qui apparaîtra à travers les fentes, le moment où, au bruit des violents coups contre la porte, une voix forte leur commandera : Lazare, lève-toi ».

Cette recherche de l'inconnu, cependant, n'a pas abouti à un résultat satisfaisant. L'empreinte de Dieu que l'auteur avait cru pouvoir suivre ne le conduit pas au port. Dans le livre *Contes pénibles*, le poète ne peut plus nier le vide du monde autour de lui. Avec un pessimisme qui glace le cœur, il montre les hommes, pauvres mouches prises dans la toile d'araignée de l'inexorable mécanisme de la vie, incapables de s'élever au-dessus de la plus misérable routine. Si, cependant, on fait un essai d'en sortir, si l'on ébauche un geste de sacrifice ou de dévouement, la fatale mesquinerie humaine le déforme, malgré nous, en nous mettant dans une situation qui manque de grandeur et qui est, tout simplement, pénible.

Il était impossible de pousser plus loin l'analyse du subconscient et de s'aventurer plus loin sur cette voie qui allait droit au nihilisme intellectuel, à la

négation universelle. Il fallait surmonter ce dégoût de l'homme, chercher un retour à la vie. C'est le théâtre qui donna à M. Karel Tchapek des possibilités nouvelles.

La première pièce de Karel Tchapek s'appelle *Le Brigand*. Elle fut représentée pour la première fois en mars 1920. Cependant l'idée et la version primitive datent de 1914, époque où le poète séjournait à Paris. Nostalgie du pays natal, souvenirs de jeunesse ont donné naissance au type du Brigand qui est la personnification de la jeunesse, fougueuse, ardente, audacieuse, séduisante, cruelle et irresponsable, qui va droit au but, qui cueille hardiment les fruits de l'arbre de l'amour sans songer aux larmes et à la douleur qu'elle peut causer. Le Brigand anonyme rencontre une jeune fille devant la villa où ses parents, avertis par le malheur de leur fille aînée, la gardent soigneusement. Il suffit de quelques paroles du Brigand et Mimi suivrait au bout du monde cet inconnu qui, avec une effronterie charmante, sait enchanter tout le monde ; ce serait une apothéose de l'audace cynique de la jeunesse, si l'auteur, au dernier acte, avait fait triompher le Brigand ; mais reculant devant un dénouement trop simpliste, le poète laisse, pour le moment, la victoire aux vieux. Le Brigand, qui s'était enfermé avec Mimi dans la villa et qui s'y est fait assiéger, s'échappe, laissant dans tous les cœurs et dans tous les esprits un vague regret indéfinissable et troublant.

Cette comédie alerte, vivante, légère et comme improvisée est cependant charmante par sa verve juvénile et par je ne sais quel délicieux parfum lyrique qui se dégage du personnage du Brigand, voleur de cœurs féminins. Elle reste la plus vivante et la plus poétique des pièces de Tchapek, grâce à la spontanéité et à la fraîcheur de son inspiration.

Un an plus tard, en janvier 1921, le Théâtre National de Prague représente *R. U. R.* (*Rexon's Universal Robots*), « drame utopiste » en trois actes, avec prologue. Sous l'américanisme sec de ce titre, le jeune auteur a donné une pièce qui non seulement est une ingénieuse œuvre scénique, mais en même temps une profonde critique philosophique de la naïve foi de l'humanité en le progrès à l'aide de la science et des machines. Ce n'est pas en débarrassant l'humanité du fardeau du travail qu'on la rendra heureuse. Il y a quelque chose de sublime dans la fatigue du travailleur, dit l'architecte Alquist dans la pièce ; c'est le même personnage à qui l'auteur fait dire un mot délicieusement amer sur, ou plutôt contre la manie du progrès :

ALQUIST : Je n'aime pas du tout ce progrès.

HÉLÈNE : Vous êtes comme ma Nounou.

ALQUIST : Oui, comme votre Nounou. Est-ce qu'elle a un paroissien, votre Nounou ?

HÉLÈNE : Oui, elle en a un, gros comme ça.

ALQUIST : Est-ce qu'il y a des prières pour les différentes circonstances de la vie ? Contre l'orage ? Contre la maladie ?

HÉLÈNE : Oui, contre la tentation, contre la crue des eaux.

ALQUIST : Est-ce qu'il n'y en a pas contre le progrès ?

On peut d'ailleurs y trouver, comme dans toutes les œuvres philosophiques dignes de ce nom, beaucoup de choses et jusqu'à une critique du bolchevisme. Il est vrai que la pièce a été traduite en russe et représentée récemment à Moscou ; seulement, on y a pris quelques libertés avec le texte et changé complètement le dénouement, sans, bien entendu, demander la permission à l'auteur.

L'action de la pièce se passe dans l'avenir, sur une île au milieu de l'océan, dans l'usine de Rezon's Universal Robots. Qu'est-ce qu'un Robot ? Le mot, qui est un néologisme même en tchèque, est forgé avec la racine slave de *robota* qui veut dire : travail, labeur, corvée. Donc, les Robots sont des machines humaines de travail, inventées et construites par le vieux savant Rezon ; des machines vivantes, intelligentes qui ont tout de l'homme sauf le sentiment et la faculté de se reproduire.

L'usine, dirigée par Harry Domin et ses cinq collaborateurs Fabry, Gall, Hallemeier, Busman et Alquist, jette sur le marché des centaines de mille Robots. Ce n'est pas la soif d'argent qui mène ces hommes. Domin est persuadé que, inondant le monde de ses Robots, il finira par délivrer l'humanité du fardeau du travail qui fut la malédiction d'Adam. Délivré par les Robots du répugnant labeur

quotidien, l'homme pourra se consacrer désormais uniquement à lui-même, à son âme, à son intelligence, et, libéré des entraves de la Matière, il deviendra le véritable maître de la création.

Telle est la donnée que M. Tchapek avait fait accepter, en se jouant du spectateur, dès les premières répliques du prologue qui se termine par les fiançailles de Harry Domin avec M^{lle} Hélène Glory, venue à l'usine au nom de la « Ligue de l'Humanité » pour ameuter les Robots.

L'action de la pièce commence dix ans plus tard, jour pour jour. M^{me} Domin, aimée par son mari et adorée par tous les cinq autres directeurs, s'est habituée à l'atmosphère de l'usine, mais non pas aux Robots. La vieille Nounou qui lui sert de femme de chambre, et qui représente le bon sens populaire, déteste ces « païens » et prédit la punition de Dieu qui ne peut plus tolérer un tel blasphème. Depuis dix ans, la fabrication des Robots a décuplé, le monde entier en est inondé, tous les États s'en servent comme de soldats. L'humanité, débarrassée des obligations de travail, se jette dans une débauche effrénée et les femmes cessent d'enfanter. Effrayée par ces symptômes, Hélène se décide à brûler le manuscrit du vieux Rezon contenant le secret de la fabrication.

Cependant, des faits inquiétants se multiplient. Les Robots, jadis complètement passifs, commencent à se révolter. Guidés par quelques Robots plus

intelligents, issus des expériences spéciales que le Dr Gall a faites sur les instances d'Hélène, ils tournent leurs armes contre les hommes et massacrent impitoyablement toute l'humanité. Des milliers de Robots révoltés se mettent à assiéger l'usine. Pendant quelques heures, les directeurs se défendent en induisant la grille de courant électrique. C'est une scène profondément émouvante : les cinq derniers survivants de l'humanité regardent une petite ampoule électrique ; tant qu'elle est allumée, l'usine électrique résiste. Mais elle ne résiste pas longtemps. La petite lampe s'éteint. Les Robots se ruent à l'assaut : Hélène et tous les directeurs sont tués, sauf un : le vieil Alquist, architecte que les Robots avaient souvent vu travailler avec eux.

Mais ayant massacré l'humanité entière, les Robots prennent conscience qu'ils se sont condamnés eux-mêmes à périr. En vain ils implorent Alquist de leur livrer le secret de la fabrication, en vain le pauvre homme se tourmente à le retrouver : le secret de la vie semble irrévocablement perdu.

Et cependant, par une nuit de printemps, Alquist surprend un jeune couple Robot échangeant des paroles d'amour : la vie ne disparaîtra pas, elle est éternelle. « Va, Adam, va Ève, dit-il ; sois sa femme, sois son époux », et, tombant à genoux, il bénit le ciel, tel un Siméon.

Au point de vue littéraire, *R. U. R.* appartient à ce genre d'utopies cultivé depuis l'époque de Para-

celse et de Thomas Morus jusqu'à Flammarion ou Wells. Dans les comptes rendus parisiens, on a beaucoup rappelé Villiers de l'Isle-Adam, J.-H. Rosny aîné, Gaston de Pawlowski et son *Voyage au pays de la quatrième dimension*; quelques-uns des critiques ont cité aussi le *Pygmalion* de l'Espagnol Jacinto Grau. Je puis assurer que ce n'est que par ces comptes rendus que M. Tchapek a appris l'existence de ces deux dernières œuvres. D'ailleurs, ma traduction a été faite en 1921; mais il y a un autre fait qui prouve que la rencontre de Tchapek avec M. de Pawlowski et avec Grau est fortuite. Dans le *Jardin de Krakonoch*, il y a une petite nouvelle, intitulée *Le Système*, et écrite en 1911, où l'on trouve déjà en germe toute l'idée des Robots. Un fabricant américain, John Andrew Ripraton, y expose sa théorie de fabrication en grand; il attaque le taylorisme; il rêve d'un ouvrier qui ne serait qu'une unité de travail, sans âme, sans sentiments, sans émotion esthétique, sans amour. Ses théories échouent lamentablement le jour où un jeune ouvrier rencontre une belle femme. Les ouvriers, longtemps tenus à l'abri de toute émotion d'ordre sentimental, se réveillent: ils se mettent à fonder des chorales, des sociétés, une organisation professionnelle, des journaux. Bientôt, ils se mettent en grève et finissent par une sanglante révolte.

Cette petite nouvelle de huit pages est le point de départ de *R. U. R.* Bien entendu, Tchapek connais-

sait Wells et peut-être l'*Ève future* ; mais ce qu'il connaissait sûrement, c'est la vieille légende pragoise de *golem*, construit par le savant Rabbín Lœw Bezalel, au temps de Rodolphe II, mannequin qui se révolte contre son maître. A Prague, tout le monde connaît cette vieille légende du ghetto et l'on montre, au vieux cimetièrè juif, le tombeau du grand rabbín : le grand poète Vrchlicky a écrit une comédie (*La Sagesse du Rabbín*) sur ce sujet, et si Tchapek s'en est inspiré pour imaginer l'homme-machine, c'est plutôt dans la tradition du pays qu'il faut chercher l'origine de son idée.

Son principal mérite consiste d'ailleurs dans le courage qu'il a eu de donner la forme dramatique à ce sujet purement fantaisiste. On a critiqué le dénouement lyrique qui, disait-on, affaiblissait l'intérêt dramatique de l'ensemble. Il y a peut-être du vrai dans cette critique : cependant, pour l'auteur c'était la seule solution possible pour surmonter le pessimisme atroce qui étreignait son âme.

Ce pessimisme reparait encore dans *La Vie des Insectes*, due à la collaboration des deux frères. Composée de scènes très amusantes de la vie des insectes commentées par un poète vagabond, cette comédie en trois actes est une critique amère de la petitesse et de la mesquinerie de la vie humaine. L'idée de la pièce a été inspirée aux auteurs par la lecture du grand entomologiste J. Fabre ; la pièce tient à la fois de la revue à grand spectacle, où le

vagabond joue le rôle de compère, et de la comédie philosophico-satyrique.

Le premier acte est une spirituelle fantaisie sur le thème de l'amour, représenté ici par des lépidoptères de l'espèce *Apatura Iris* et *Apatura Clythia* : les jeux des papillons volages sont pour les auteurs un prétexte à de cruels jeux de mots et à de brillants paradoxes, au fond desquels on sent une amertume profonde. Le second acte montre un couple de scarabées qui roulent une boule de fumier.

Écoutez un fragment du dialogue des deux bousiers :

LA FEMELLE : Mon petit bousier.

LE MALE : Qu'est-ce qu'il y a ?

LA FEMELLE : Hé, hé, hé !

LE MALE : Hé, hé ! hé ! hé ! ma femme !

LA FEMELLE : Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MALE : Hé, hé, hé ! Que c'est beau de posséder quelque chose ! Son petit bien. Le rêve de sa vie.

LA FEMELLE : Sa petite boule.

LE MALE : Le fruit de son travail.

LA FEMELLE : Hé, hé, hé !

LE MALE : Je deviendrai fou de joie... je... je... je deviendrai fou de soucis. Ma foi, oui, je deviendrai fou.

LA FEMELLE : Pourquoi ?

LE MALE : J'ai trop de soucis, maintenant que nous avons notre petite boule ! Combien je me réjouissais de l'avoir, et maintenant que nous en avons une, il faut en faire une autre. Quelle corvée !

LA FEMELLE : Et à quoi bon une autre ?

LE MALE : Idiote ! Pour en avoir deux !

LA FEMELLE : Ah, oui, je comprends. Tu as raison.

LE MALE : Pense donc, avoir deux petites boules !

Deux, au moins. Disons plutôt trois. Tu sais, chacun, qui en a une, doit en faire une autre.

LA FEMELLE : Pour en avoir deux.

LE MALE : Ou plutôt trois.

Ainsi défilent devant nous des ichneumons, des cigales et d'autres insectes tués et mangés les uns par les autres, tandis qu'une chrysalide annonce le grand événement de sa naissance prochaine. Le troisième acte se passe chez les fourmis, c'est une cinglante satire de l'impérialisme, du militarisme et il n'est pas difficile de deviner que c'est l'Allemagne qui sert de modèle. Un épilogue poétique représentant la danse des éphémères, la mort du vagabond et la naissance du nouveau jour termine par un sourire cette étrange et émouvante pièce qui, dans l'originale et pittoresque mise en scène de Joseph Tchapek, eut un succès comparable à celui de *R. U. R.* non seulement en Tchécoslovaquie, mais aussi à New-York.

En février 1923, le Théâtre Municipal de Vinohrady a monté une nouvelle pièce de Karel Tchapek, inspirée cette fois par le problème de la longévité qui, grâce aux découvertes de Steinach, est passé du domaine de la fantaisie dans celui de la science. Karel Tchapek le traite, dans la comédie intitulée *Le Cas Makropoulos*, avec sa fantaisie habituelle. Il suppose une femme d'une étrange beauté qui est âgée de trois cents ans : fille d'un alchimiste grec de la cour de Rodolphe II, nommé Makropoulos, elle a

hérité de son père de la pierre philosophale et, pendant trois siècles, elle se refait une radieuse jeunesse sous des noms différents dans diverses capitales de l'Europe. Cette fois, arrivant au terme de son existence, elle veut s'emparer de la recette de la drogue, restée dans les papiers d'un de ses anciens amants, pour se rajeunir une fois de plus. Mais l'ayant obtenue, elle se sent fatiguée et dégoûtée de la vie et préfère mourir, tandis qu'une jeune fille, à qui elle a fait cadeau du précieux secret, le brûle avec dédain.

La comédie, des plus intéressantes et conduite avec un art scénique déjà très mûr, offre un fort beau rôle à l'actrice principale. On retrouve dans cette pièce le délicieux fantaisiste doublé de philosophe et de poète, maniant avec une légèreté déconcertante, avec un sourire amer et avec une douce bonhomie un des plus angoissants problèmes qui aient jamais hanté l'esprit humain.

Parallèlement avec cette pièce, Karel Tchapek écrivit, pour le feuilleton des *Lidové Noviny*, le roman : *L'Usine de l'Absolu*, surprenant d'humour et de fantaisie scientifique.

Un ingénieur invente un carburateur qui consomme la matière entièrement, sans déchet. Appliqué à l'industrie, son carburateur signifie une économie extraordinaire de charbon, puisque la combustion est totale et que toute l'énergie atomique peut être utilisée. Mais en consommant la matière,

le carburateur libère l'*Absolu* inhérent à la matière, qui s'en dégage et produit les effets les plus bizarres ; les gens qui ont respiré l'air rempli de l'*Absolu* se convertissent ; le carburateur a introduit Dieu dans le monde. Il se passe des miracles ; les administrateurs de la société qui fabrique les carburateurs deviennent fous de piété. A mesure que l'on fabrique les carburateurs, la contagion de la piété se répand : elle pénètre dans les masses populaires : ainsi une drague sur la Vltava, aux environs de Prague, devient le centre d'une communauté religieuse, un manège de chevaux de bois en est une autre ; les partisans des deux Églises en viennent aux mains. La vie industrielle et commerciale finit par être troublée et sombre dans la plus lamentable des catastrophes. L'Énergie Infinie, dégagée par le Carburateur, envahit l'Univers. Les dissensions religieuses deviennent de plus en plus graves. Chaque Église veut s'approprier le nouveau Dieu. Il y a des troubles religieux dans tous les États. Finalement, un Conseil suprême des Grandes Puissances se réunit dans une île au milieu de l'Océan, pour échapper à l'*Absolu*, mais on ne peut plus rien faire : la guerre a déjà éclaté en Europe, en Asie, en Amérique. Un petit lieutenant d'artillerie, en manœuvres alpines, braquant ses canons sur les carburateurs dans les vallées voisines, les détruit, occupe la région, et, peu à peu, débarrasse la France des carburateurs.

Il devient empereur, déclanche la Plus Grande Guerre où tous les peuples du monde guerroient les uns contre les autres. Cependant, la guerre est terminée, et quelques années plus tard les derniers carburateurs sont détruits.

C'est d'une imagination effrénée, et quelquefois on regrette que Tchapek n'ait pas fait de cet excellent sujet un véritable roman philosophico-scientifique. Il a préféré jouer, s'amuser lui-même et amuser les lecteurs de son journal.

Ce roman a été suivi, en 1924, par un autre intitulé avec un peu de bizarrerie : *La Krakatoïte*. Le vocable placé en titre du volume est encore un néologisme forgé par l'auteur, comme il l'avait fait en créant le mot *robot*, qui a déjà acquis droit de cité dans le vocabulaire français et anglais. Cette fois, il s'agit d'un terme technique : *la krakatoïte* est, comme la dynamite ou la mélinite, le nom d'un explosif inventé par le héros du roman, l'ingénieur-chimiste Prokop. Ayant découvert une substance d'une force explosive formidable, Prokop l'a baptisée de ce nom dérivé du nom du volcan Krakatoa.

On retrouve, dans cette nouvelle œuvre de Karel Tchapek, l'élément qui lui est cher : une découverte scientifique sensationnelle capable de bouleverser l'ordre établi dans le monde et de renverser toutes les notions morales de l'humanité. Le fond reste toujours le même, mais il faut admirer la richesse d'imagination de l'auteur qui, partant d'une donnée

commune, a su créer quatre œuvres si profondément différentes l'une de l'autre : *R. U. R.*, *Le Cas Makropoulos*, *L'Usine de l'Absolu* et *La Krakatoïte*. Dans *R. U. R.*, c'était la création artificielle de l'homme ; dans *Le Cas Makropoulos*, le problème de la longévité ; dans *L'Usine de l'Absolu*, l'Absolu — c'est-à-dire, Dieu, dégagé par la combustion intégrale de la matière.

Cette fois, le héros du roman a découvert la faculté explosive cachée dans n'importe quelle matière, faculté qui peut être dégagée par un procédé chimique dont Prokop a trouvé le secret. Il a pu composer la *krakatoïte*, qu'on peut faire exploser, à n'importe quelle distance, par des ondes électromagnétiques d'une certaine intensité. La force destructive de cette poudre blanche d'apparence anodine est telle que quelques kilogrammes suffiraient à détruire la terre.

Sur cette donnée utopiste, M. Karel Tchapek a échafaudé un roman qui offre non seulement un intérêt passionnant par son action, mais qui est aussi une œuvre philosophique et qui pose le problème de l'homme-Prométhée en révolte contre les limites qui lui sont imposées par la Nature.

Ébloui par la grandeur de sa découverte, entraîné par sa passion de savant, Prokop poursuit d'abord son idée sans se demander quelles en pourraient être les conséquences pour l'humanité. Mais, ayant compris la terrible portée de sa découverte, qui

pourrait anéantir toute la vie sur la terre, il se décide à ne jamais en livrer le secret. C'est ici que commence la lutte : attiré dans un guet-apens par une puissance étrangère — l'auteur ne la nomme pas, mais c'est évidemment l'Allemagne — qui veut s'emparer de son secret, il est emprisonné. Il lutte héroïquement contre toutes les tentations. Succès, gloire, richesses, dignités, tout lui est offert, mais Prokop, plébéien robuste et sain, résiste à tout. Il faillit succomber cependant à l'amour, à la passion pour la princesse Wille, descendante des khans mongoles, créature raffinée, tour à tour cruelle et tendre, vierge et corrompue, hautaine et soumise. Et c'est un duel à mort que l'amour de ce robuste roturier de génie et de la fière aristocrate qui finit par succomber et qui devient, entre les bras de ce fils de cordonnier, une pauvre loque humaine, sans force et sans résistance. Cependant Prokop retrouve sa clairvoyance, échappe aux baisers de cette Dalila pour subir une tentation plus forte encore : le chef mystérieux d'une organisation révolutionnaire internationale qui porte le nom symbolique de d'Hémon lui offre, comme jadis le Démon sur la Montagne, le monde comme immense laboratoire.

Il lui offre le monde pour le conquérir, pour le refaire de fond en comble, pour le détruire et pour le reconstruire à sa guise. Cette fois encore, Prokop est sauvé par le souvenir d'une femme qu'il avait entrevue jadis et dont le sourire avait laissé une

trace indélébile dans son cœur. Il repart pour retrouver la trace perdue de celle qui avait su, d'un seul mot, faire vibrer les meilleures cordes de son âme. Suit une hallucinante vision : un homme qui, jadis, lui avait volé quelques bribes de la formule chimique de la krakatoïte réussit, après de longues expériences, à composer la poudre fatidique. Mais au même instant les ondes électromagnétiques émises par la station d'Hémon la font exploser et enterrent non seulement le chimiste et sa fabrique, mais toute la ville.

Prokop, sauvé en cette catastrophe qu'il n'a pu empêcher, rencontre, sur la grand'route, un pauvre diable de vieillard qui le recueille et l'abrite dans sa roulotte. La douce sagesse du vieux chemineau révèle bien des choses à celui qui avait voulu arracher à la nature de ses secrets. « Petit, petit, lui dit le doux vieillard, tu ne feras plus les trop grandes choses que tu voulais faire... tu ne sauveras pas le monde, mais tu ne le détruiras pas non plus... Tu voulais faire des choses trop grandes et tu en feras de petites. Et c'est bien comme cela. Tu feras des choses bonnes pour les hommes. Celui qui pense aux choses les plus hautes a détourné ses yeux des hommes. En revanche, tu les serviras... »

Et, bercé par le chant du bon petit vieux, Prokop s'assoupit, le cœur purifié, ayant oublié jusqu'au nom de sa découverte infernale, sentant indistincte-

ment, au fond du cœur, que ce bon petit veillard est Dieu le Père lui-même.

Ainsi, cette hallucinante vision de destruction et de révolte se termine par un doux accord de soumission, de bonté et d'optimisme. Cette idylle mystique n'est qu'une variante du Magnificat en l'honneur de la Vie entonné par Alquist à la fin de *R. U. R.*, et par le chemineau dans *La Vie des Insectes*. Mais ici elle a l'accent profond et un peu mélancolique d'une confession personnelle du philosophe qui a compris les limites de la pensée humaine ; de l'intellectuel qui, après avoir jonglé avec toutes les idées, s'est rendu compte de sa faiblesse ; de l'écrivain qui a mesuré la distance séparant le rêve de l'artiste de sa réalisation...

Telle est, dans ses grandes lignes, cette œuvre où le jeune auteur a déployé, une fois de plus, son éblouissante fantaisie, cette verve endiablée, cette habileté technique déconcertante dont il avait déjà fait preuve dans *L'Usine de l'Absolu*. Mais *La Krakatoïte* marque un progrès très sérieux sur *L'Usine* par cet accent de vérité et, surtout, par la tendresse indicible et la délicieuse fraîcheur de certains passages. On pourrait peut-être critiquer quelques répétitions de situations et souhaiter un peu plus de mesure dans les scènes entre Prokop et la princesse, mais ces légers défauts sont largement compensés par la hardiesse de la conception de l'ensemble.

La Krakatoïte est une œuvre de la plus belle tenue littéraire et d'une haute envolée philosophique, une œuvre qui ne manquera pas d'éveiller l'intérêt de l'Europe littéraire et de consacrer la jeune gloire de M. Karel Tchapek.

Le dernier livre paru de Tchapek est un petit livre d'impressions de voyage. Ces délicieuses *Lettres d'Italie* constituent un des plus amusants, des plus capricieux et des plus profonds guides qu'on ait consacrés à la patrie du Dante et de d'Annunzio. Voici comment Karel Tchapek résume ses souvenirs d'un court voyage :

Ce n'est pas en spécialiste que j'ai flâné dans les galeries et dans les rues : je trouvais mon beau comme il vous arrive une aventure. Et lorsque, maintenant, *ex post* et avec de tristes lacunes, je tâche de ranger mes souvenirs dans ma tête et de dire ce que j'ai trouvé de plus beau et ce qui m'a déplu, il me semble qu'il y a tout de même quelque chose qui m'a guidé, un je ne sais quoi qui unit l'ancien christianisme à Giotto, l'art antique à la statuaire, mettons romane, les Étrusques aux primitifs chrétiens et les débuts de la Renaissance aux goûts de mon âme pécheresse. C'est... c'est... quelque chose de presque populaire, quelque chose de fait à la maison, quelque chose qui a une fraîcheur primitive ; *secundo*, c'est l'intensité sérieuse et concentrée de l'esprit qui cherche une forme essentielle et légale pour les notions nouvelles.

Sois naïf et sois sévère : évite la routine, l'éblouissement et la voluptueuse luxure d'un art trop savant, comme on évite le vice, le serpent et le venin. Sois simple et sois obsédé de la perfection de forme ; mais il y a une troisième voie et qui est peut-être la première entre toutes : c'est d'être une personnalité qui,

par chaque parcelle de son œuvre, fait sur soi-même une déposition archi-individuelle et unique. Et c'est tout. Allah est grand. L'art est grand.

Dans ce qu'il y a de mieux, l'art italien prêche un double exemple : recommencer toujours, apprendre beaucoup. Commencer par le commencement, chercher, expérimenter, inventer et renouveler, essayer et résoudre, mesurer les possibilités et avoir le courage d'oser ; et d'autre part, apprendre énormément sur les autres et sur soi-même, supprimer la vicieuse fatuité et le laisser aller de l'originalité et l'impudente prétention d'être soi-même, telles sont les vertus artistiques de cette floraison miraculeuse.

A en juger d'après ces paroles empreintes d'une sagesse mesurée, Karel Tchapek arrive à la pleine conscience de son talent et de ses moyens, autant dire à la maturité. Les succès retentissants qu'il connut à l'âge où d'autres commencent à peine à se faire un nom ne lui ont point tourné la tête : il est resté simple, même quelque peu timide. Il est trop clairvoyant pour ne pas avoir la conscience des côtés faibles de ses pièces, notamment de *R. U. R.* De ses succès, il ne tire aucune vanité, mais il est content d'avoir frayé le chemin à la littérature de son pays.

Je rappelle, pour être complet, un petit manuel du *Pragmatisme* qui trahit une sérieuse étude de la philosophie, un petit ouvrage intitulé *La Critique des mots* et qui révèle l'intérêt, pour ainsi dire technique et professionnel, que Tchapek prend à l'instrument de son métier d'écrivain, et surtout

cette anthologie de 52 poètes français, *La Poésie française contemporaine*, qui va de Baudelaire, Verlaine et Rimbaud jusqu'à Apollinaire, aux Unanimes, à Max Jacob et Blaise Cendrars. Dans ce livre, Tchapek s'est montré un ouvrier accompli du vers tchèque et ses traductions donnent presque des équivalents parfaits des poèmes traduits au point de vue de la pensée, du rythme et de la rime. Cette anthologie, faite pendant la guerre, à une époque où Prague était complètement séparée de tout mouvement intellectuel français, était, pour son auteur, une sorte de revanche et de consolation. Je m'en voudrais de ne pas citer ces quelques mots touchants de la préface : « Vers français, combien vous m'avez donné de joie et de consolation ! Je m'occupais de vous pendant les journées angoissantes de la bataille de Verdun ; une consolation infinie jaillissait alors de chaque beau vers, car il est impossible qu'un tel génie, qu'une telle vie soient humiliés ! »

Karel Tchapek est trop jeune. On ne saurait formuler un jugement définitif sur l'œuvre d'un auteur de trente-quatre ans et qui est en plein essor de sa force créatrice. Mais l'œuvre qu'il a donnée jusqu'à présent le place, par son originalité, par sa diversité, par son sérieux moral et philosophique, parmi les plus captivantes physionomies de la littérature contemporaine.

(1924.)

LE THÉÂTRE TCHÉCOSLOVAQUE

C'est un axiome courant dans l'histoire des littératures : le drame et la tragédie, qui sont pour ainsi dire le sommet de la poésie, ne viennent généralement que pour couronner une longue évolution littéraire. Ils marquent presque toujours l'apogée, sinon la fin d'une époque.

Aussi trouve-t-on rarement une puissante poésie dramatique chez les nations jeunes. C'est un peu le cas du théâtre tchèque. Si j'en parle cependant, c'est parce que son histoire est un admirable exemple de ce que peuvent l'enthousiasme et une foi rayonnante en un idéal. Si j'en parle, c'est parce que cette histoire du théâtre est parallèle au drame de la nation : c'est l'histoire du génie national qui se fraie le chemin à travers les ronces et les broussailles des obstacles matériels, qui se cherche lui-même à travers ses propres errements et qui, par la voie de l'analyse de lui-même et par celle du cosmopolitisme, veut parvenir à la plénitude de son

épanouissement, à l'expression complète de son individualité nationale.

Quels sont les problèmes fondamentaux du théâtre tchèque ? Quels sont les idées et les sentiments dont il s'inspire ? Quel est son héros principal ?

La réponse est simple. C'est le *peuple tchèque* qui est le héros du théâtre national, toujours et partout. Et l'idée autour de laquelle le drame tchèque gravite éternellement, le problème auquel, fatalement, tous les dramaturges reviennent, c'est la *liberté nationale*.

Est-ce à dire que le théâtre tchèque n'est qu'un moyen d'éducation politique, que les poètes s'abaissent au rôle d'agitateurs ? Nullement.

On connaît l'admirable phrase d'Alphonse Daudet : « Quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. »

C'est pour que le peuple tchèque puisse bien garder cette clef qui, un jour, devait lui ouvrir les lourds vantaux ferrés de sa prison, qu'il fallait lui dire, tout d'abord : La langue que tu parles et que n'importe quel misérable laquais autrichien affecte de mépriser, cette langue est un héritage sacré. Elle a été parlée à la cour de tes rois, elle a été, pendant longtemps, la langue diplomatique du centre de l'Europe ; elle résonnait, glorieuse et terrible, dans les chants de tes ancêtres hussites. Le peuple qui l'a parlée a été grand. Il a donné la vie à des hommes comme Jean Hus, comme Jean Zizka

l'Aveugle, comme Comenius. Mais si tu restes fidèle à la grande tradition nationale, tu retrouveras la grandeur et la gloire évanouies.

Voilà ce qu'il fallait dire d'abord au peuple.

Et puis, ces souvenirs du grand passé et ces rêves de la liberté future, l'indicible souffrance de la servitude et l'espoir de la libération, tout cela prend, dans la manière vivante du dialogue animé, une forme plus directe, plus pressante encore que dans la poésie ou dans le roman. Partout, même sous des symboles étrangers ou lointains, imposés pour tromper la vigilance de la censure, ces sentiments apparaissent, impérieux et pathétiques, douloureux et mélancoliques, ardents et enthousiastes.

Et comme chez tous ceux qui ont connu l'amertume de l'humiliation et le poids de l'oppression, un sentiment très vif de justice se développe chez les Tchèques, de la justice morale et sociale, une conception très sérieuse de l'égalité et de la fraternité humaines, une sympathie très profonde pour tous ceux qui souffrent, un amour sublime et fraternel pour toutes les victimes de l'injustice et de la tyrannie.

Telles sont les idées directrices dont le théâtre tchèque s'est inspiré depuis ses premiers balbutiements à l'époque de la renaissance nationale, jusqu'à nos jours.

Vieille nation européenne, les Tchèques avaient, dès le xiii^e siècle, leur théâtre d'origine litur-

gique, composé par le clergé, en partie en latin, en partie en tchèque. Il existe plusieurs fragments latins des Jeux de Passion, datant du xiv^e siècle, avec des intermèdes en vers tchèques, où les trois Saintes Maries viennent chercher le corps du Christ. Avant d'y aller, elles veulent acheter des baumes et des onguents pour en enduire le corps du Sauveur. Cet épisode a été développé pour former un intermède comique, connu sous le titre de *Charlatan*. Il n'est pas sans intérêt de constater que cette première pièce de théâtre tchèque a été composée d'après un modèle français¹.

Le drame liturgique en Bohême ressemble exactement à ce qui se faisait au xv^e siècle en France ou en Allemagne, et seuls les intermèdes comiques ou laïques en langue tchèque ont une couleur locale plus prononcée.

Avec l'avènement de la renaissance et de l'humanisme, les représentations liturgiques, interrompues d'ailleurs par les guerres hussites, ont été remplacées par des pièces classiques. Les savants professeurs de l'Université de Prague organisaient, avec leurs élèves, des représentations théâtrales en règle. A Prague et en province, on jouait du Plaute, du Térence ou des pièces tirées de la Bible, mais l'histoire nationale commence, elle aussi, à attirer les poètes humanistes. Ainsi, le dernier rec-

1. Cf. plus haut : *Les relations intellectuelles*.

teur de l'Université avant la catastrophe de la Montagne-Blanche, maître Jan Campanus-Vodniansky, a composé, en 1604, un drame latin sur un sujet de l'histoire nationale, sous le titre de *Bretislaus, comœdia nova*. Mais quelques jours avant la représentation, la pièce fut frappée par une interdiction du grand chancelier Popel de Lobkowicz, sous prétexte qu'elle voulait « amener le peuple contre sa Majesté l'Empereur ».

Tout ce mouvement promettait de préparer le terrain propice à l'éclosion future du drame national en Bohême. La défaite des États de Bohême insurgés contre les Habsbourgs, la terreur qui la suivit et la paix de Westphalie, qui livra le pays sans défense à l'impitoyable vainqueur, interrompirent brutalement cette évolution.

Au moment où la France s'exalte sur les beautés du *Cid*, au moment où elle se passionne pour les tragédies de Racine, au moment où elle applaudit au génie comique de Molière, le peuple tchèque, agonisant presque sous la vengeance de l'oppressur, vit l'acte le plus tragique de son drame national. La vie intellectuelle du pays est anéantie. Les Jésuites, auxquels les Habsbourgs avaient confié le soin de ramener au giron de l'Église le peuple rebelle, continuent, il est vrai, la tradition du théâtre dans leurs collèges, mais il s'agit là, non pas de l'art dramatique, mais de la propagande pour les écoles jésuites.

Dans le courant des xvii^e et xviii^e siècles, Prague et la plupart des villes de Bohême et de Moravie ont été presque entièrement germanisées. Cependant, la bourgeoisie de Prague n'a pas perdu le goût du théâtre, maintenu surtout par les visites des troupes de comédiens anglais, allemands et italiens qui parcouraient l'Europe centrale. Depuis 1738, Prague possédait un théâtre permanent de comédie et d'opéra, où l'on jouait en allemand ou en italien. Ce n'est qu'en 1771 qu'on a fait le premier essai de jouer en tchèque pour le peuple qui, malgré tout, ne s'est pas laissé germaniser. Cet essai échoua, faute d'acteurs parlant correctement la langue tchèque. Mais l'idée était là, et les patriotes tchèques ne se laissèrent plus décourager.

On ne peut songer sans un attendrissement ému aux premiers organisateurs du théâtre tchèque, aux Tham, aux Sedivy, qui, avec un dévouement indicible, guettés par une police hostile, noyés sous les quolibets d'une bourgeoisie germanisée, composaient et jouaient les premières pièces tchèques, humbles et naïves. Bannis de la grande scène, ils se décident à construire un théâtre à eux et s'adressent au gouvernement pour en obtenir la concession. Pour appuyer leur demande, ils expliquent qu'ils ont l'intention — ce sont leurs propres termes — « d'aider au perfectionnement de la langue tchèque, d'ennoblir les cœurs et les mœurs des Tchèques ». Il fallait cependant en appeler jusqu'à l'empereur pour

obtenir la concession demandée. En 1786, un théâtre en planches, surnommé *la Baraque* — M. Baty conviendra qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil — fut construit, où le petit peuple de Prague venait applaudir les auteurs et les acteurs qui lui parlaient sa langue. Lors d'une visite à Prague, au cours de laquelle il avait assisté à une des représentations, Joseph II consentit que *la Baraque* adoptât le titre de « Théâtre tchèque patriotique impérial et royal ». Malgré ce beau titre, *la Baraque* fut démolie, par ordre de police, en 1790. Cependant les patriotes, convaincus que le théâtre constituait pour eux le plus puissant moyen de propagande, ne désarmèrent pas. Ils continuèrent à écrire et à jouer en tchèque sur des scènes éphémères et, peu à peu, un public se forma qui prit l'habitude d'assister à ces représentations.

Il est à Prague, en face de l'antique *Carolinum*¹, auprès du Marché aux fruits, un théâtre célèbre dans les annales de la musique : c'est là qu'ont retenti pour la première fois les mélodies du *Don Juan* de Mozart. Ce théâtre, appartenant aux États de Bohême, jouait en langue allemande et organisait de temps à autre des saisons d'opéra italien. Les patriotes tchèques, formant un public qui, très nombreux déjà, étouffait dans des salles trop petites, offrirent aux directeurs allemands de prendre le

1. Bâtiment de l'ancienne université fondée par le roi Charles IV.

théâtre en location pour les matinées de fête et de dimanche. L'affaire promettant d'être assez lucrative, les directeurs acquiescèrent. Mais bientôt les représentations furent gênées par leur mauvaise volonté, et force fut aux patriotes tchèques de songer à s'assurer une salle indépendante.

Au point de vue littéraire, la production de cette époque est inexistante, ou presque. La tradition nationale faisant complètement défaut, les auteurs dramatiques d'alors, qui avaient plus de bonne volonté que de talent réel, étaient contraints d'alimenter leur répertoire de drames et de vaudevilles viennois, qu'ils traduisaient ou adaptaient. Cependant on aime à revenir de temps en temps aux auteurs qui, vers 1830 ou 1840, avaient le courage — et Dieu sait s'il en fallait ! — d'écrire pour le théâtre tchèque. Ils subissaient nécessairement l'influence du voisinage allemand, des Raupach, des Iffland, des Kotzebue, mais dans les pièces d'un *Klicpera* ou d'un *J.-K. Tyl* on respire, à travers un romantisme naïf et sentimental, une odeur chaude et enveloppante de la vie réelle, et l'on est saisi d'un charme pénétrant. D'ailleurs, ces œuvres valent surtout par l'intensité et la profondeur du sentiment patriotique. On a repris, pendant la guerre, *La Foire*, un vieux vaudeville de J.-K. Tyl, où l'auteur avait intercalé une mélodie de Skroup à laquelle échet l'honneur de devenir l'hymne officiel de la République tchécoslovaque. La pièce est

d'une naïveté touchante; cependant, lorsque le vieillard aveugle s'avança pour chanter le *Kde domov můj*, toute la salle se leva et entonna avec l'acteur le chant consacré par les espoirs de nos grands-pères. Le chant fini, une ovation formidable retentit sous la voûte du théâtre. Durant ma longue carrière de critique dramatique, je n'ai jamais assisté à un triomphe plus spontané ni plus émouvant. La pièce a longtemps tenu l'affiche; chaque soir, c'était la même explosion de patriotisme. La police, qui ne se trompait guère sur le sens de cette manifestation, était désarmée, car elle ne pouvait décemment interdire un inoffensif vaudeville datant de 1834.

Depuis 1845, les patriotes tchèques songeaient à construire un théâtre national. Dans ce but, une société se constitua en 1850, sous la présidence de Rieger, le futur chef politique de la nation. La nécessité d'une scène tchèque se faisant de plus en plus pressante, on bâtit, en 1862, un Théâtre provisoire. Cependant, on continuait à recueillir les souscriptions. Le Théâtre National devait être inauguré en septembre 1881; les travaux se poursuivaient activement, lorsque, au mois d'août, un malencontreux incendie dévora le fruit de tant d'efforts et de sacrifices. Le jour même de la catastrophe, en face des ruines encore fumantes, on recommença les quêtes et les souscriptions. Un noble élan de patriotisme anima toute la population tchèque. Les plus humbles

aussi bien que les plus riches apportèrent leur obole : en six semaines, plus d'un million de florins furent réunis ; c'était assez pour assurer la reconstruction du théâtre détruit. Deux ans plus tard, la nation possédait, sur les bords de la Vltava, un monument digne de son patriotisme et qui compte parmi les plus belles salles de théâtre de l'Europe. Toute une génération d'artistes — on l'a appelée d'ailleurs la « génération du Théâtre National », et elle comprenait des hommes comme l'architecte Zitek, les peintres Ales, Hynais et le sculpteur Myslbek — donna le meilleur de son génie pour construire cette « chapelle d'or », nom dont le peuple tchèque aime à désigner le théâtre qui porte au fronton cette fière devise : *Narod Sobe* (La Nation à elle-même). Le Théâtre National — et jamais cette appellation n'a été mieux justifiée — fut inauguré le 18 novembre 1883. Sa direction fut confiée à *F.-A. Subert* (1849-1915), journaliste et auteur dramatique de talent, organisateur remarquable. Subert hérita du Théâtre provisoire d'une troupe excellente, comptant quelques acteurs de tout premier ordre, comme ce *J.-J. Kolár*, grand comédien qui avait des éclairs de génie, et l'admirable *Mosna*, qui avait du génie, tout simplement.

Pendant la période du Théâtre provisoire, la littérature dramatique, elle aussi, avait pris de l'ampleur. Elle est alors caractérisée surtout par l'influence attardée de Shakespeare et du roman-

tisme byronien dans les drames historiques de V. Hálek et dans le pathos redondant de J.-J. Kolár. D'autre part, Augier, Dumas fils, Feuillet et Labiche font leur entrée sur la scène tchèque ; ils sont joués, applaudis, admirés. Bientôt ils trouvent même des émules et des imitateurs. Aussi V.-K. Jerábek (1836-1893) étudie avec une belle hardiesse, dans un drame intitulé *Le Serviteur du Maître*, le conflit du capital et de l'ouvrier. Il s'essaie en outre avec assez de bonheur à la comédie de mœurs. Son contemporain Emanuel Bozdech (1841-1890), le véritable homme de théâtre de l'époque, donne quelques élégantes comédies historiques, au dialogue rapide, étincelant d'esprit, et d'une composition très sûre. La faveur du public vint ensuite à Sardou, qui exerça une influence marquée sur l'œuvre dramatique de F.-A. Subert, l'avisé directeur du Théâtre National.

Avec celui-ci, nous entrons déjà dans une période nouvelle.

Les œuvres et les courants littéraires se multiplient, les influences s'entre-croisent et se combattent.

Le romantisme survit encore dans les pièces de Jaroslav Vrchlický (1853-1912) et de Jules Zeyer (1851-1901). Dans l'œuvre gigantesque et apocalyptique de Vrchlický, le théâtre n'a qu'une importance secondaire. Cependant, une vingtaine de pièces, drames, tragédies, comédies et proverbes,

montrent l'éblouissant génie de ce poète dont la fantaisie ailée évoque, avec la même aisance, l'atmosphère héroïque de la mythologie grecque, le rêve gracieux des Cours d'amour, l'époque demi-léendaire des premiers princes de Bohême, l'antiquité romaine, le moyen âge espagnol, des visions bibliques ou la renaissance italienne.

Cet esprit prodigieusement riche était trop mouvant, trop improvisateur pour avoir la patience de travailler ses caractères, trop lyrique pour construire ses pièces : une œuvre cependant échappe à cette critique : sa vaste trilogie grecque : *Hippodamie*, composée des *Fiançailles de Pélops*, de *La Réconciliation de Tantale* et de *La Mort d'Hippodamie*. Rares sont les œuvres modernes où la menace éternelle de la fatalité antique trouve une expression aussi noble, où la grandeur tragique s'élève à une telle puissance que dans *Hippodamie*. Le chef-d'œuvre de Vrchlicky est non seulement un des sommets de la poésie tchèque, mais en même temps une date mémorable dans l'histoire de la musique tchèque et de la musique en général, car il inspira à un compositeur de génie, au continuateur de Smetana, *Zdenko Fibich* (1850-1900), l'idée d'écrire une musique de scène et de créer ainsi le drame musical dont, depuis Jean-Jacques Rousseau à R. Schumann, tous les compositeurs avaient rêvé. Continuant la tradition inaugurée au XVIII^e siècle, par le Tchèque *George Benda*, Fibich

réussit à harmoniser la parole et la musique en un tout admirablement organique et créa ainsi un nouveau genre d'art, le drame parlé avec accompagnement de musique, le « mélodrame » au sens musical de l'expression. L'exécution parfaite d'une œuvre aussi vaste supposant un effort considérable, on n'a pas eu souvent l'occasion de voir *Hippodamie* représentée intégralement avec la musique. La récente reprise de l'œuvre au Théâtre National de Prague, sous la direction de M. Ostrcil, dans la mise en scène de MM. Hilar et V. Novak, dans les décors de V. Hoffmann, nous a révélé, pour ainsi dire, toute la grandeur et toute l'éblouissante beauté de cette œuvre, unique dans le répertoire universel.

Parmi les comédies de Vrchlicky, *Une nuit au château de Karlstejn* acquit une grande popularité due au charme poétique, à l'intrigue spirituelle et à la sérénité enjouée qui se dégage de cette fantaisie historique. Quelques comédies et proverbes d'une grâce espiègle et, en même temps, d'une sagesse souriante et profonde, complètent l'œuvre dramatique de Vrchlicky. A côté de ce prodigue improvisateur à la morale païenne, le délicat et hautain Jules Zeyer crée des visions scéniques souvent trop immatérielles pour la lumière crue de la rampe. La *commedia dell'arte*, Molière et Racine, Beaumont et Fletcher, les mystères du moyen âge et les légendes celtes, le passé mythique de la Bohême et

l'exotisme de l'Extrême-Orient, voilà les sources multiples de l'inspiration de ce voyageur inassouvi, de ce rêveur slave doublé d'un chrétien mystique. Il méprisait trop la réalité pour donner au théâtre des personnages en chair et en os : cependant, son *Neklan*, pris dans la mythologie tchèque, ou ce frêle conte mélancolique de la Slovaquie légendaire, *Radouz et Mahouléna*, survivront par l'intensité du sentiment et du lyrisme pathétique.

Parallèlement à l'œuvre de ces deux grands survivants du romantisme, le réalisme pénètre, vers 1880, sur la scène tchèque. *Ladislav Stroupeznicky*, après avoir évoqué, avec beaucoup de charme archaïque, des scènes du xvii^e siècle tchèque, campa, avec bonheur et avec force, de robustes figures des paysans tchèques et s'éleva, avec la pièce *Au puits de Valdstejn* presque au drame social. M^{me} *Gabrielle Preissova* et les frères *Mrstik* élargissent le champ d'observation et rehaussent leurs puissants drames slovaques, dégageant une âpre odeur de terroir, d'une savoureuse couleur locale non seulement dans les costumes, mais aussi dans la langue teintée de dialecte slovaque de Moravie. Un des drames slovaques de M^{me} Preissova, *La Fille adoptive*, connut, il y a quelques années, un regain de popularité : le grand compositeur *Leos Janàcek* en a fait un opéra (*Ienoufa*) qui, s'il est encore ignoré en France, a triomphé sur plusieurs scènes étrangères. *Vilém Mrstik*, un des

deux auteurs du drame *Marycha*, se fait le propagandiste du naturalisme français et du réalisme russe. Vers la même époque, M. A. *Jirasek* dessine vigoureusement, dans *Voïnarka*, le conflit entre l'amour charnel et l'amour maternel dans l'âme d'une robuste paysanne veuve et approfondit, avec *Un Père*, l'étude psychologique et réaliste du peuple, qu'il peint sans chercher à embellir la vérité¹.

Je commettrai certes une injustice en passant trop rapidement à côté de l'œuvre dramatique de M. A. *Simacek*, auteur de quelques pénétrantes études de mœurs pragoises rappelant la manière du Théâtre Libre, en citant seulement les noms de M^{me} *Vikova-Kunéticka* et de M. F.-X. *Svoboda*, ce fin observateur de la réalité, doué d'un lyrisme si chaud et d'une sagesse harmonieuse et souriante, auteur d'une série de pièces remarquables comme ce délicieux acte intitulé *Le Bouton de rose* ou la gaie comédie *Le Dernier homme*, ceux de MM. *Stolba* et *V. Stech*, auteurs de gaies comédies quelquefois très amusantes, de joyeux tableaux satiriques de la vie de la petite bourgeoisie tchèque, mais j'ai hâte d'en arriver aux contemporains, qui sont le présent et l'avenir du théâtre tchèque, à cette génération tourmentée, toujours en ébullition, qui cherche et essaie, qui s'égaré peut-être, qui se trompe parfois,

1. Cf. plus haut : l'article consacré à *Jirasek*.

mais qui brandit très haut le flambeau reçu des mains des aînés.

Tous les vents de l'esprit ont passé sur sa tête ; toutes ses influences, toutes ses idées se croisent, se mêlent et s'entre-choquent depuis quelque vingt-cinq ou trente ans à ce vieux carrefour européen qu'a toujours été la Bohême. Et c'est, pour un critique qui aime le théâtre et qui aime son pays, un spectacle passionnant que d'observer les efforts des hommes de sa génération pour créer le drame national, pour dégager du chaos des idées et des événements des œuvres qui seraient en même temps l'expression de leurs consciences individuelles et de l'âme collective de la nation.

Les circonstances dans lesquelles les auteurs tchèques travaillent ne sont point brillantes au point de vue matériel. Les temps sont révolus, il est vrai, où un Tyl dut se contenter, pour tous droits d'auteur, d'un vieux paletot usé, mais le théâtre ne nourrit pas encore son homme. Le Théâtre National doit toujours partager ses soirées entre l'opéra et entre la comédie, et les autres scènes sont trop peu nombreuses. Tous les théâtres sont obligés de vivre sur le système d'abonnement qui les force à changer trop souvent d'affiche et qui exclut un grand nombre de reprises. Cependant, ceux qui ont la vocation du théâtre ne se laissent pas décourager. La génération actuelle des dramaturges tchèques, auxquels ne manqueront pas de s'associer bientôt des con-

frères slovaques, est très active et justifie tous les espoirs.

Jaroslav Hilbert, qui peut passer pour l'initiateur du drame tchèque moderne, a formulé, un jour, le programme de sa génération : « La vie, a-t-il dit, est énorme et contient tant de tragique et de comique, que cent dramaturges n'arriveraient pas à l'épuiser. Regardez tout ce qui bondit, tout ce qui lutte, tout ce qui veut briser les chaînes, et, surtout, tout ce qui est comique ! Ici, un cœur désire une femme ; là, un autre cherche comment s'en défaire ; ici, quelqu'un souffre par la Bohême ; là, un autre sent combien ce pays souffre lui-même ; ici, un homme naît qui est fait pour l'époque nouvelle ; là, cette époque tue un vieil homme. L'individu et la société, les classes et la nation, le peuple et l'humanité, l'histoire et le présent, l'amour, l'ambition, les aspirations politiques, l'oppression sociale, les rêves, la bêtise, la stupidité... la vie sans fin, l'homme incommensurable, le monde infini sont là... Tout cela nous attend pour être exprimé, tout cela ne veut pas rester muet et demande à être libéré par le verbe plastique et mâle... »

L'auteur de ce large et beau programme dramatique est une physionomie des plus captivantes. Né en 1871 à Louny, en Bohême, il a commencé par de bonnes études techniques, mais bientôt il déserta l'usine et se lança, avec la passion qui le caractérise, dans la littérature. Il dirige, pendant quelque

temps, la partie littéraire de la revue d'art *Les Tendances Libres* (Volné smery), lance, de temps à autre, dans des revues littéraires, des manifestes témoignant d'un beau courage et d'une rare indépendance d'esprit : ainsi, il prend la défense de son grand compatriote, le poète Jaroslav Vrchlicky, contre les attaques concentrées des critiques de la jeune génération, devient critique dramatique du journal *Venkov* dès sa fondation, mais c'est vers le théâtre qu'il concentre le meilleur de son effort.

Il débuta, tout jeune, en 1896, par le drame *La Faute*, pénétrante étude de psychologie amoureuse atteignant à un puissant effet par le serré et par la simplicité de son architecture dramatique. Bien que le sujet — le cas d'une fille-mère, fine et sensible, en face de la morale bourgeoise et brutalement égoïste des hommes — n'ait rien de particulièrement révélateur, la sincérité du ton, le naturel du dialogue et l'intensité du sentiment en font le point de départ de la comédie moderne tchèque. M. Hilbert se débattit longtemps sous le fardeau trop lourd de son premier succès. Les nouvelles qu'il écrivit vers la même époque (*Lili et d'autres contes*) surprenaient par la même verve juvénile, par la même sûreté d'exécution : il y a, dans ce petit livre, fait de sourires et de larmes, quelque chose de l'impérissable charme de la jeunesse d'Alfred de Musset.

Un sérieux effort tragique qui s'attaque aux plus graves problèmes nous dédommage de ce que

l'auteur a perdu, dans ses pièces suivantes, de la simple clarté de ses débuts. Le drame joué en 1897 sous le titre de *Le Poing*, analysant les déchirantes crises d'une mère qui, au chevet de son enfant mourant, passe d'une ardente foi aux blasphèmes et à la révolte contre le poing menaçant de Dieu, écrasant et impitoyable, atteignait à un tragique sombre et puissant.

Après avoir payé son tribut à l'époque crépusculaire dite « fin de siècle », par ses *Parias* (1899), œuvre passionnée et confuse, dont le sens est étouffé dans d'impénétrables brumes ibséniennes et dans une rhétorique délirante, M. Hilbert écrit son œuvre la plus personnelle, la tragédie historique *Falkenstejn* (représentée en 1903). J'ai dit historique, mais c'est une façon de parler, car, au fond, dans le personnage du grand ambitieux du moyen âge tchèque, Závís de Falkenstejn, mari de la veuve de Premysl II, décapité par le jeune Venceslas II au moment où il voulait s'emparer de la couronne de Bohême, le poète n'a pas créé un personnage historique, mais fait une sorte de confession personnelle. Revenant aux principes des classiques français qui faisaient parler à leurs héros antiques la langue du xvii^e siècle, M. Hilbert, dédaignant tout souci de « couleur locale », met dans la bouche de son héros son propre rêve de grandeur, vibrant de lyrisme et d'un beau pathétique.

Au lieu de continuer dans cette voie qui l'avait mené à sa plus belle et plus durable victoire, M. Hilbert compose un petit acte symbolique, intitulé *Comédie tchèque*, où il met en scène un épisode de la bataille de Sadová et où il exprime, d'une façon très originale d'ailleurs, un douloureux patriotisme.

Mais tel est le caractère de M. Hilbert qu'on ne sait jamais où il ira. Esprit prime-sautier et impulsif jusqu'à l'incohérence, sincère jusqu'à la brutalité, il ne se développe pas. Il procède par bonds, changeant d'œuvre à œuvre, donnant toujours des promesses nouvelles plutôt qu'une réalisation définitive. Ainsi, il fait jouer, en 1911, une comédie contemporaine intitulée *Patria*, pour reprendre ensuite le vieux projet d'une tragédie sur Christophe Colomb (*Kolumbus*).

Voulant embrasser presque toute la vie de son héros, l'auteur a dû renoncer d'avance à créer une tragédie régulière. Pour montrer comment le génie, qui est persuadé de la grandeur de son idée, est obligé de quitter sa patrie ingrate, d'errer de pays en pays, de porte en porte, comme un mendiant, de souffrir tous les outrages pour retomber, après un court triomphe, dans la plus noire des misères où il meurt, abandonné, tandis que d'autres profitent des richesses de sa découverte, le poète a donné une suite de tableaux rapides, qui possèdent cependant une unité intérieure très solide. Mais

l'auteur ne serait pas lui-même s'il n'avait pas incarné, dans Colomb, quelques-unes des idées qui lui sont chères. Son Colomb n'est pas le Génie tout simplement, c'est un génie qui réclame son droit à la récompense, qui ne veut pas se laisser dépouiller, voler, dévaliser par des parasites. Conscient de sa grandeur et de sa valeur, il revendique la place qui lui est due et les honneurs et les richesses qu'il croit mériter. Ainsi compris, Colomb devient peut-être plus humain, mais, disons-le franchement, l'insistance qu'il met à réclamer et à s'assurer la récompense le rend assez peu sympathique.

Déjà en 1906, dans un puissant roman, *Le Chevalier Kura*, M. Hilbert s'était montré un bon observateur de la vie moderne et un pénétrant psychologue de la chasse aux richesses. En écrivant une série de comédies de salon : *Leur Bonheur* (1916), *Le Nid dans l'orage* (1917), *L'Automne du docteur Marek* (1923), il se rapproche peut-être un peu du goût du grand public, mais sans retrouver les beaux accents passionnés de ses premières pièces ; il reste toujours poète, capable d'écrire un passage, une scène d'une admirable fraîcheur de sentiment, et ses comédies marquent un sérieux progrès dans ce genre, si peu cultivé dans le théâtre tchèque.

On aurait pu craindre que, séduit par les succès un peu faciles de ses comédies mondaines, M. Hilbert ne s'enlisât dans la conception un peu boulevardière du théâtre. Par bonheur, M. Hilbert, qui

semble posséder le don de ne pas vieillir et de se renouveler toujours, a fait jouer, en automne 1924, *L'autre Rive*, drame en trois actes; c'est une des plus puissantes œuvres qui aient été jouées sur la scène tchèque et un des plus puissants drames du répertoire actuel en Europe.

Avec l'audace et avec la sincérité qui caractérisent son tempérament d'artiste, il a pris son sujet dans le bouillonnement confus de l'actualité politique, dans l'atmosphère de la lutte des classes, sur le champ de bataille même du conflit social. Cette brûlante actualité, il a su l'élever au niveau d'un drame philosophique qui s'attaque au plus douloureux, au plus éternel des problèmes humains, au *problème de l'au-delà*.

Le problème n'est pas nouveau dans le théâtre de M. Hilbert. Son juvénile drame *Le Poing*, représenté il y a vingt-huit ans, évoquait déjà la révolte d'une mère contre le poing de Dieu, menaçant son enfant mourant. Cette fois, revenant au problème de l'existence de Dieu, le poète répond par l'affirmative; au milieu d'une époque matérialiste qui nie l'esprit et qui veut réduire le sens de la vie à la lutte des classes, il vient proclamer le droit de l'esprit, de l'âme, de la foi éthique et métaphysique en une justice immanente. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la nouvelle pièce ait la force de convertir les positivistes, mais le spiritualisme élevé qui l'anime est, à lui seul, par le temps qui court, un

acte de noble courage intellectuel dont il faut savoir gré à M. Hilbert.

Le premier acte nous mène au bureau de M. Antoine Hron, député, président du parti communiste. C'est un homme intelligent, très sincère dans ses convictions marxistes, positivistes et révolutionnaires; par son éloquence, il sait griser les masses de visions de révolté, mais, au fond, il n'ose pas aller au bout de ses théories et reste sur le terrain des réalités politiques. Son fils Jean avait grandi dans cette atmosphère de matérialisme athéiste et de haine de la bourgeoisie; la verdeur de ses vingt ans ne retient pas son fanatisme naïf et exalté : désigné par un groupe de jeunes révolutionnaires, il tue, d'un coup de revolver, le président du Conseil Hornyeh, rival redouté de son père. Mais au moment où sa victime tombe, un abîme de doute s'ouvre devant le jeune homme. Ses complices se sont enfuis ou renient lâchement la part prise à la conspiration; Jean se sent seul, affreusement seul avec sa conscience. Le pauvre jeune homme se cache, comme une bête traquée, dans sa chambre, effondré sous le poids écrasant de son crime et des problèmes moraux que son coup de revolver a suscités dans son âme. Ayant compris qu'il n'a été qu'un instrument de la bassesse et de l'égoïsme brutal, il accepte volontairement le châtement de son erreur tragique et, bien qu'il ait eu la possibilité de fuir, il se laisse arrêter. Il s'est jugé lui-même et

la justice humaine n'a plus qu'à exécuter le verdict.

Le troisième acte se passe de grand matin, le jour de l'exécution. M. Hilbert a eu le bon goût de nous épargner la scène de la prison. Nous sommes toujours dans le cabinet de travail du père. Hron a déjà retrouvé son équilibre et, ayant surmonté sa douleur paternelle, il est décidé à reprendre la présidence du parti et à continuer la lutte politique. A ce moment, l'aumônier de la prison arrive, chargé de rapporter au père la dernière parole du fils qui se trouve déjà presque sur « l'autre rive ». Et c'est une très belle scène que celle où, par la voix du prêtre, le fils mourant fait ses adieux à son père, où il lui dit sa foi en la justice de Dieu, où il lui prêche le besoin d'amour et de bonté, d'élévation de l'âme humaine, sans lesquelles l'humanité ne saurait atteindre au véritable bonheur. Le prêtre parti, le père reste seul. Son positivisme est trop profond pour en être ébranlé ; ce Dieu dont parlait le pauvre garçon, ce n'est qu'un fantôme que le condamné a dessiné sur la paroi des ténèbres.

Cependant, au moment où les six coups d'horloge lui annoncent que son fils a passé sur « l'autre rive », l'incorrigible sceptique, malgré lui, tombe à genoux et lève les bras vers l'impénétrable mystère.

Malgré sa thèse métaphysique, la pièce de M. Hilbert est de l'excellent théâtre. Le premier acte est admirablement construit : plein de tension dramatique, il dessine déjà nettement les caractères et

pose les bases du drame. Dans le second acte, après le crime, aucune recherche des effets sensationnels. M. Hilbert a su rester poète; il garde aussi, malgré son point de vue antirévolutionnaire, une réserve pleine de tact dans le dessin des députés communistes et ne se laisse pas entraîner à faire une caricature facile.

Le troisième acte, qui est une sorte d'épilogue philosophique et où tout est concentré sur l'idée, n'enlève rien à l'intérêt : l'action, passée sur le plan d'idées, devient encore plus passionnante qu'elle ne l'était dans les deux premiers actes.

L'autre Rive fera une longue et belle carrière. Dans la pénurie du répertoire européen, c'est une œuvre qui ne saurait échapper à l'attention des directeurs de théâtres étrangers. Elle le mérite par ses qualités purement théâtrales aussi bien que par la puissance et la profondeur des idées qu'elle exprime.

A côté de M. Hilbert, M. *Viktor Dyk* est, sans contredit, la personnalité la plus marquante du théâtre tchèque contemporain. A la scène, il apporte l'ironie mêlée au tragique dans une combinaison paradoxale, toute personnelle, et qui fait de lui un des dramaturges les plus originaux de ce temps. Une forme épigrammatique, concise jusqu'à la limite du possible, un laconisme spirituel sont caractéristiques du style de M. Dyk. Cette tendance à condenser l'expression a ses dangers : au

théâtre, cette manière peut paraître un peu schématique, le style un peu nu, un peu décharné, peu étoffé. L'esprit de M. Dyk — et il en a jusqu'au bout des ongles —, son ironie trop fine, ses sarcasmes trop brachylogiques supportent assez mal l'acoustique du théâtre et supposent un public très lettré et très raffiné.

Il y a, au fond de cet ironiste, un romantique impénitent qui souffre de la dissonance douloureuse entre la réalité et le rêve. M. Viktor Dyk est le dramaturge de la désillusion, mais comme il a l'horreur de tout effet déclamatoire, l'impression tragique, chez lui, est toujours dosée d'ironie, d'où l'effet tragi-comique. Dans tout le théâtre de M. Dyk, on retrouve cette étrange ironie tragique exprimée déjà dans le titre de son premier recueil de proverbes : *Tragicomédies*. Ses proverbes, comme *Le Festin funèbre* ou *La Neuvième Nuit*, en sont imprégnés ; elle est à la base de son *Don Quichotte devenu sage*, que nous avons analysé plus haut¹.

Fortement nourri de littérature française, M. Dyk est l'auteur d'une très spirituelle *Trilogie de la Révolution*. La première partie est un prologue ironique, intitulé, par allusion à un mot de Chamfort, *Le Crapaud du matin* ; la seconde, intitulée *Figaro*, est le drame proprement dit : c'est le conflit sanglant de la noblesse et du peuple révolté, tandis

1. Voir l'étude sur M. V. Dyk.

que la troisième, *Les Vaincus*, évoquant une scène des cachots de la Terreur, forme l'épilogue. Rarement, le sens philosophique de toute une époque a été rendu sur la scène avec autant de bonheur et de concision.

Le drame *Le Messager*, inspiré par un douloureux problème de l'histoire tchèque, est une accusation portée contre la passivité chrétienne qui a été une des causes du désastre national du xvii^e siècle. Car, plus encore que par des problèmes métaphysiques, le poète souffre par la douleur de sa race. Les comédies *Un Episode*, *Le Grand Mage*, et le conte dramatique *André et le Dragon* reflètent dans leurs facettes, chacun d'une façon différente, le jeu de l'esprit et de l'imagination poétique de M. Dyk.

Je ne m'arrêterai pas longtemps aux drames et aux tragédies de M. *Jaroslav Maria*, décadent attardé qui, dans ses cycles dramatiques, mêle un réel talent poétique à une brutalité naturaliste d'assez mauvais goût ; cependant, son *Tristan* et sa *Trilogie de Ferrare* contiennent des scènes d'une remarquable force psychologique et dramatique. Un autre poète, M. *Jiri Mahen*, qui fut pendant quelques années le directeur artistique habile et averti du Théâtre National de Brno, est l'auteur d'une longue série de drames et de comédies qui témoignent d'une grande richesse d'idées profondes, mais un peu décousues, d'une amusante fraîcheur d'impressions, mais aussi d'un manque de dis-

cipline créatrice. Avec une hâte fiévreuse, il gaspille d'excellentes idées et de belles scènes sans arriver à leur donner une forme dramatique définitive. Il faut le regretter d'autant plus que M. Mahena, sur le théâtre, les idées les plus justes, à en juger d'après son *Journal d'un metteur en scène*, publié sous le pseudonyme de Richardson. Cependant, son drame *Janosik*, qui met en scène l'histoire mi-légitimiste, mi-historique de l'héroïque brigand slovaque, sa *Ruelle du courage*, amusante farce de la vie de bohème, ou le drame *Ciel, enfer, paradis*, évoquant la tragédie intime d'un aveugle de guerre, révèlent toute l'étendue du talent de M. Mahena.

Les débuts de M. *Arnost Dvorak* annonçaient un dramaturge de race et d'avenir. Ses drames historiques, *Le Prince* et *Le Roi Venceslas IV*, où des souvenirs de Shakespeare étaient greffés sur la tradition de Jirasek, avaient de l'ardeur juvénile, de la verve lyrique, de l'allure et de l'ampleur. Les forces du jeune dramaturge semblaient déjà fléchir dans les *Hussites*, malgré la grandiloquence d'une idéologie confuse, et le trahirent entièrement lorsqu'il s'attaqua, dans la *Montagne-Blanche*, au plus grand problème de l'histoire nationale. Il ne fut pas plus heureux dans sa méchante satire politique *Mathieu l'Intègre*, ni dans la *Nouvelle Oresteïa*.

Délicieux poète lyrique et remarquable romancier, M. *Franz Sramek* a su rester, sur la scène, le charmant poète de l'adolescence au moment trouble

du réveil de la première passion dans ses comédies *L'Été* et *Clair de lune sur la rivière*, qui me semblent dignes de l'attention de l'étranger, tellement leur lyrisme est frais, sincère et spontané.

Otokar Theer, poète lyrique de grande envergure, mort prématurément en 1917, a laissé, dans son *Phaëthon*, une très belle tragédie poétique de la plus noble élévation d'idées. M. *Otokar Fischer*, qui est un savant critique littéraire et dramatique doublé d'un poète, traducteur de Shakespeare (*Macbeth*), de Corneille (*Polyeucte*) et de Verhaeren (*Philippe II*) est tenté, au théâtre, par les plus hauts problèmes métaphysiques et psychologiques, peut-être trop compliqués pour être résolus sur la scène. Après avoir écrit une tragédie sur la fin de la dynastie nationale des *Premyslides*, il chanta, sur la scène, le sort d'*Heraclès*, s'essaya, sans bonheur, dans la tragédie contemporaine (*L'Horloge du Monde*) pour évoquer, non sans grandeur d'idées, le conflit tragique de Rome avec les esclaves révoltés sous Spartacus (*Les Esclaves*). De graves problèmes philosophiques et nationaux, dépassant parfois sa force d'évocation et de réalisation dramatique, hantent aussi l'imagination de M. *Stanislav Lom* : c'est le problème symbolique de la nation qui cherche son pays et sa liberté dans le drame biblique : *Le Chef* ; c'est un tableau de la mythologie tchèque : *Devin* ; c'est, à la suite de *Jirasek*, la vaste fresque historique : *Zizka* ; souvent,

le poète remplace la vie par la grandiloquence de sa belle rhétorique ; c'est sa *Faustina*, série de tableaux symboliques de la vie d'une femme, qui me semble le moins souffrir de l'inspiration littéraire.

Citons encore, parmi les dramaturges contemporains, les poétiques visions du passé de M. *Jiri Karasek* et de M^{lle} *Rouzena Jesenska*, qui semble se rapprocher de la vie dans ses récentes comédies ; M. *Lothar Suchy*, fin psychologue de l'amour, auteur d'un beau *David*, tiré de la Bible.

Il y a beaucoup d'intensité dramatique dans l'œuvre de M. *Rudolf Krupicka*, notamment dans ses comédies *Le grand style* et *La nouvelle Majesté* ; cette dernière attaque vigoureusement les excès grotesques de la démagogie d'après-guerre. Avec une persévérance qui témoigne d'une volonté inébranlable, M. *Frantisek Zaviel* a composé de nombreuses tragédies et comédies auxquelles leur constructivisme cérébral trop visible a jusqu'à présent refusé le véritable succès : il semble cependant que l'auteur, dont il faut respecter l'inlassable énergie, finira par conquérir le public. Citons encore les essais dramatiques intéressants mais mort-nés, de M. *F.-X. Salda*, dont la critique littéraire reste le véritable domaine, pour terminer cette rapide revue par deux hommes qui, tout en restant à un niveau littéraire très respectable, ont su faire du théâtre proprement dit. J'ai nommé MM. *Karel Tchapek* et

M. *Frantisek Langer*. On trouvera plus haut, dans une étude spéciale consacrée à l'œuvre de l'auteur de *R. U. R.*, l'analyse de son théâtre. Il me reste à dire quelques mots sur l'œuvre dramatique de M. Langer, dont j'ai analysé plus haut le talent de romancier¹. Son premier drame, *Saint Venceslas*, qui obtint en 1914 un succès remarquable, était encore d'inspiration toute littéraire. Les années passées en Russie, pendant la guerre, ont rapproché l'auteur de la vie : sa comédie, *Un chameau passe par le chas d'une aiguille*, est de l'excellent théâtre, sincère et vivant, et si elle a échappé à l'attention des directeurs parisiens, ceux de Vienne ont mieux compris et sa valeur et leur intérêt. M. Langer y met en scène de petites gens du peuple : avec un humour bonasse, il suit l'ascension sociale d'une courageuse fille du peuple, qui, à force d'amour et d'intelligence, conquiert sa place au soleil. La comédie, très simple en apparence, mais d'une composition très adroite, fut le plus grand succès du théâtre tchèque depuis *R. U. R.*, et — chose extrêmement rare à Prague — elle a dépassé la centième représentation.

Le sujet du drame *Les Gens de la zone*, qui suivit cette comédie, est puisé dans ce milieu spécial des souteneurs et des filles de faubourg dont M. Francis Carco s'est fait une spécialité dans la littérature française. Cependant, ce monde des

1. Cf. l'article sur le roman contemporain.

voyous de M. Langer ne rappelle que de très loin les nobles sires des fortifs parisiens.

Comme extérieur, il y a certes beaucoup de parenté : c'est que la mode est internationale, et si les dames du monde s'habillent de la même façon rue Daunou ou à Prikopy, ces Messieurs de Montrouge mettent les mêmes casquettes plates, arborent les mêmes foulards, à peu de chose près, et ont la même prononciation traînante et nasillarde que les dandies des terrains vagues de Zizkov, à Prague. Mais ce n'est que l'extérieur ; la psychologie subtile de M. Langer a su deviner, sous les dehors internationaux, la mentalité spéciale aux Slaves. Et c'est le principal mérite de sa nouvelle pièce ; cette histoire d'apaches, presque banale, devient un drame de conscience, un témoignage émouvant de la soif de justice immanente dans l'âme fruste et primitive d'un assassin.

François, le héros de la pièce, revient dans son faubourg, ayant expié par un an de prison sa maladresse d'avoir assisté à un vol commis par des copains. Machinalement, il se dirige vers la chambre qu'il occupait un an auparavant. Mais la chambre est prise par une fille. François, qui est un garçon doux, inoffensif — ses camarades ne l'appellent-ils pas « le poulet » ? — assoiffé de femme, se lie avec Anna : il s'attache passionnément à cette fille et elle, de son côté, s'éprend du beau garçon. François sait bien quel est le métier de sa nouvelle

amie : cependant, ayant surpris chez elle un bourgeois de passage, il le tue, sans le vouloir, au cours d'une altercation. Il réussit à se débarrasser du cadavre qu'il dépose dans la rue, appelle lui-même la police et personne ne songe à le soupçonner. Il hérite même des effets de sa victime, et l'habit noir dont la veuve de l'assassiné lui fait cadeau lui donne la possibilité de reprendre son ancien métier de danseur, et de libérer Anna de sa vie de trottoir. François pourrait s'estimer un homme heureux. Cependant, un besoin impérieux de crier son crime le ronge. Il voudrait s'en vanter, pour ne plus être pris pour un « poulet » ; mais il ne peut : ses copains ne croient pas ce qu'ils considèrent comme une hablerie. Étouffé par son secret, il le crie à tous les échos ; il avoue son crime à la veuve de sa victime, laquelle, heureuse d'être débarrassée de son mari qui la brutalisait, ne veut rien entendre ; il essaie de se dénoncer lui-même, ne voulant toutefois pas impliquer Anna dans l'affaire, il se contredit et se fait jeter à la porte par le commissaire de police. Ce qui n'était, au début, qu'un besoin de forfanterie, devient, peu à peu, une soif de justice, d'expiation.

Un vieil original, ancien juge chassé du service pour alcoolisme et qui sert de directeur de conscience, d'avocat-conseil et d'écrivain public à la pègre du faubourg, lui suggère l'idée de commettre un nouveau meurtre pour pouvoir expier le premier.

Mais François, qui n'avait tué que par hasard, n'a pas assez de courage. Voyant son désespoir, guidée par un amour sans bornes, Anna se décide à lui donner la tranquillité d'âme : elle pose elle-même les doigts de son amant autour de son cou et, caressante, pressante, insinuante, elle se fait étrangler par lui, dans une étreinte suprême et mortelle. Pour la seconde fois, François a tué, sans le vouloir. Et le tintement sinistre des menottes qu'on lui met sonne pour lui comme la douce promesse de la paix de l'âme qu'il avait longtemps si vainement cherchée.

Parmi les quinze courts tableaux qui composent ce drame, les dix ou onze premiers ont des qualités dramatiques tout à fait remarquables. C'est sobre, c'est vivant, c'est mesuré, et les personnages sont campés avec un art qui n'est pas loin de la maîtrise : le dosage de l'humour et de l'ironie, de l'observation naturaliste et de l'attendrissement est parfait. Mais à partir de la seconde scène du juge, l'influence russe, ou, pour parler avec plus de précision, celle de Dostoïevsky de *Crime et Châtiment*, me semble détruire dans une certaine mesure le bel équilibre de la pièce. J'ai l'impression que l'auteur s'est laissé trop séduire par son problème psychologique et qu'il a outrepassé les limites de la vraisemblance. Il a mis trop de profondeur psychologique dans l'âme rudimentaire de son apache pour nous faire accepter le dénouement de la pièce.

Mais la formation artistique de M. Langer est trop occidentale pour que je le croie capable de s'enliser sérieusement dans cette voie incertaine et fallacieuse. La sûreté du dessin dont il a su faire preuve dans les premières scènes de son drame en donne la meilleure preuve.

Parmi les noms qui ont éveillé l'attention sans donner encore des preuves définitives, il faut retenir surtout ceux de MM. *Edmond Konrád*, *Jan Bartos* et *Lev Blatny*.

Le mouvement théâtral en Tchécoslovaquie mérite d'ailleurs l'attention à un autre point de vue encore : celui de la mise en scène.

La vague du réalisme scénique a pénétré en Bohême vers 1890, date qui coïncide, dans la vie de toute la nation, avec un renouveau intellectuel et avec l'invasion des idées nouvelles dans tous les domaines. Une immense curiosité d'esprit s'éveille chez les jeunes gens, on ouvre les portes toutes grandes à l'influence de l'étranger, notamment aux auteurs russes, français, scandinaves. C'est, dans la mise en scène, le règne du réalisme solide, dont le style du théâtre de Meiningen était considéré comme le modèle le plus parfait. En 1900, la direction du Théâtre National passe entre les mains de M. *Jaroslav Kvapil*, poète lyrique et dramatique des plus délicats, auteur de charmants proverbes et contes scéniques, fin éclectique ayant une vraie passion du théâtre. Doué d'un sens rare

pour le coloris, pour les nuances et les demi-tons, pour les jeux délicats de pénombre et de lumière, M. Jaroslav Kvapil a réalisé, surtout dans ses mises en scène de Shakespeare, auquel il a consacré un culte fidèle, des merveilles d'ingéniosité, de bon goût et d'harmonie de couleurs, et il a créé, dans le théâtre tchèque, un style nouveau. Il fut admirablement secondé par des artistes comme sa femme, *Hana Kvapilova*, incomparable surtout dans les œuvres d'Ibsen et de Tchekoff, et qu'on a eu raison d'appeler la Duse tchèque, ou comme *Édouard Vojan* qui était un tragédien de grand style. Grâce aux infatigables efforts de M. Kvapil, le Théâtre National devint une maison de la plus haute tenue artistique.

Néanmoins, le Théâtre National possédant une sorte de monopole artistique, nous autres jeunes gens — c'était vers 1905 — nous avions le sentiment que pour avoir un bon théâtre il faut en posséder deux au moins. Et comme les réformes partent toujours d'un petit groupe d'enthousiastes, nous réussîmes à créer un mouvement qui aboutit, en 1908, à la construction du Théâtre Municipal de Vinohrady. Après quelques années de tâtonnements, ce théâtre devint, sous la direction artistique de M. *K.-H. Hilar*, un théâtre d'avant-garde et la forteresse d'un mouvement rénovateur au point de vue de la mise en scène aussi bien qu'au point de vue littéraire. Quelques-unes des réalisations scéniques de M. Hi-

lar, parmi lesquelles je citerai ses mises en scène de *Don Juan*, de l'*Amphitryon* et du *Malade imaginaire* de Molière, du *Cid*, de *Peer-Gynt* d'Ibsen, de la *Comédie non-divine* de Krasinski, le placent, par l'intensité de leur conception, parmi les plus audacieux novateurs du théâtre dans l'Europe contemporaine.

Secondé par une troupe pleine de talent et de dévouement, il a donné au mouvement théâtral à Prague une ampleur et une vivacité tout à fait hors de pair. Depuis 1921, M. Hilar remplace, au Théâtre National, M. Kvapil, lequel, après un court passage à la Direction des Beaux-Arts, a pris sa place au Théâtre Municipal. On peut ne pas admirer sans réserve tous les essais scéniques de M. Hilar, mais on ne saurait méconnaître l'énergie farouche qu'il met au service de la recherche du nouveau. Le temps et l'évolution se chargeront sans doute de corriger ce qu'il peut y avoir d'excessif, d'exagéré dans ses efforts pour arriver au maximum d'intensité de l'effet dramatique, dans sa conception paroxyste du théâtre. L'expérience éprouvée et le goût pondéré de M. Kvapil y forment un contrepoids heureux, enrichissant et complétant le mouvement qui tend à faire de Prague un centre des plus intéressants qui soit des recherches théâtrales. Les deux metteurs en scène ont trouvé de précieux collaborateurs dans des artistes comme M. *Joseph Wenig*, *Joseph Capek*, et surtout *Vlastislav Hoffmann*, doué

d'un sens remarquable du monumental. Ils ont déjà suscité l'éclosion d'une phalange de jeunes successeurs et émules comme MM. Dostal, Bor, Novák, Svoboda, sans parler des réformateurs en herbe.

Ces efforts ne se bornent d'ailleurs pas aux deux grands théâtres de Prague ; certaines petites scènes ont une très bonne tenue littéraire ; d'autre part le Théâtre National de Brno, le Théâtre National slovaque à Bratislava, les théâtres municipaux de Plzen, d'Olomouc, de Boudéjovice, de Moravská Ostrava prennent, eux aussi, une part active au mouvement et tâchent de rivaliser avec la capitale, dans la recherche du nouveau. On dirait même quelquefois, à considérer l'intérêt passionné que l'opinion publique et la presse consacrent au théâtre, que l'on exagère un peu son importance ; mais ce n'est pas à un critique dramatique de s'en plaindre.

Parmi les acteurs actuels, il faut citer, avant tout, les grandes artistes que sont M^{me} *Hübnerova*, admirable de profondeur psychologique, surtout dans ses études de maternité douloureuse ; M^{me} *Dostalova*, tragédienne de grand style ; M^{me} *Sedláckova*, comédienne de race que son charme troublant fait l'interprète idéale des femmes du répertoire moderne ; MM. *Vydra*, comédien de grande envergure ; *Zakopal*, incomparable créateur des personnages moliéresques ; *Karen*, maître de la diction mélodieuse. Parmi les jeunes, M^{me} *Kronbauerova*,

M^{lles} Pacova, Scheinpflugova ; MM. Kohout, Tuma, Veverka, Stépânek sont en plein développement. D'autres comédiens, non moins remarquables, se sont formés ou se forment à Brno, à Bratislava ou sur des petites scènes de Prague, comme le désopilant fantaisiste Vlasta Burian.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire du théâtre tchèque. Un siècle et demi à peine s'est écoulé depuis ses premiers balbutiements, depuis ses premiers pas, timides et hésitants, et si l'on mesure la distance parcourue, les Tchèques n'ont pas à rougir.

Tous les poètes que j'ai cités cherchent avec obstination, abordent courageusement les questions les plus compliquées, s'attaquent aux problèmes philosophiques les plus ardues. Ils se trompent quelquefois : les uns s'embourbent trop dans la réalité, les autres, hallucinés par leur pensée, s'éloignent du réel à en oublier quelquefois les exigences de la scène. Ce n'est pas que le talent leur manque : c'est plutôt le génie protecteur de la tradition nationale. Mais cette tradition, brutalement interrompue jadis par les événements historiques, commence à se créer, et elle se fortifiera de plus en plus. Il faut songer qu'il y a seulement huit ans que la pensée tchécoslovaque peut se développer librement, sans être surveillée et gênée par la censure hostile. Elle tâtonne encore, elle hésite, elle s'égaré. Mais elle trouvera sa voie. Les résultats acquis, en dépit des

circonstances les plus défavorables sont là pour justifier cet espoir.

Se développant librement, sans entrave, jouissant d'une liberté à la conquête de laquelle il a tant contribué, le théâtre tchèque pourra désormais se consacrer entièrement au culte de la beauté et au service des grandes idées dont il s'est toujours inspiré.

L'ART DU LIVRE ET DE LA GRAVURE EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Si la nation tchécoslovaque a repris sa place parmi les peuples libres de l'Europe, elle le doit en grande partie au livre, qui a formé son esprit, qui l'a soutenue aux heures tragiques de son existence et qui, finalement, l'a aidée à reconquérir son indépendance. Nulle part, le rôle du livre n'a été aussi important, aussi grand qu'en Bohême. Pendant des siècles d'oppression religieuse et nationale, le livre tchèque a été le symbole jalousement gardé de la foi des ancêtres, la seule consolation, le seul réconfort ; il était le signe de la Patrie même et le gage d'un avenir plus heureux.

Une quinzaine d'années après le premier livre imprimé par Gutenberg, qui fut une bible latine, sept ans après le premier incunable allemand, quatre ans avant le premier livre imprimé en anglais et deux ans avant que Jean Heynlin et Guillaume Fichet installassent leurs presses à la

Sorbonne, en même temps presque que les premiers incunables italiens, paraissait, en 1468, à Plzen, le premier livre imprimé en Bohême. C'était l'adaptation tchèque de la célèbre *Historia Trojana* de Quido da Columna, qui n'est elle-même qu'une adaptation en prose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure. C'est donc, au fond, un livre français qui inaugure l'histoire du livre tchèque.

✕ L'art d'imprimer les livres est venu en Bohême de Nuremberg et s'y répandit très vite, à en juger par le nombre considérable d'incunables. Si l'on prend la date de 1500 comme limite, on compte, en Bohême, jusqu'à la fin du xv^e siècle, une cinquantaine d'incunables tchèques pour la plupart. La *Chronique de Troie* elle-même était déjà remarquable au point de vue technique ; elle fut cependant bientôt dépassée et quelques éditions de la Bible tchèque, comme les *Bible de Prague*, de *Kutná Hora* et surtout l'édition appelée *Bible de Venise*, sont des merveilles de l'art nouveau.

Bientôt, les imprimeries se multiplient dans tout le royaume de Bohême, en Moravie, et l'on trouve des imprimeurs tchèques répandus à travers toute l'Europe, depuis Lisbonne et Avignon jusqu'à Naples et Rome. Prague devient le centre de l'imprimerie pour les Slaves : en 1517, l'imprimeur Skorina y publie la première bible en blanc-russe, en caractères cyrilliques.

La fin du xvi^e siècle, qui marque l'apogée de

l'humanisme et de l'activité intellectuelle de l'Unité des Frères Bohêmes, est en même temps l'époque du plus grand essor de l'imprimerie. Les belles éditions de la *Bible de Králice* et des *Cantiques*, publiées par les Frères Bohêmes, ne le cèdent en rien aux beaux livres imprimés dans les autres pays de l'Europe. La maison d'édition de Georges Melantrich d'Aventinum prend un développement rapide et sa renommée grandit encore, lorsque, succédant à son beau-père Melantrich, le savant polygraphe Daniel Adam de Veleslavín en prend la direction. Voilà comment un humaniste contemporain caractérise l'activité fiévreuse de Veleslavín :

« *Quidquid doctum aut eruditum Rudolpho secundo imperante Bohemia lucem aspexit, Veleslavinum vel auctorem, vel interpretem, vel ad extremum typographum habuit.* »

Un autre humaniste tchèque, Zikmund Hruby z Jelení — Sigismundus Gellenius — un ami du grand Érasme, dirigea pendant trente ans la grande collection de classiques publiée par Frobenius à Bâle.

Malgré les progrès croissants de l'imprimerie, la tradition se maintient, en Bohême, des Livres de Cantiques manuscrits et enluminés : les Confréries chorales qui existaient dans toutes les villes de province aussi bien que dans la capitale, sous le titre de « confréries littéraires », mettaient leur point d'honneur à posséder de beaux livres de cantiques manuscrits avec une riche ornementation de minia-

tures, et qui sont aujourd'hui des pièces de fonds dans les musées et dans les bibliothèques.

De tragiques événements sont venus interrompre cette heureuse évolution littéraire.

La violente persécution qui suivit la bataille de la Montagne-Blanche anéantit, en quelques lustres, les résultats de plusieurs siècles d'effort intellectuel. La guerre, l'émigration et la famine réduisirent à un tiers la population du royaume, naguère si florissant. Cent mille personnes, protestants ou Frères Bohêmes, constituant l'élite intellectuelle de la nation, s'en vont en exil, tandis qu'une aristocratie nouvelle, formée d'aventuriers étrangers, hostiles au peuple et méprisant sa langue, s'installe sur les domaines confisqués à la noblesse tchèque.

Comenius, que Michelet appellera un jour « le Galilée de la pédagogie », le dernier évêque de l'Unité des Frères, erre à travers l'Europe, de l'Angleterre à la Transylvanie, contraint d'imprimer tous ses ouvrages à l'étranger, en Allemagne, en Hollande, en Suède, en Pologne, en Hongrie. Un autre émigré, Pavel Stránsky, écrit pour la maison Elzévir sa *Respublica Bojema*.

En même temps que Comenius, en 1627, un autre émigré quittait la Bohême, que son nom devait illustrer plus tard. Je veux parler du célèbre graveur Václav Hollar de Práchen, qui signait Wenceslaus Hollar Pragensis Bohemus. Il avait vingt ans lorsqu'il quitta son pays. Il en avait soixante-

dix lorsqu'il mourut, en 1677, dans la misère, à Londres, après avoir passé cinquante ans à l'étranger, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Au cours de son existence mouvementée d'exilé, il a exécuté plus de 2.400 gravures et eaux-fortes des villes d'Europe et d'Afrique qu'il a visitées, dont 24 villes de Bohême, des figures de femmes de tous les pays (*Theatrum Mulierum*, *Aula Veneris*), des navires de toutes sortes (*Navium figuræ*, *Naves bellicæ*). Sans égaler son contemporain Van Dyck, Hollar, protégé du comte d'Arundel et du duc d'York, le futur Jacques II, n'avait pas de rival dans l'art de la gravure. Deux siècles et demi après sa mort, les artistes graveurs tchécoslovaques baptiseront avec fierté leur société du nom de Hollar pour honorer la mémoire de leur grand compatriote exilé.

Pendant que Comenius faisait des efforts désespérés pour obtenir de la diplomatie européenne un allègement au sort de sa patrie, pendant que Hollar, « gentilhomme né à Prague », comme il s'est plu à signer son propre portrait, travaillait au service des grands seigneurs étrangers, leur pays agonisait et toute la vie intellectuelle y était anéantie. A Prague, la contre-réforme triomphante construisait des églises nouvelles dans le style jésuite. Ces églises et les palais nouveaux ont donné à la vieille capitale ogivale le caractère pittoresque et « baroque » qui la caractérise ; ce mélange

curieux et cependant si harmonieux de styles disparates, cette cathédrale construite en gothique français et couronnée d'un clocher de style baroque, ce sévère pont ogival peuplé de statues tourmentées aux gestes pathétiques, ces innombrables églises aux lourds autels ruisselants d'or, érigeant, au-dessus de l'amas des toits aux pignons découpés, leurs clochers et leurs dômes vert-de-grisés, cette Prague au cent tours est bien la synthèse de sept siècles d'histoire.

Cependant, tout en embellissant la capitale de palais et d'églises, la contre-réforme faillit exterminer toute la nation. Les jésuites font la chasse au livre tchèque, au livre hérétique, jusque dans les chaumières les plus perdues. En plein xviii^e siècle, le père Konias, contemporain de Voltaire, passe sa vie à rechercher et à brûler les livres tchèques, tous suspects d'hérésie, et se vante lui-même d'en avoir détruit 60.000 !

En compensation des livres brûlés, on publie pour le peuple des ouvrages pieux qui ne servent qu'à le maintenir dans l'ignorance.

Lors de la renaissance nationale tchèque, à la fin du xviii^e siècle, tout était donc à recommencer.

Le caractère de la renaissance nationale en Bohême a été exclusivement démocratique. Les patriotes promoteurs du mouvement se mirent en contact direct avec le peuple. Il fallut un effort prodigieux pour réveiller les forces latentes de la

nation ; il y fallut un travail surhumain, des sacrifices sans nombre, une foi inébranlable.

A la suite des savants initiateurs du mouvement, les Dubrovsky, les Pelcl, les Jungmann un groupe se forme, très peu nombreux d'abord, d'ouvriers obscurs, presque anonymes, mais qui sont leurs égaux par la foi, par l'idéalisme, par leur incroyable persévérance : pauvres curés de campagne, humbles et naïfs, premiers apôtres du livre tchèque ressuscité, et qui s'élèvent parfois à une véritable grandeur. Sous la pression de l'absolutisme réactionnaire, mesquin et tracassier d'un François I^{er} et d'un Metternich, ils luttent infatigablement pour la bonne cause ; ils sont toujours sur la brèche, toujours aux prises avec la censure et la police soupçonneuse, allant d'homme à homme, composant, vendant et distribuant de pauvres livres naïfs et candides, prêchant la confiance en un avenir meilleur. A Prague, une maison d'édition, dirigée par un habile journaliste et écrivain, Kramerius, est le centre de la propagande, le lieu de pèlerinage des patriotes disséminés et isolés au milieu d'une bourgeoisie germanisée ou parmi des paysans ignorants. Préoccupés surtout de répandre la littérature dans le peuple, les patriotes ne cherchent pas à publier des éditions de luxe et se contentent d'une présentation très simple.

Ce n'est que vers 1850 ou 1860 qu'on peut songer à faire mieux. C'est à cette époque, qui marque

l'apogée de l'illustration du livre en France avec Gustave Doré, que la Bohême peut saluer ses premiers dessinateurs et graveurs modernes, les frères Joseph et Quido Mánes.

L'aîné des frères, Joseph Mánes, qui est le véritable fondateur de l'art tchèque moderne, a rendu à la peinture de son pays les mêmes inappréciables services que David et Ingres avaient rendus à l'art français : il lui apporta la beauté de la forme, la noblesse de la ligne. Mais il a fait plus : par une divination de génie, Mánes a découvert l'âme nationale dans le dessin et dans la peinture, comme Bedrich Smetana l'a découverte, presque simultanément, dans la musique. La ligne de Mánes, suivant l'expression de M. Matejcek, est ferme, large et expressive, le contour souple ; le dessin est pour lui ce qu'il était pour Ingres, à savoir le tracé parfait de la forme et du modelé. Ses illustrations sont tantôt tragiques, tantôt enjouées ; les dessins qu'il a rapportés de ses nombreux voyages d'études à travers les campagnes de Bohême, de Moravie, de Silésie et de Slovaquie sont ravissants : une observation scrupuleusement exacte s'y allie à une admirable élégance de la ligne et à un noble don d'idéalisation.

Une grande partie de son œuvre est consacrée à l'art du livre et à la gravure : illustrations, couvertures, enluminures, initiales, ornementation et jusqu'à la reliure, ce grand créateur a laissé partout des traces profondes. Il fut ainsi, en même temps

que le fondateur de la peinture nationale, celui de l'art graphique en Bohême. Ses gravures pour l'*histoire du Dr Faust*, mais avant tout ses illustrations décoratives gravées sur bois pour une édition des chants héroïques apocryphes connus sous le nom de *Manuscrits de Králové Dvur et de Zelená Hora* placent leur auteur à côté des premiers maîtres du livre de son temps.

Son frère Quído a exécuté de très intéressantes gravures pour la traduction tchèque du *Don Quichotte* de Cervantès.

L'heureuse évolution littéraire, le développement continuel du sentiment national, ainsi que les progrès accomplis par le peuple tchèque dans le domaine de l'industrie, tout cela contribuait en même temps au développement du livre. Plusieurs maisons d'édition peuvent déjà entreprendre la publication d'ouvrages considérables, telle la grande encyclopédie d'Otto; le même éditeur publie un vaste ouvrage illustré sur la Bohême, et d'autres encore. Cependant cette époque — nous sommes aux environs de 1880 — cherche plutôt à faire grand que beau, et marque, au point de vue esthétique, comme partout en Europe d'ailleurs, un recul.

Mais une génération nouvelle d'artistes entre en scène vers la même époque, celle qu'on aime à désigner : génération du Théâtre National, parce qu'elle a construit et décoré la belle « chapelle d'or »

des bords de la Vltava, comme le peuple tchèque se plaît à appeler son théâtre, élevé, malgré l'hostilité du gouvernement autrichien, grâce à des quêtes nationales.

Parmi ces artistes, il faut citer en première ligne Mikulás Ales, que la critique et le sentiment national sont unanimes à considérer comme le plus grand artiste tchèque depuis Mánes. La décoration du foyer du Théâtre National, exécutée par Zenisek d'après les cartons d'Ales, un cycle de cartons intitulé *La Patrie*, montre clairement qu'Ales était un grand poète de la composition, qu'il avait un sens rare de la ligne énergique et d'un beau pathétique s'élevant parfois au tragique.

Les circonstances défavorables ne lui ont pas permis de développer son génie dans le sens décoratif et monumental : il a dû monnayer le grand trésor de son génie en une multitude de petits dessins à la plume ou au fusain, rehaussés quelquefois de couleur, qu'il cédait, à un prix dérisoire, aux éditeurs. Et cependant, nul, depuis Mánes, n'a pénétré aussi profondément au fond même de l'âme nationale que ce bon vieillard que nous avons connu et aimé ; nul n'a fait revivre, avec autant d'amour, avec autant de mélancolie et avec autant d'humour enjoué, la grandeur de l'histoire nationale et la poésie du pays de Bohême. En près de huit mille dessins, il a illustré et commenté des chansons, des proverbes et des dictons populaires. Répandus,

du temps de notre jeunesse, dans tous les périodiques tchèques, ses dessins nous apprenaient à comprendre notre histoire, à mieux aimer notre patrie, à nous pénétrer du génie de notre race. Pour un Tchèque, il y a, dans chaque trait d'Ales comme dans chaque note de Smetana, comme dans chaque phrase de Jirásek, un je ne sais quoi d'émouvant, une voix secrète qui lui parle et qui échappe probablement à un étranger ; c'est, d'après le beau vers d'Henry de Régnier :

La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

Par malheur, Ales ne fut pas assez compris et on n'a pas su utiliser ses brillantes qualités de dessinateur au service du beau livre. Il n'a pas trouvé de typographe à sa taille pour créer, en collaboration avec lui, un ensemble parfait, et dut se contenter de la reproduction banale et courante.

Le même sort échet à un autre artiste de race, Hanus Schwaiger. Ce parfait dessinateur, d'une observation scrupuleusement réaliste, s'apparente aux petits maîtres flamands qu'il aimait. S'il n'a pas trouvé l'occasion de créer de beaux livres, il fut au moins l'éducateur de toute une génération de graveurs qu'il forma à l'École des Beaux-Arts, aussi bien que son collègue le fin paysagiste Julius Marák, auteur de quelques très belles eaux-fortes rappelant Corot, avec peut-être plus de sentimentalité.

Vers 1890, on peut constater un renouveau dans tous les domaines de la vie intellectuelle et artistique en Bohême. Toutes les valeurs littéraires, morales, politiques, philosophiques et esthétiques sont soumises à une critique violente de la part des novateurs. On sait le rôle éminent qu'a joué, dans ces luttes, le président actuel de la République, M. T.-G. Masaryk. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ces campagnes critiques : bien des mots durs ont été échangés, bien des idoles renversées, et bien des injustices ont été commises. Malgré tout, ces luttes ont été salutaires pour le développement de la littérature, des arts et de la pensée tchécoslovaques. Le temps de la préparation était fini : il fallait se mettre au niveau européen.

Parmi les jeunes révolutionnaires, un homme surtout nous intéresse ici. C'est Arnost Procházka, directeur et fondateur de la *Revue Moderne*. Esprit critique très pénétrant, possédant une large culture européenne, Procházka avait une connaissance approfondie du mouvement littéraire français, surtout du mouvement symboliste du groupe du *Mercur de France* et de la *Plume*. A ses débuts, il avait le culte de l'exceptionnel, du rare, dans la poésie aussi bien que dans l'art. Ce culte du rare l'amena à la bibliophilie. Il se mit à publier, à tirage restreint, une bibliothèque et à faire œuvre de novateur non seulement quant au choix des ouvrages, mais aussi quant à leur présentation. Ses premiers essais —

notamment l'unique édition de ses vers : *Le Prosti-bolo de l'âme* — étaient plus excentriques que vraiment beaux. Il s'agissait surtout d' « épater le bourgeois » par des formats bizarres, par une typographie inusitée. Mais bientôt Procházka, ainsi que son ami Karel Hlaváček, poète de génie et dessinateur de talent, comprirent leurs erreurs.

C'était l'époque où William Morris travaillait en Angleterre, où Aubrey Beardsley était à l'apogée de son art, où, en France, Edouard Pelletan fondait sa maison d'édition et lançait son manifeste *le Livre*.

C'est vers cette époque qu'une jeune artiste tchèque, M^{lle} Zdenka Braunerová, la belle-sœur du grand Élémir Bourges, rentrait dans son pays après un séjour à Paris, où elle s'était pénétrée des principes de William Morris. Elle se mit à étudier les vieux livres tchèques et, s'étant nourrie de la bonne tradition du pays, elle créa le premier livre tchèque moderne qui soit construit avec une logique parfaite, le *Conte de Mai*, de Vilém Mrstik. Elle continuait ensuite, par intermittence, ce qu'elle avait commencé avec tant de bonheur, et décorait les livres de Milos Marten et ses traductions de Paul Claudel et d'Élémir Bourges.

Peu à peu son exemple est suivi. Procházka réunit autour de lui, après la mort prématurée de Hlaváček, toute une phalange de graveurs et de dessinateurs, et, pendant trente ans, jusqu'à sa mort survenue en janvier 1925, ne cesse d'encourager

l'amour du beau livre, de la gravure et de l'estampe. Les deux collections qu'il dirigeait et qu'il traduisait presque seul, notamment du français, la *Bibliothèque de la Moderni Revue* et *Les livres de bons auteurs*, non seulement ouvraient de nouveaux horizons à la pensée tchèque, mais elles faisaient en même temps une efficace propagande pour le beau livre.

Nous avons vu combien Paris a influencé la renaissance de l'art du livre en Bohême. Mais les Tchèques, eux aussi, ont rendu des services à l'art français. C'est vers 1890 que l'on vit surgir à Paris un dessinateur de grand talent, très original, et qui devint bientôt à la mode dans la capitale du monde. J'ai nommé Ludek Marold. Ce jeune artiste tchèque débarqua à Paris, chez Galland, et subit l'influence de Daniel Vierge ; mais il déserta bientôt l'atelier pour dessiner sur le vif la vie du boulevard qui le grisait. La vie de la rue parisienne et la vie des salons ont rarement trouvé un dessinateur plus original et plus élégant que L. Marold. Les maisons d'éditions s'arrachaient le brillant artiste, et les collections de romans de l'époque, *Lotus bleu*, *Iris*, illustrées par Marold, faisaient fureur et furent imitées dans tous les pays. Ainsi Marold illustra les romans de Paul Bourget, d'Alphonse Daudet, d'André Theuriet, des frères Margueritte, des frères Rosny, de Pierre Louys, et il était un des dessinateurs attitrés de *l'Illustration* et du *Monde Illustré*. Un de

ses grands dessins, publié en 1907 par l'*Illustration* et représentant la répression sanglante d'une émeute à Prague (décembre 1907), était une courageuse action et une admirable propagande nationale, montrant toute la brutalité du régime autrichien. Marold fut enlevé trop tôt à l'art tchèque : il est mort à trente-trois ans.

A la même époque, un autre jeune artiste tchèque connut son heure de célébrité parisienne : Alphonse Mucha. Il mangeait de la vache enragée avec Marold, rue de la Grande-Chaumière, lorsque le succès immense de son affiche pour *Gismonda* au Théâtre Sarah-Bernhardt le tira du néant. Elle fut suivie par d'autres (*Lorenzaccio, Hamlet, etc.*) qui sont toujours recherchées par les amateurs. Son exposition à la Plume, en 1897, eut un retentissement considérable. On se rappelle certainement ces figures de femmes sveltes, dans des poses hiératiques, encadrées d'une riche ornementation stylisée, d'un dessin noble et pur et d'un coloris délicat. Aujourd'hui, c'est de l'histoire, mais les lithographies de Mucha marquent une étape dans l'évolution du genre.

Après la mort prématurée de Marold, après le départ de Mucha qui a passé par l'Amérique avant de rentrer dans son pays, après le départ de Jean Dedina, qui, lui aussi, était un dessinateur estimé, la tâche de représenter à Paris les dessinateurs tchèques incombait à François Kupka. Tous les con-

naisseurs en matière de dessin seront de mon avis si je dis qu'il les a brillamment représentés. Les mordants pamphlets sur l'*Argent*, la *Paix*, les *Religions* qu'il a dessinés pour l'*Assiette au Beurre*, ainsi que ses dessins et ses lithographies pour *Cocorico*, le *Canard* et les *Temps Nouveaux*, sont encore présents à tous les esprits. Il s'est tourné ensuite vers l'illustration, l'eau-forte et la gravure en couleur. Les illustrations pour l'*Homme et la Terre* d'Élisée Reclus, ses eaux-fortes pour les *Erinnyes* de Leconte de L'Isle (chez Romagnol), et ses gravures pour la *Lysistrata* d'Aristophane (chez Blaisot) sont, à juste titre, célèbres.

Dès les premiers jours de la guerre, M. Kupka a endossé volontairement, avec joie et fierté, l'uniforme bleu horizon et il a été un des premiers organisateurs des volontaires tchécoslovaques en France. Ses feuilles graphiques, signées Dálny, attisaient, dans les cœurs des volontaires, la haine de l'opresseur autrichien. Depuis plusieurs années, Kupka a abandonné le dessin et la gravure, pour se consacrer entièrement, dans sa retraite de Puteaux, à des recherches nouvelles de peinture; sa place parmi les dessinateurs et aquafortistes n'est pas moins marquée que dans l'histoire de la révolution tchécoslovaque.

Citons encore l'élégant dessinateur très parisien, M. Louis Strimpl, qui a quitté les arts pour entrer dans la carrière diplomatique.

C'est vers 1890 qu'un groupe de jeunes artistes fonde à Prague la société *Mánes*. Impressionnistes pour la plupart, très orientés vers Paris, ils ont déterminé, dans l'art, la même évolution vers l'européanisme qui s'accomplissait presque simultanément dans tous les autres domaines de l'activité intellectuelle. L'un d'eux, le jeune Victor Stretti, élégant, cosmopolite et mondain, mais amoureux du vieux Prague, devint l'initiateur d'un renouveau de la gravure. M^{lle} Zdenka Braunerová, dont nous avons parlé plus haut, a, elle aussi, fixé par le burin plusieurs aspects du vieux Prague et du Ghetto, disparu peu après sous la pioche des démolisseurs.

D'autre part, l'art de l'illustration trouva dans la génération de *Mánes* des représentants remarquables, tels le fin et délicat Artus Scheiner, auteur de belles images pour les livres de contes dans la note de Dulac, ou bien M. Kaspar, qui s'est consacré presque exclusivement à illustrer l'œuvre du grand romancier historique M. Aloïs Jirásek et d'autres auteurs classiques comme Nemcová, Rais, Neruda. M. Kaspar a le secret d'évoquer l'atmosphère familière de la petite ville et de la campagne tchèques de la première moitié du xix^e siècle. Sa *Grand'mère* de Bozena Nemcová, son *Histoire de Philosophes*, d'Aloïs Jirásek, et ses petits livres où il transcrivait quelques menues œuvres de Jan Neruda ont un charme spécial et un goût très personnel.

La caricature, ou plutôt le portrait-charge, a trouvé un maître dans Hugo Böttinger, qui signe aussi « le docteur Desiderius » : ses portraits-charges de littérateurs, musiciens et artistes contemporains sont d'une ressemblance étonnante.

Nommons encore, parmi les dessinateurs contemporains, le mordant Kratochvil, influencé par Bruno Paul, l'inénarrable humoriste Lada, dont les animaux ne le cèdent en rien à ceux de Rabier, et MM. Brunner et Kysela, que nous retrouverons d'ailleurs plus loin.

Le véritable maître de la gravure et un des grands artistes de l'heure présente est M. Max Svabinsky, plusieurs fois recteur de l'École des Beaux-Arts de Prague. Dessinateur prodigieux, il a exécuté, à la plume, une longue série de portraits d'une pénétration psychologique admirable et conservé ainsi, pour la postérité, les effigies des poètes, artistes, savants et hommes politiques les plus éminents. Passant de la plume au burin, du dessin à l'eau-forte, il s'est révélé technicien incomparable. Une série d'albums, dont l'un a été préfacé avec éloquence par M. Camille Mauclair, forment une apothéose panthéiste de la nature, un hymne d'une sensualité ardente à la gloire de la femme et de l'amour. Les débuts de Svabinsky étaient inspirés par Puvis de Chavannes. A mesure qu'il mûrit, il devient plus chaud, plus charnel, et il se crée une technique qui n'est qu'à lui : *la Forêt vierge* est une

merveille de l'eau-forte aussi bien que son *Mânes*, son *Été* ou la *Sonate du Paradis* sont des preuves de son éblouissante technique dans la gravure sur bois.

Les Parisiens connaissent bien les œuvres de M. T.-F. Simon, notamment ses gravures en couleur, éditées d'abord par Georges Petit et représentant les coins familiers de Paris, les quais, les bouquinistes, les squares et les boulevards. Dix ans de séjour à Paris, des voyages en Belgique, en Hollande, en Normandie, en Bretagne, en Espagne, en Algérie, en Italie ont fourni à Simon une série de sujets qu'il a traités avec goût et élégance, avec une sûreté et une finesse du métier rares. De retour dans son pays, il a consacré son art à célébrer la beauté de Prague, faisant toujours de nouvelles recherches et expériences techniques. C'est avec raison qu'il est considéré comme un des maîtres de la gravure contemporaine.

Autour de ces maîtres, toute une pléiade de graveurs s'est groupée dans la société *Hollar*. La gravure, dans diverses techniques, a trouvé des fervents parmi les paysagistes et jusque parmi les sculpteurs, comme F. Bilek qui, de temps à autre, tâche de « fixer telle de ses visions mystiques » au moyen de la gravure, suivant l'expression de M. F. Zákavec. Ajoutons, parmi les artistes de la première génération de *Mânes*, Émile Holárek, avec son *Catéchisme* satirique, le peintre de la Slo-

vaquie Joza Uprka, et Jaronek, dont les lithographies en couleur évoquaient le charme des montagnes de Moravie,

La jeune génération du *Hollar* compte d'excellents artistes comme MM. Stretti-Zamponi, amoureux délicat du vieux Prague sous la neige ; Vik, qui atteint à la maîtrise dans la gravure sur bois ; Silovsky, qui aime à évoquer la vie des usines, Majer, poète de la campagne ; Kobliha, dont la belle technique égale sa haute culture littéraire ; Konupek, qui a composé de belles feuilles pour illustrer l'*Enfer* du Dante ; Rambousek, qui a gravé des scènes des faubourgs de Paris ; puis MM. Naumann, Moravec, Lauda, Dillinger, Alex, et d'autres encore.

Mais il est temps de revenir au livre et à la gravure mise au service du livre.

C'est après un long apprentissage fait à Paris que M. Vojtech Preissig rentra à Prague, en 1903. Réunissant en sa personne le fondeur, le compositeur, le typographe et le graveur, M. Preissig réalisait l'idéal des premiers artistes du livre. Il a publié un ouvrage sur la *Gravure en couleur* qu'il a lui-même écrit, dessiné, composé et imprimé. Cet ouvrage, d'un goût parfait à tous les points de vue, n'a malheureusement trouvé que peu d'amateurs. M. Pressig a émigré en Amérique, où il continue à travailler, avec beaucoup de succès, comme professeur à l'école graphique de Boston. Pendant la

guerre, ses belles affiches cherchaient à réveiller le patriotisme des Tchécoslovaques émigrés en Amérique et à les rassembler sous les drapeaux.

Les États-Unis sont devenus la seconde patrie de deux autres graveurs tchèques remarquables, MM. Ruzicka, qui, lui aussi, s'est formé à Paris, et Vondrous, élève plutôt de l'école anglaise.

L'exemple de M. Preissig a été suivi. L'amour du beau livre se répand et va en croissant. Se greffant sur les efforts d'A. Procházka, le mouvement prend de l'importance. Un groupe d'artistes graveurs se spécialise : MM. Brunner, Benda, Marek, Kobliha, Kysela, Váchal, Jos. Čapek se consacrent au livre.

Un des plus remarquables décorateurs du livre, le professeur V.-H. Brunner, possède un sentiment très moderne de l'ornementation et les ouvrages dont il s'occupe sont d'une logique et d'une harmonie parfaites. Il forme école, ainsi que son collègue de l'École des Arts et des Métiers de Prague, M. F. Kysela, un autre dessinateur de beaucoup de talent, qui se distingue par une ornementation riche, d'une invention originale, pleine de raffinement et d'esprit. M. Kobliha, qui est, suivant l'expression de M. Marten, « un poète d'illustration », possède également un heureux don d'invention décorative et ornementale. MM. Konupek et Váchal sont deux artistes rompus à toutes les finesses du métier : le second qui, au début, était sous l'influence de Beardsley et d'Odilon Redon, est

l'auteur de livres très intéressants comme présentation.

Enfin, M. Joseph Čapek, souvent collaborateur littéraire de son célèbre frère Karel Čapek, auteur de *R. U. R.*, apporte dans l'illustration et dans la couverture du livre un rythme nouveau, un style très personnel et très curieux, une note un peu dure, mais très attachante. Citons encore un tout jeune, M. Svolinsky, qui expose à Paris une édition très curieuse du poème *Mai*, de Mácha, avec de belles planches gravées sur bois et imprimées en caractères spécialement fondus d'après un dessin de M. S. Tusar, qui fut l'élève de Preissig et qui a dessiné déjà trois séries de caractères tchèques.

Des artistes typographes se joignent aux artistes graveurs, par exemple, M. Dyrnk, aujourd'hui directeur de l'Imprimerie Nationale tchécoslovaque, auteur lui-même de deux ouvrages : *Le beau livre* et *Propos d'un typographe sur les livres*; M. Kaláb, directeur d'une grande imprimerie moderne à Prague, qui a à son actif une série de livres d'un style très personnel et d'un goût impeccable. M. Kaláb, délaissant les caractères allemands, jusqu'ici en usage en Tchécoslovaquie, les remplace par des caractères français, types de Fournier, de Cochin et de Didot, fondus par Peignot, sans perdre de vue les modèles anglais.

Les typographes tchécoslovaques publient une belle revue *Typographia*, qui a suscité, à l'Exposi-

tion de Paris, l'attention méritée des spécialistes français.

L'art de la reproduction a trouvé un ouvrier aussi fervent qu'infatigable en la personne de M. Jan Stenc, collaborateur dévoué de la première phalange de la Société *Mânes*. Ayant fondé une maison d'édition d'art, M. Stenc est l'éditeur de Svabinsky et le fondateur du premier cabinet de gravures de Prague.

Un beau livre ne va pas sans une belle reliure. A ce point de vue, M. Bradác a rendu au livre tchèque de très sérieux services. Formé à Paris, M. Bradác est en même temps un éditeur. Il publie, sous la direction intelligente du fin lettré qu'est M. Jarmil Krekar, une revue de bibliophilie, ainsi qu'une série de 50 livres de poètes, publiés à 50 exemplaires.

Sous la présidence de M. F. Khol, écrivain distingué et casanoviste bien connu, une société de bibliophiles a été fondée à Prague en 1908. Le petit nombre d'ouvrages qu'elle a publiés appartiennent aux plus beaux livres tchèques, tels le *Testament de la Mère Unité mourante*, par Coménius, de M. A. Kaspar, ou *Don Quichotte assagi*, par V. Dyk, de Brunner.

Ainsi, peu à peu, le goût du beau livre se répand et les imprimeries sont forcées de suivre le mouvement et de s'y adapter.

Fait curieux à constater : ce ne sont pas les grandes maisons d'édition qui ont amené la flori-

son du beau livre, ce sont les amateurs, les dilettantes, les intellectuels qui, s'improvisant éditeurs par amour du beau livre, par enthousiasme, ont donné les plus belles éditions, souvent sans capital et ne songeant nullement à gagner de l'argent, satisfaits de rentrer dans leurs frais. Je cite l'exemple de M. Joseph Florian. Cet homme original, fervent catholique, très lettré, réunit autour de lui, dans un village perdu de Moravie, des collaborateurs qui écrivent et qui traduisent des auteurs catholiques de préférence (Jammes, Léon Bloy, etc.) et publient des livres irréprochables dont ils surveillent eux-mêmes l'exécution dans de petites imprimeries de Moravie qui deviennent peu à peu des maisons modèles (la maison *Obzina* à Vyskov, *Kryt et Scotti*, à Novy Jicin).

De même, M. Arthur Novák, à qui je dois beaucoup de renseignements dont je tiens à le remercier, publie des livres tout à fait remarquables par leur effet de style et l'harmonie de l'ornementation et de la composition, ainsi que par une typographie irréprochable. M. Novák cherche la logique du métier et un accord parfait de l'extérieur avec l'esprit du livre. Il publie une revue très curieuse qui s'appelle : « La Vitrine pour les beaux livres, les belles reliures et autres jolies choses. »

Les mêmes principes sont appliqués par d'autres éditeurs, notamment par MM. Borovy qui publie la belle collection de *Zlatokvet* (La Fleur d'or), *Klika*,

Jansky, Srdce, Petr, Storch-Marien, tous éditeurs de la jeune littérature.

Les grandes maisons d'édition ne peuvent regarder les bras croisés cette émulation. Par amour-propre autant que par nécessité commerciale, elles cherchent à s'attacher des artistes pour soigner la présentation des livres qu'elles éditent. Ainsi, l'initiative idéaliste de quelques enthousiastes finit par relever le niveau général du livre tchécoslovaque, qui tient dès aujourd'hui dans la production universelle — et l'Exposition de Paris l'a prouvé suffisamment — une place des plus honorables.

VERIFICAT
2007

TABLE DES MATIÈRES

A LA MÉMOIRE DE LOUIS LEGER

I

SIX SIÈCLES D'AMITIÉ FRANCO-TCHÈQUE

A la mémoire de Louis Leger (discours prononcé au cimetière de Montmartre, le 3 mai 1923) . . .	1
* Le premier traité d'alliance franco-tchèque. . .	5
* Les relations intellectuelles de la France et de la Bohême	11
* Le fondateur de la stratégie moderne : Jean Zizka.	67
* Le hussitisme, mouvement national tchèque . .	78
* Jean Hus et le hussitisme dans la littérature française	92
Ernest Denis.	114
F.-L. Rieger et la France.	121

II

ÉTUDES ET PORTRAITS TCHÉCOSLOVAQUES

La poésie et la musique populaires en Tchéco- slovaquie	139
La poésie tchécoslovaque contemporaine. . . .	174
Prague et les poètes tchèques	192

362 TABLE DES MATIÈRES

M. Aloïs Jirasek	203
L'œuvre de M. K.-M. Tchépek-Khod	223
Le roman de guerre tchécoslovaque.	230
M. Viktor Dyk	249
L'œuvre de M. Karel Tchépek.	268
Le théâtre tchécoslovaque	295
L'Art du Livre et de la gravure en Tchécoslova- quie.	335

